

SAR J. PELADAN

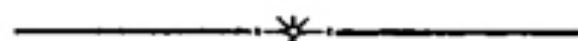
---

LA DÉCADENCE LATINE  
ÉTHOPÉE

---

LE DERNIER  
BOURBON

AVEC UN ARGUMENT



PARIS  
CHAMUEL ÉDITEUR  
79, rue du Faubourg Poissonnière, 79  
Près la rue Lafayette

---

1895

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS

SAR J. PELADAN

**LA DÉCADENCE LATINE  
ÉTHOPÉE**

**LE DERNIER  
BOURBON**

AVEC UN ARGUMENT

**PARIS**

CHAMUEL, ÉDITEUR  
79, rue de Faubourg Poissonnière, 79  
(Près de la rue Rafayette)

1895  
TOUS DROITS RÉSERVÉS.

# L'OEUVRE PÉLADANE

---

## La Décadence Latine (ETHOPÉE) *Dentu*.

- I. LE VICE SUPRÊME (1884).
- II. CURIEUSE (1885).
- III. L'INITIATION SENTIMENTALE (1886).
- IV. A COEUR PERDU (1887).
- V. ISTAR (1888).
- VI. LA VICTOIRE DU MARI (1889).
- VII. COEUR EN PEINE (1890).
- VIII. L'ANDROGYNE (1890).
- IX. LA GYNANDRE (1891).
- X. LE PANTHÉE (1892).
- XI. TYPHONIA (1893).
- XII. LE DERNIER BOURBON (1895).

### *Prochainement*

- XIII. LA LAMENTATION D'ILOV (1896).
  - XIV. LA VERTU SUPRÊME (1896).
- 

## Amphithéâtre des Sciences Mortes (*Chamuel*).

- I. COMMENT ON DEVIENT MAGE (éthique), in-8°, 1891.
  - II. COMMENT ON DEVIENT FÉE (érotique), in-8°, 1892.
  - III. COMMENT ON DEVIENT ARISTE (esthétique), 1893.
  - IV. LE LIVRE DU SCEPTRE (politique) 1894.
  - V. COMMENT ON DEVIENT ET ON RESTE CATHOLIQUE (mystique) 1896.
- 

## Théâtre de la Rose†Croix

En beaux volumes petit in-4° à 5 francs.

BABYLONE, tragédie wagnérienne en 4 actes, conforme à la reprise de l'Ambigu.

LA PROMÉTHÉE, restitution de la trigonie d'Eschyle, 1895.

LE PRINCE DE BYZANCE, drame romanesque en 5 actes 1895.

---

## ÉDITION ARISTIQUE A 200 EX.

LE FILS DES ÉTOILES, pastorale en 3 actes.

SOUS PRESSE :

SÉMIRAMIS, tragédie en 4 actes.  
LE MYSTÈRE DU GRAAL, en 5 actes.  
ORPHÉE, (tragédie).  
LA ROSE†CROIX, mystère en 3 actes.

---

LA QUESTE DU GRAAL

Proses choisies des dix premiers romans avec dix compositions et un portrait de Séon (Ollendorf) 3 fr. 50

*L'ART IDÉALISTE & MYSTIQUE*

Doctrines de l'ordre de la Rose†Croix (Chamuel)

LE THÉÂTRE DE WAGNER

Les XI Opéras scène par scène, 1 vol. (Chamuel)

---

INTRODUCTION à l'histoire des peintres de toutes les écoles depuis les origines jusqu'à la Renaissance, avec reproduction de leurs chefs-d'œuvre et pinacographie spéciale, in-4°, format de Charles Blanc : l'*Orcagna* et l'*Angelico*, 5 francs.

---

REMBRANDT, 1881 (épuisé).

ORAISON FUNÈBRE DU DOCTEUR ADRIEN PÉLADAN... 1 fr. »

ORAISON FUNÈBRE DU CHEVALIER ADRIEN PÉLADAN.. 1 fr. 50

CONSTITUTION DE L'ORDRE DE LA ROSE†CROIX, DU  
TEMPLE ET DU GRAAL..... 1 fr. 50

LES XI CHAPITRES MYSTÉRIEUX DU SEPHAR BERES-  
CHIT, version rosicrucienne. Un vol. carré sur  
papier solaire, Librairie de l'art indépendant... 3 fr. »

LA SCIENCE, LA RELIGION ET LA CONSCIENCE, RÉPONSE  
A MM. BERTHELOT, BRUNETIÈRE, PÉRIER, POIN-  
CARÉ ET BRISSON, Opuscule, petit in-16 carré  
(Chamuel)..... 1 fr. »

# L'ŒUVRE PÉLADANE

Au 1<sup>er</sup> Juillet 1895

LA PHOMÉTHÉIDE, triologie d'Eschile, restituée en son entier par LE SAR PÉLADAN, avec un portrait en taille douce. Second volume du théâtre de la ROSE + CROIX. In-4 couronne..... 5 fr.

LE LIVRE DU SCEPTRE, POLITIQUE DE L'AMPHITHÉÂTRE DES SCIENCES MORTES, 1 vol. gr. in-8..... 7 fr. 50

LES XI CHAPITRES MYSTÉRIEUX DU SEPHAR BERESCHIT, mission rosicrucienne par LE SAR PÉLADAN. Un vol. carré sur papier solaire, librairie de l'art indépendant..... 2 fr.

LA SCIENCE, LA RELIGION, ET LA CONSCIENCE, RÉPONSE A MM. BERTHELOT, BRUNETIÈRE, PERRIER, POINCARÉ ET BRISSON, PAR LE SAR PÉLADAN. Opuscule, petit in-16 carré..... .4 fr.

---

## TREIZIÈME ÉDITION

Conforme à la première (1884)

# Le Vice suprême

---

## LE FILS DES ÉTOILES

Edition aristique à 10 et 7 fr.

*S'adresser : Secrétariat de la R. + C.,  
2, rue de Commaille.*

---

Pour OCTOBRE

# L'ŒUVRE PÉLADANE

## LA PROMÉTHÉEIDE

Trilogie d'Eschyle

Restituée en son entier par le SAR PÉLADAN avec un portrait en taille douce. Second volume du Théâtre de la Rose + Croix. In-4° couronne..... 5 fr.

## LE LIVRE DU SCEPTRE

Politique de l'Amphithéâtre des Sciences mortes

1 vol. gr. in-8°..... 7 fr. 50

## LES XI CHAPITRES MYSTÉRIEUX

du Séphar Bereschit, mission rosicrucienne par SAR PÉLADAN, un vol. carré sur papier solaire, librairie de l'art indépendant..... 3 fr.

## LE THÉÂTRE DE WAGNER

les XI opéras, scène par scène

Un volume in-8°, *Chamuel*, Paris

### TROISIÈME ÉDITION

## L'ART IDÉALISTE ET MYSTIQUE

Doctrines de l'Ordre des Rose + Croix et de leur salon naturel

Un vol. in-18 jésus de 300 pages. CHAMUEL édit. 3 fr. 50

**Constitutiones Rosæ Crucis, Templi et Spiritûs Sancti**, opuscule du format d'ancien eucologe imprimé en bleu sur papier solaire couverture symbolique... 1 fr. 50

**Théâtre de la Rose+Croix**, collection pet. in-4 à 5 fr.  
CHAMUEL

**Babylone**, tragédie wagnérienne en 4 actes, texte conforme à la reprise de l'Ambigu, in-4 couronne, 1894.

**La Prométhéide**, restitution de la Trilogie d'Eschyle avec un portrait de l'auteur en taille douce, 1895.

## A LA MÊME LIBRAIRIE

|                                                                                                                                                             |       |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <b>BARTH.</b> — Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale, 4 vol. in-8 br. avec pl. et cartes.                                       | 24 »  |
| <b>CAIX DE SAINT-AYMOUR.</b> — Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les regnes de Louis XIII et Louis XIV, in-8 br. . . . . | 3 50  |
| <b>CASSOU (Lieutenant).</b> — souvenirs d'Extrême-Orient. In-12 br. . . . .                                                                                 | 2 »   |
| <b>CASTONNET DES FOSSES.</b> — La perte d'une colonie. Révolution de Saint-Domingue, in-12 br. . . . .                                                      | 3 50  |
| <b>COMBES (Paul)</b> — L'Abyssinie en 1896. Le pays et les habitants, la lutte italo-abyssine, in-12 br., carte . . .                                       | 3 50  |
| — L'île de Crète, étude géographique, historique, politique et économique. In-12 br. carte. . . . .                                                         | 1 50  |
| <b>DAVILLÉ (D<sup>r</sup>).</b> — La colonisation française aux Nouvelles-Hébrides, in-8 br. cartes et phototypies. . . .                                   | 5 »   |
| <b>DELON (F.).</b> — Etude sur les différentes Chartes de la compagnie des Indes. In-8 br. . . . .                                                          | 4 »   |
| <b>DOULIOT (H.).</b> — Journal de voyage fait à la côte ouest de Madagascar (1891-92), in-8 br. carte. . . .                                                | 4 »   |
| <b>GAVILLOT (A.)</b> — L'Angleterre épuise l'Egypte, in-4 br.                                                                                               | 4 »   |
| <b>GRANDIDIER.</b> — Les voyageurs français à Madagascar pendant les trente dernières années, in-8 br. avec 4 cartes, 11 cartouches et 25 profils . . . . . | 2 »   |
| <b>GUIDE</b> pratique du colon et du soldat à Madagascar, par Gautier, Jully. Rouire et Combes (Paul), in-42 rel. cartes et tableaux . . . . .              | 5 »   |
| <b>HOUDAS (O.).</b> — Précis de grammaire arabe, arabe régulier et vulgaire, in-8 cartonne. . . . .                                                         | 6 »   |
| <b>MATTEI (comm<sup>t</sup>).</b> — Bas-Niger, Bénoué, Dahomey. In-8 br. illustré. . . . .                                                                  | 5 »   |
| <b>MIALARET (D<sup>r</sup>).</b> L'île des Pins, son passé, son présent, son avenir, colonisation et ressources agricoles. In-8 br. carte. . . . .          | 3 »   |
| <b>MOULIÉRAS (A.).</b> — Le Maroc inconnu, in-8 br., cartes . . . . .                                                                                       | 7 »   |
| <b>PAVY (A.).</b> L'expédition de Morès, in-12 br. portraits, cartes et grav. . . . .                                                                       | 2 »   |
| <b>PENSA (Ch.).</b> — Les cultures de l'Egypte, in-8 br. . . .                                                                                              | 2 »   |
| <b>RAHIVY (R.-P.).</b> — Cours pratique de langue malgache. 3 vol. in-12, rel. toile . . . . .                                                              | 11 50 |

## DÉDICACE A ARMAND POINT

7 Juin 1895.

MON CHER AMI,

En quittant Paris, j'ai emporté trois impressions d'art véritable : *Tannhauser*, ce chef-d'œuvre d'esprit catholique, l'*Amour dans les ruines*, ce poème d'indicible mélancolie et votre *Madone*, au geste inoubliable.

Wagner ni Burne Iones n'ont besoin de mon affirmation, l'un est demi-Dieu et l'autre consacré, tandis que Votre *Madone* fut haineusement placée, presque cachée, au Champ-de-Mars.

Votre architecture, le paysage et le paon, même le procédé luxueux, lumineux, adequat au sujet, tout cela n'est que de la parfaite peinture, exagèrement précieuse, à ravir Ruskin.

Mais Votre Vierge, immatérialisée par les beaux plis multipliés de son lourd manteau, s'effondre littéralement sous le poids du Mystère annoncé. *Ecce ancilla Domini*, oui, c'est bien la servante du Seigneur. Quelle pudeur et quelle humilité ! Quelle terreur même d'être choisie pour contenir Dieu et quel chef-d'œuvre que ce mouvement.

Depuis trois siècles, a-t-on produit un geste aussi Vierge, un geste aussi Marie ?

Je ne crains pas de le redire, ce mouvement est beau comme un miracle.

Tout ce que vous avez produit, même les quatorze cadres de la R+C. cette année, ne donnent pas Votre mesure ; Votre mouvement de la Vierge vivra ; et je précise ainsi parce que le reste du tableau est d'un peintre ; simplement.

En Italie, Votre talent corrégien s'est senti terrassé par Michel-Ange, le grand mâle de l'art, devenu à cette heure, Votre admiration majeure. Sans doute il Vous a béni ; et Vous avez créé ce surhumain mouvement.

Il y a longtemps déjà que je Vous annonce ; qui a vu avant les autres continue sans doute à voir juste.

La grâce qui est Votre qualité maîtresse Vous poussera vers l'art profane et le Botticellisme ; résistez ; peignez Elisabeth et non Vénus, chantez la romance à l'étoile et non l'hymne à Kypris ; ce n'est pas la parole du croyant, c'est l'avis de l'esthète et de l'ami.

Car, Vous joignez, mon cher Point, au talent le caractère, Vous avez retrouvé la détrempe telle que l'a léguée Cennino Cennini, et ne voulant devoir à une question technique aucun avantage ; Vous avez divulgué, avec une noble assurance et une étonnante générosité Votre découverte.

L'auguste catholicisme qui Vous a inspiré, attend que Vous ressuscitiez le vrai mysticisme en peinture, j'ai voulu Vous applaudir tout de suite et je Vous ai donné ce douzième roman ; mais je me flatte que Vous me vaudrez encore et bientôt, ce plaisir si haut, d'admirer ceux qu'on aime.

SAR PELADAN.

## ARGUMENT

Sur la couverture du *Vice Suprême* furent annoncés, en 1884, l'*Oarystis* parisien et l'*Enclos Rey*.

Le premier est devenu à l'exécution : *A Cœur perdu*. Voici le second sous le titre du *Dernier Bourbon*.

La XII<sup>e</sup> persécution contre les chrétiens, si curieuse par les formes semblablement légales de l'attentat et de la résistance, a été la première et la plus forte impression sociale de l'éthopoète.

Nul doute que l'*Enclos Rey* ou le *Dernier Bourbon* écrit à l'époque où le fut *Vice Suprême* (81-82), n'eût vibré d'un tout autre accent que le roman d'aujourd'hui.

Les spectateurs de ces scènes indicibles, les ont presque oubliées, leur indignation est morte, l'habitude opère même sur le plus vif souvenir. L'auteur n'a pas oublié, certes, mais trop d'autres abominations, trop d'infamies se sont succédé, pour qu'il retrouve maintenant le primesaut fanatique et indigné.

Tant que vécut son auguste père, le chevalier Adrien Peladan, le Sar ne pouvait dire, sans le blesser, la vérité et son mépris sur le comte de Chambord ; il devait aussi garder la marche qu'il s'était assignée, et peindre sa fresque en suivant *les cartons*.

Il y a très peu de fantaisie ou d'invention propre dans le *Dernier Bourbon* ; les faits, les personnages, les noms eux-mêmes à part une douzaine sont exacts.

En lisant les épreuves, il a paru que les personnages étaient insuffisamment modelés, mais en bonne foi, ce *flou* n'est-il pas la caractéristique des médiocres militants, des Huss, des Lapert, des gentils hommes et des avocats de province.

Chatironner d'un trait ressenti, modeler, motiver, particulariser un Mérodack, un Nébo, un Samas, l'art le commande ; mais le quelconque, devient caricatural, s'il est minutieusement traité.

*César Birotteau* est une création admirable, seulement on appelle ce procédé : l'héroïsation.

Homais ne ressemble pas plus au voltairien commun que le dragon tué par saint Georges ne ressemble au caïman.

Il y a un ennui indicible à créer de vaines ou méchantes gens, semblable à celui de les fréquenter. Est-ce une aristie de l'homme ?

Homère de Balzac sut réaliser Louis Lambert et Camusot, Séraphita un ange et les notaires du *Contrat de mariage*. Voici des arguments pour ceux qui ont voulu enterrer la décadence latine, sous l'Amphithéâtre des sciences mortes, et qui maintenant vantent le théâtre de la Rose+Croix pour nier l'Amphithéâtre.

Une œuvre ne se défend que par une autre œuvre. La preuve de la puissance littéraire, sera toujours la variété.

Le goût de l'auteur ou son impéritie l'éloignent des peintures banales et des types courants ; ne doit-il pas, sagement s'interdire les occasions de péché esthétique. Il n'a plus à donner que la *Lamentation d'Ilou* où le lyrisme domine et la *Vertu suprême* qui fait pendant au *Vice suprême*, pour avoir tenu la promesse des quatorze romans.

*L'éthopée* finira ainsi ; non pas la *Décadence latine*, qui se continuera sous une nouvelle forme, l'*æstrie*.

Donner une esthétique avant l'œuvre qui la manifeste serait oiseux : on indiquera seulement la bifurcation de l'œuvre.

Considérant d'abord Balzac, comme le plus grand et le vrai maître de ce temps, Le Sar l'a suivi ; il ne lui appartient ni de se louer, ni de se blâmer.

Wagner lui est apparu plus grand que Balzac ; il l'a suivi encore.

Au temps de juger *Babylone* et *La Prométhéide*, *Orphée*, *Le Mystère du Graal*, *Sémiramis*, *le Fils des Etoiles*.

L'auteur croit avoir trouvé une forme d'art, qui permet d'inscrire encore LA DÉCADENCE LATINE. — XVe volume sans mentir à l'œuvre accomplie, ni rééditer les défauts déjà vus.

Puisse-il rencontrer quelquefois la même honnêteté de lettres qu'il a toujours manifestée.

SAR PELADAN.

# LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE EN QUATORZE ROMANS

## PREMIER SEPTENAIRE

**I. — Le Vice suprême**, diathèse morale et mentale de la décadence latine : *Mérodack*, sommet de volonté consciente, type d'entité absolue ; *Alta*, prototype du moine en contact avec le monde ; *Courtenay*, homme-destin insuffisant, envoûté par le fait accompli social ; *L. D'Este*, l'extrême fierté, le grand style dans le mal ; *Coryse*, la vraie jeune fille ; *La Nine*, androgyne, mauvais ou mieux, gynandre ; *Dominicaux*, pervers, conscients, caractère d'irrémediabilité résultant d'une théorie esthétique spécieuse pour chaque vice, qui tue la notion et partant la conversion. Chaque roman a un Mérodack, c'est-à-dire un principe orphique abstrait en face d'une énigme idéale.

**II. — Curieuse**, phénoménisme clinique collectif parisien. Ethique : Nébo ; volonté sentimentale systématique. Erotique : Paule, passionnée à prisme androgyne. La Grande horreur, la Bête à deux dos, dans la Gynandre (IX) se métamorphose en dépravations uni-sexuelles. Curieuse, c'est le tout les jours et le tout le monde de l'instinct ; la Gynandre, le minuit goétique et l'exceptionnel.

**III. — L'Initiation sentimentale**, les manifestations usuelles de l'amour imparfait, expressément par tableaux du non-amour, car de l'âme moderne générale se déprave, faute d'énormon sentimental chez l'individu.

**IV. — A Cœur perdu** : réalisation lyrique du dualisme par l'amour ; reverbération de deux moi jusqu'à saturation éclatante en jalousie et rupture ; restauration de voluptés anciennes et perdues.

**V. — Istar.** La race et l'amour impuissants dans la vie moyenne. Massacre nécessaire de l'exception parle nombre, ligue anti-amoureuse des

femmes honnêtes transposant la pollution en portée de haine.

**VI. — La Victoire du mari** : la mort de la notion du devoir ; le droit nerveux de la femme. Antinomie croissante de l'œuvre et de l'amour ; corrélation de l'onde sonore et de l'onde érotique ; invasion des nerfs dans l'idéal.

**VII. — Cœur en peine** : départ d'un nouveau cycle, *Tammuz*, n'y est qu'une voix qui prélude aux incantations orphiques de la *Gynandre* ; Bêlit passive radiante, y perçoit sa vocation d'amante de charité qui s'épanouira dans la Vertu suprême. Elle y évoque une des grandes gynandres, *Rose de Faventine* (IX). — Roman à forme symphonique, préparant à des diathèses animiques invraisemblables, pour les superficiels lecteurs de M. de Voltaire.

**VIII. — L'Androgyne**, monographie de la Puberté, départ pour la lumière d'un œlohite *Samas*, épèlement de l'amour et de la volupté. Restitution d'impressions éphébiques grecques à travers la mysticité catholique. Clef de l'éducation et anathème sur l'Université de France. La quinzième année du héros moderne, c'est-à-dire du jeune homme sans destin que son idéal ; monographie de toute la féminité d'aspect et de nerfs compatible avec le positif mâle.

Stelle de *Sénanques*, étude de positivité féminine : puberté de *Gynandre* normale.

**IX. — La Gynandre**, phénoménisme individuel parisien. Ethique : *Tammuz* protagoniste ionien orphique, réformateur de l'amour ; victoire sur le lunaire. Érotique : usurpation sentimentale de la femme. Grandes Gynandres, *Rose de Faventine*, *Lilith de Vouivre*, *Luce de Goulaine*, *Aschera*, *Aschtoret*, personnages réapparaissant de l'*initiation sentimentale*. L'habitarelle, la marquise de Nolay, Lavalduc, reparaissent aussi. La Nie en partie des dominicaux. En ce livre se retrouve le grouillis de soixante personnages qui fait préférer le I de l'*Ethopée* aux suivants ; en ce livre aussi toutes les déformations de l'attrait nerveux, les antiphysismes et la psychopatie sexuelle, d'où il découlera que les auteurs récents ont tous touché à cette matière en malpropres et en niais.

**X. — Le Panthée :** l'impossibilité d'être pour l'amour parfait, sans la propicité de l'or. Amour parfait entre deux œlohistes, égrènement des circonstances plus fort que la beauté et le génie unis par le cœur. Démonstration que l'amour dans le mariage ne peut être tenté que par les riches ou les simples.

**XI. — Typhonia,** héros : le Samas de l'*Androgyne*. Stérilisation de l'unité lyrique par le collectif provincial. Démonstration de la nécessité de la grande ville pour désorienter la férocité delà bourgeoisie française : sermon du P. Alta sur le péché de haine ou péché provincial.

Evolution nihiliste chez un adolescent après l'attentat du conseil de revision : doit-on son sang à l'Etat ? Non. La province n'existe pas pour la civilisation : le vice lui-même ne la polit pas. Aucun génie ne résiste au face-à-face avec la province. Envoûtement par le collectif.

**XII. — Le dernier Bourbon.** La race et l'honnêteté décadentes plus funestes que la vulgarité et le vice. Problème de la politique. La raison monarchique et la déraison dynastique en ce cas Chambord. Personnages du *Vice suprême* ! le prince de Courtenay, le prince Balthazar des Baux, Rudenty (Curieuse), Marestan, duc de Nîmes, Marcoux. Peinture du dernier boulevard de légitimité pendant l'exécution des décrets de l'infâme Ferry ; étude, des progressions animiques collectives et de l'âme des foules. Horreur de la justice française, billevesées de la légalité. Démonstration que les catholiques français sont des lâches, et que l'histoire de ce pays est finie. Dans la chronologie de l'Éthiopée, le XII est antérieur au *Vice suprême*. On y voit les débuts de Marcoux, l'élection de Courtenay.

**XIII. — La Lamentation d'Ilou :** défaite des grandes volontés de lumière : Ilou, Mérodack, Alta, Nébo, Nergal, Tammuz, Rabbi Sichem, du *Finis Latinorum* : Oratorio à plusieurs entendements. Jérémiades où Alta donne la preuve théologique ; Nergal, psychique ; Tammuz, érotique ; Sichem, comparée ; Mérodack, magique ; Ilou, extatique ; que la Latinité est finie.

**XIV. — La Vertu suprême :** le « quand même » des volontés de lumière, après l'évidence de l'irrémissible damnation du collectif.

Mérodack y réalise tout à fait la Rose-Croix commencée au Château de Vouivre (VII). Bêlit tient le premier plan féminin avec la plupart des gynandres (IX) ; Tammuz, Alta, Sichem, Nébo, Paule Riazan, Samas y rayonnent. Les originaux du salut, excentriques de la vertu, poètes de bonté et aristes de lumière : *aristie future* !

## AMPHITHÉÂTRE DES SCIENCES MORTES

RESTITUTION DE LA MAGIE KALDÉENNE  
ADAPTÉE A LA CONTEMPORAINETÉ, DOCTRINE DE L'ORDRE  
DE LA ROSE + CROIX, DU TEMPLE ET DU GRAAL

### I. ÉTHIQUE

**Comment on devient Mage ?** Méthode d'orgueil, entraînement dans les trois modes pour l'accomplissement de la personnalité : ascèse du génie et de la sagesse. In-8°, Chamuel (2<sup>e</sup> édit.).

### II. ÉROTIQUE

**Comment on devient Fée ?** Méthode d'entraînement dans les deux modes pour l'accomplissement de la Béatrice et de l'Hypathia : ascèse de sexualité transcendante, restitution de l'initiation féminine perdue. In-8°, Chamuel, 1892 : 7 fr. 50.

### III. ESTHÉTIQUE

**Comment on devient Ariste ?** Méthode de sensibilité et d'idéalisation, d'après les ascèses de l'initiation antique : entraînement par le chef-d'œuvre et culture de la subtilité. Chamuel, 7 fr. 50.

### POLITIQUE

**Le Livre du Sceptre.** Traité de sociologie et magie politique. Démonstration de la Théocratie et diagnostic de la décadence latine, d'après une nouvelle philosophie de l'histoire et l'application analogique des lois physiques à la vie ethnique, in-8° de 360 p. 1894, Chamuel, 7 fr.

**Les XI chapitres mystérieux**, du Sepher Bereschit (Genèse), version rosicrucienne du Sar Peladan, 1 vol. sur papier solaire, chez Bailly, rue de la Chaussée d'Antin, 3 fr.

Premier volume des  
TEXTES ROSICRUCIENS

# LA DÉCADENCE LATINE ÉTHOPÉE

## DOUZIÈME ROMAN LE DERNIER

### BOURBON<sup>1</sup>

## I. — AU-DESSOUS DES BÊTES

Il y a, dans l'espèce humaine, des,  
individus aussi inférieurs aux  
autres que le corps l'est à l'âme et  
que la bête l'est à l'homme

(ARISTOTE)

C'était un de ces dimanches de juillet où la cessation du travail quotidien et le feu de l'atmosphère se combinent pour créer en Languedoc, quelques heures d'Orient.

Un ciel sans nuance, sans nuage, étendait son dur outremer, comme un immense vélum neuf, au-dessus de la ville, éblouissante et torpide.

Du pavé aux murs, la lumière réverbérée jaillissait ; et des formes harassées de chiens haletaient dans l'ombre courte et oblique des porches.

Une heure après midi sonnait successivement aux horloges, heure de sieste et de digestion lente au plus frais des maisons. Cependant, de minute en minute de petites gens endimanchées, ouvriers et commis, surgissaient, prenant tous la même direction, gais, animés, malgré la dissolvante chaleur. Ils s'interpelaient, criards et gesticulants, et dans leur patois hurlaient « Vivent les bœufs ! »

Au tour de ville, ceinture de boulevard qui entoure Typhonia, <sup>2</sup> chaque rue versait de nouveaux groupes, des femmes âgées, des vieillards conduisant des enfants par la main, des familles entières, des pensionnats. On eut dit la bestiale foule d'une fête nationale allant à des revues ou à des régates.

Du côté de la gare, un flot de gens à gibecières à jumelles en bandoulière, tout un train venait augmenter le défilé et s'y fondre, et les Typhoniens se rengorgeaient fiers de voir l'étranger accouru. Cette houle humaine vint battre les grilles de l'énorme amphithéâtre : comme si les vingt mille places du mauvais lieu romain ne devaient pas suffire à l'empressement des Barbares.

A l'écart, un jeune homme brun, vêtu de blanc, regardait, appuyé aux grilles, comme s'il dénombrerait les arrivants, et par instant, sans quitter la foule des yeux, il mâchait quelques mots de violente humeur, au grand ennui de son compagnon, plus jeune et visiblement sympathique à ce peuple.

— « On ne pourrait rien tirer de cette canaille, rien, entends-tu Marestan<sup>3</sup> » disait le contemplateur

— « Tu te trompes : leurs passions sont violentes mais ils prennent, à ce que tu appelles des barbaries, une combattivité qu'ils emploient noblement à l'occasion. . . . Ce peuple-là a saisi le fusil, quand la municipalité protestante faisait enlever les croix de mission. . . . Chaque lieu a ses coutumes ; et tu ne sais pas encore le dramatique poignant, la plastique admirable de ces courses.

— Tu n'es qu'un poète ou qu'une femme : tu vibres au lieu de penser, provençal, patriote de clocher, presque aussi détestable que le citoyen de frontière ».

Celui qui biffait si aisément de dédain la notion de patrie et se révélait penseur, au cours d'une conversation banale ressemblait à un oriental. Malgré la douceur de ses grands yeux aux paupières lentes, son visage encadré de cheveux noirs et d'une barbe déjà abondante accusait un âge différent au moral des vingt-cinq ans physiques. La catégorisation primordiale d'un être ressort de sa faculté abstractive. Cette foule représentait pour le comtempteur des nationalités non pas un accident pittoresque, mais un douteux moyen de réaliser une idée. Il pesait en esprit l'application des forces inconscientes qui grouillaient là, devant lui ; comme un ingénieur devant une chute d'eau, un confluent de rivière, estimerait le dynamisme, son application et son transfert.

L'interlocuteur, presque imberbe, présentait l'extériorité du rêveur, soumis aux continences, s'élevant sur le plan esthétique, sans atteindre la région sereine du concept : pour lui la vie devait représenter des émotions plus ou moins nobles.

— Que faire de cette race qui concilie la messe et le cirque, à la fois païenne et chrétienne ; j'ai vu ce matin, à la grand'messe, plusieurs de ceux-là qui attendent, l'ouverture du jeu sanguinaire.

Ah ! le catholicisme a oublié, dans sa charité, l'animal. Sept siècles plus tôt, Siddartha avait dit à son disciple : « Ne tue ni ne blesse aucun être vivant ».

— « Tu oublies ton dessein qui n'est pas de douceur, il te faut des soldats, il te faut des courages et des brutalités, » répliqua le Provençal.

— « Je ne peux pas être entendu de ces êtres ; les habitudes de ma pensée m'éloignent trop de l'expression qui leur convient. »

— « La plus grande difficulté est autre ; tu n'aurais aucun prestige à leurs yeux : tu n'es ni riche, ni titré : ce peuple-là, comme tous les peuples, n'écoute en politique que ceux qui, ayant bien mené leurs intérêts, lui paraissent habiles ou les descendants des anciens seigneurs. »

— « Le Brahme ne doit jamais paraître parmi l'action ; il conçoit, il dirige, il inspire ; mais il parle par le bras du Kchatrya, quand la parole ne traite pas du Divin. »

— « Ni le prince de Courtenay<sup>4</sup>, ni Balthazar des Baux ne voient dans la politique autre chose qu'une obligation de race. Ils vont au cercle royaliste, en temps de paix comme ils prennent du service en temps de guerre, pour l'honneur de leur nom ; ils deviennent députés comme officiers, par ressouvenir éloigné du rôle ancestral ; aucun ne voit plus loin que l'éclat ranimé de son blason ; Frosdorff les fascine non pas le Vatican : ce sont gendarmes du roi et non chevaliers de l'Eglise.

« A Typhonia, un seul te comprendra, Celohil Ghuibor ! Celui-là, voix clamante dans le désert monarchique est un auguste illuminé, respecté mais écarté du parti, éloquent comme un nabi, vertueux comme un moine, implacable comme un dogme, sublime pour qui le regarde en spectateur, ingénu pour ceux qui penseraient le suivre ; mystique de l'autel et du trône, enfermé dans les formules des de Maistre, des Bonald, des Saint-Bonnet. »

— « Ne m'as-tu pas dit qu'il était affilié au Temple ? »

— « Oui, il appartient à la néo-Templerie des Genoude, des Lourdoueix, qui échoua par la pusillanimité du clergé et la mauvaise volonté de la comtesse de Chambord. »

— « Pourquoi les derniers Roses-Croix ne se sont-ils pas unis aux Templiers ? Simon Brugal reste seul, n'est-ce pas, avec le Docteur Phégor,

de la branche de Toulouse, qui comptait, il y a trente ans, les vicomtes de Lapasse, les Arcade d'Orient, les Aroux, les Antares, les Brugal ? »

— « Les Roses-Croix étaient gnostiques, alchimistes ; leur recherche de la vérité inquiétait le catholicisme littéral et strict des Templiers. Les deux courants ne pouvaient se fondre qu'entre les mains d'un Grand Maître capable de balancer équitablement les libertés rosicruciennes, l'individualisme qui les inspire et les obligations templières.

Le Temple présente les qualités et défauts de la Compagnie de Jésus, il prend sa puissance du collectif ; La Rose-Croix met sa force dans l'individu.

— Au fond, interrompit Merodack<sup>5</sup>, l'un se subordonne à l'Eglise et l'autre s'associe seulement. Le Templier apparaît exclusivement moderne et chrétien : le Rose-Croix date de plus loin, il complique ou complète la notion de reliquats orientaux. Ils sont aussi différents que le prêtre l'est du Mage. La pensée du premier borne son expérience à l'évolution évangélique ; le second pèse sa décision d'une façon cosmique, œcuménique il fait la preuve du présent par l'équation du passé. Tout principe religieux s'inspire de la démocratie et tout principe philosophique de l'Aristie. L'équilibre du monde repose entier sur une simple formule ; *le prêtre simple exécutif du mage*, son incontestable supérieur.

Un prêtre peut être patriote, partial, puisqu'il officie la sensibilité dans sa plus haute orientation ; le Mage qui épouserait les passions locales ne mériterait que le poison justicier.

La propagation de la Foi ne se mêle-t-elle pas ignominieusement à ces vilenies nommées intérêts coloniaux ? Un Lavigerie apparaît agent français, il prétend apporter la vérité, et il n'amène avec lui que la servitude. Derrière le missionnaire, il y a le soldat voleur et tueur et l'Eucharistie, ô profanation ! s'enveloppe du drapeau. La conversion d'un Hindou coûte en moyenne vingt-cinq mille francs à l'Angleterre, et ne représente pour elle qu'une hypocrisie nécessaire, à son goût de *respectability*. Le Mage dévoué non à un pays, à une race mais à la Justice incréée battrait la route à Lavigerie comme au clergymann, au nom de la seule doctrine des honnêtes gens, *l'humanisme*. Quiconque préfère quelqu'un ou quelque chose ou soi-même à la justice, est un méchant. »

On ouvrait les grilles et une clameur soulagée s'exhala de la foule, suffoquée sous le soleil. Des poussées violentes suivies de cris, de jurons se produisaient. Les Typhoniens appellent esquichade le fait d'écraser

quelqu'un en l'acculant à un mur, et la perfection de ce jeu consiste à agir sur une grappe humaine, à la renverser ou l'aplatir à l'instar de capucins de cartes. Quand il y a des femmes et des enfants en jeu, leur barbarie exulte, aux pleurs et aux cris.

— « Pourquoi se bousculent-ils ? craignent-ils de manquer de place ? » demanda Merodack.

— « Ils veulent tous les places d'ombre, » répondit Marestan ; « quand la course commence, les deux tiers de l'hémicycle sont de la pierre ardente et il y a des insolationes et des apoplexies. »

— « Puisse mourir ainsi, sans confession, quiconque se plaît à l'infamie espagnole ! »

— « Eh ! prends garde et vois ! » dit Marestan, en montrant à l'écart de la foule, entouré d'un état major bruyant de fêlibres, Frédéric Mistral, ce comte de Provence, plus légitime que ceux du passé puisqu'il incarne l'âme de sa terre et plus coupable aussi de pactiser avec les infamies de sa race.

— « Encore un patriote, encore un que déforme la passion locale, moins illogique que celui qui épouse la géographie politique, mais encore inférieur. Ce poète catholique qui dédie un poème à l'ange Gabriel n'ignore pas qu'il est en état d'excommunication majeure ; mais le provençal obscurcit en lui le chrétien. Toute passion contraire à la justice, est un vice ; et la passion du sol et de la race s'élève à la négation de toute justice.

J'ai vu un colonel qui avouait avoir brûlé vifs six cents femmes et enfants, dans les gorges de la Chiffa. Devant mon indignation, il dit seulement : C'était pour la Patrie ! »

« Ainsi la Patrie transfigure en une vertu le plus grand crime. »

— « Mais la religion », s'écria Marestan, « que tu défends par-dessus tout, n'engendre-t-elle pas ces mêmes horreurs ? la plupart des guerres ne sont-elles pas nées de la foi ? Le catholicisme a jeté les statues païennes dans le Tibre et ensanglanté l'Espagne et les Flandres. Torquemada te dirait simplement : C'était pour la Foi ! »

— « Crois-tu que j'estime complète en son expression la religion qui n'enseigne pas la douceur envers les animaux ? Saint-Grégoire, l'iconoclaste, a été un barbare au même titre qu'Omar ; mais si tu cherches où s'allume la torche qui brûla la bibliothèque d'Alexandrie, comme celle des auto-da-fé, tu verras le foyer d'enfer : la patrie arabe, la patrie espagnole, toujours la patrie, c'est-à-dire l'Antéchrist. »

— « Mais que veux-tu mettre à la place de la nation ? »

— « L'Humanité ! vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! Qu'on cesse de laisser Pascal aux mains des lycéens si on veut leur enseigner que la définition du bien, c'est nommer son pays et que l'imbécillité commence à la frontière.

L'Etat est libre-penseur ! Eh bien ! Je pense que la qualité de Français ne signifie rien devant la raison, non plus que la qualification étrangère : contre l'éternelle vérité, il n'y a pas de drapeau ni de latitude. J'appelle vertu et mérite, ce qui vaut ce nom pour tous, toujours et partout ; et, vice et délit, ce qui paraît tel à l'universalité intelligente. L'homme qui viole, s'appelle un monstre, qu'il soit uhlan, horse-guard ou zouave. Voler au Palais d'Été un bijou sera une gloire et voler un pain, par défaillance, déshonneur ! » — Voilà Samas 6 », s'exclama Marestan, et il alla à un très jeune homme, qui lisait le nez sur son livre.

— Voilà Samas<sup>6</sup>, s'exclama Marestan, et il alla à un très jeune homme, qui lisait le nez sur son livre

— « Merodack, voilà un de tes frères » !

Samas leva son beau regard sur Merodack et celui-ci, séduit et charmé par le rayonnement de cette intelligence :

— « Avec de tels yeux on a une belle âme ! »

— « Il faut éteindre ceci, pour sauver cela » dit le jeune homme d'une voix sombre.

— « Comment ? » fit Merodack n'osant comprendre.

Alors, simplement, Samas sortit de sa poche ses lunettes aux verres épais, aux verres d'aveugle.

— « Je passe le conseil de révision dans six mois » ! Merodack pâlit et tendant ses deux mains :

— « Eteignez donc l'éclat que Dieu mit dans vos paupières mais restez pur, restez libre pour le jour où vous verrez se ternir aussi jusqu'à disparaître ces couleurs homicides que les peuples agitent au-dessus de leur déraison. »

— « Quel espoir de triomphe ? »

— La Toute-Puissance du Verbe par qui toute chose a été, est et sera. »

— « *Ex Deo natus es* », dit Samas répliquant à l'évocation de la plus grande page évangélique.

— « *Fuit homo missus a ipso, cui nomen erat Merodack* » fit Marestan.

— « Vous allez au. . . » et Samas montre les arènes à Merodack.

— « Comme le savant va une fois, aux cérémonies des sauvages, pour sonder leur âme et éclairer sa pensée. »

— « Je plains vos yeux, à mon tour. . . Moi, je suis ici pour m'abîmer la vue. Je profite de la réverbération. . . Vous voyez ce colonel qui passe. . . il a refusé à un de ses hommes de le laisser suivre l'enterrement de son père. . . il est du reste commandeur de la Légion d'Honneur. . . Mieux vaut être aveugle n'est-ce pas, que de ne pouvoir suivre le cercueil d'un père. . . A vous revoir avec des yeux d'aveugle, seigneur, à vous revoir, avec des yeux d'aveugle. »

Et Samas s'éloigna, le visage enfoui dans son livre, détruisant ses yeux pour sauver sa vie !

— « Je gage » dit Mérodack après un silence, « que Samas est un cerveau. »

— Et une érudition ; il a fait un traité sur la *Balistique* des anciens et un commentaire sur la *PolioCERTIQUE* de Polybe pour les donner à signer à des colonels, en cas de danger.

— « *Pro Patria* » serait donc la devise infernale », murmura Mérodack.

— « Non, » dit Marestan, « c'est une devise comme les autres, qui devient infernale lorsqu'on l'impose à des êtres supérieurs. Galilée eût été mis à la torture sans une double hernie. Les Espagnols au Nouveau-Monde, criaient : *Pro Christo* », accumulant leurs infamies. Le méfait ne réside pas dans l'idée patriotique mais dans l'idée égalitaire. Tu démontreras mieux que le devoir social ne saurait être le même pour tous que de nier la solidarité de race et de lieu. Tu ressembles au passant qui s'interpose entre le bâton de Sganarelle et les épaules de Martine. La Martine nationale se tournera contre toi en disant :

« Eh ! s'il me plaît d'être battue ! Or, tu interrogerais cette foule, sans trouver peut-être un seul qui pensât comme toi, comme Samas. »

— « La caste, voilà donc l'équation de l'homme touchant à l'ange, en face de l'homme avoisinant la bête. »

Bruyants, les Typhoniens s'engouffraient dans les vomitoires colossaux, escaladant les marches raides cherchant d'une précinction à l'autre, les places que le soleil quitterait bientôt ; car déjà tout l'orient de l'amphithéâtre fourmillait, de chapeaux de paille et de manches de chemises éclatante, les vestes déjà quittées ; la canaille humaine prenait ses aises, se sentant chez elle.

Mérodack et Marestan guettaient maintenant devant le vomitoire qui sert de passage aux autorités. Les gens des premières places, les gens à un louis qui viennent en retard à *Œdipe* ou à la Walkyrie arrivaient déjà, une heure

avant la course, les femmes en toilettes claires très voyantes, les hommes portant des jumelles.

— « La préfète » indiqua Marestan au passage d'une très jolie femme à l'allure vive.

— « Et celui qui l'accompagne et qui a l'air peu enthousiaste ? »

— « C'est Nergal<sup>7</sup>, le romancier : je crois qu'ils vivent ensemble un roman, car l'auteur des *Plaintes vaines*, est déjà venu séjourner à la Préfecture. »

Les généraux en grande tenue, leurs femmes en gants blancs, défilaient comme à une parade ; les autorités par couples, avec leurs filles, se succédaient.

— « La course de taureaux doit toucher à quelque immonde luxure : sans cela comment expliquer la présence de tant de femmes ? »

— « Elles admirent le courage », fit Marestan.

— « Elles n'admirent qu'avec leurs sens », répliqua l'autre.

— « Les voici tous deux, les chefs royalistes, » s'écria Marestan ; « le grand blond, Courtenay ; l'autre, qui ressemble à un Arabe, Balthazar des Baux. »

Ils présentaient les signes extérieurs de la race, le port de tête, l'œil mi-clos sur le regard tombant de haut, le geste lent ; tous deux semblaient moralement las et gênés sous le manteau du passé qui les écrasait. L'un eût pu prétendre au trône de France, les Courtenay descendant du sixième fils de Louis-le-Gros ; l'autre, pouvait se souvenir d'avoir marché bannière déployée, des Alpes au Rhône, et de Vienne à la Méditerranée, pendant onze siècles, à travers ses soixante-dix-neuf châteaux.

— « Que d'histoire en deux hommes, » s'écria Mérodack respectueux. »

Derrière les princes, de haute stature et maigres, se hâtait un gros homme trapu, rouge, suant, semblable au Sancho suivant des Don Quichotte.

— « Ce Falstaff est un mystique », dit Marestan, un mystique pratique né dans cet Enclos Rey, le dernier boulevard de la Légitimité où Blanc de Saint Bonnet serait compris s'il pouvait y être lu — a conçu très jeune l'idée de restaurer la monarchie, et à cette fin il est devenu riche, il est devenu banquier. D'une grande force de travail, sans autre passion que celle du Roy, il espère jeter des millions, comme une épée de brenn dans la balance du Destin français. Il déjeune d'olives et dîne d'un anchois ; mais il lui faut voir des gentilhommes, ces monnaies de roi. C'est lui qui défraye ici les élections, la propagande, en ce temps extraordinaire et démocratique, où la

moindre élection coûte le revenu d'un million. Celui-ci te comprendrait mieux qu'un autre : quel économe pour un ordre de Templiers ? Il m'aime car je l'ai appelé un jour, « argentier du roy » et cette appellation archaïque l'a transporté.

Le trompette de ville sonna et les deux amis gagnèrent les gradins supérieurs. Dix-huit mille civilisés au moins s'étagaient dans le vieil édifice et cent mille francs étaient entrés dans la bourse des tenanciers de ce mauvais lieu. Le matador recevait quinze mille francs pour lui et son quadrille ; il en retenait les deux tiers à lui seul. Les taureaux venaient des manades d'un duc d'Espagne ; il y avait seize chevaux pour les quatre picadors. Tous ces renseignements odieux étaient proférés autour des jeunes gens.

— « Ecoute », dit tout à coup Marestan.

Et un homme taillé en hercule, d'une voix qu'il avait peine à modérer, d'une voix pour réunion publique, soufflait à l'oreille d'un vieux beau corseté, sanglé, à la moustache pointue et cirée d'impérialiste :

— Nul ne sait comme cette course sera drôle. Parmi les huit taureaux, un crèvera le matador. Voyez-vous, presque accoudée sur le mur du podium, en mantille, cette véritable Espagnole à éventail rouge ? C'est une ancienne maîtresse de El Cocolo qui vient voir mourir son amant infidèle. »

— « El Cocolo n'a jamais été blessé. »

— « El Cocolo, comme tout ce qu'il y a d'épées ou de manteaux en Espagne n'a encore combattu que des taureaux neufs n'ayant jamais couru. . . Or, la Dona en question a obtenu, au prix ses charmes, qu'un manadier habituât le taureau à la muleta. »

— « En ce cas », dit l'interlocuteur, El Cocolo est perdu. »

— « Je vais aller au café d'en face torcher un récit de sa mort et de sa vie, et nous vendons ce soir avec notre programme d'élection, au dos. Hein ? suis-je un homme d'Etat ? »

Et le duc de Nîmes cambra sa taille, fit tourner sa badine et descendit de la précinction aussi vite que ses sous-pieds trop tendus le lui permettaient.

Mérodack n'avait pas compris.

— « Le taureau qui a couru, fut-ce une fois », expliqua Marestan, « ne se lance plus sur le manteau et fond sur l'homme : ce qui prouve un fameux travail de réflexion pour un animal. Aussi jamais le toréador n'accepte de travailler avec une bête initiée pourrai-je dire. »

— « Lâcheté ! » s'écria Mérodack.

L'alguaзил à cheval entra dans l'arène suivi des picadors, puis venaient El Cocolo et son quadrille. Ils ne semblaient pas ces jeunes chevaliers sans cuirasse dont parle Florian, mais des clowns d'un cirque sinistre.

— « Regarde la seule chose qui te plaira ici. »

Le matador jurait de tuer le taureau dans les règles ou de mourir ; et, d'un élégant mouvement lançait en manière finale son bonnet dans la tribune des autorités, adroitement, sur les genoux de la préfète.

L'alguaзил jeta à El Cocolo la clé symbolique du toril, le trompette de ville sonna, les chulos remontèrent au milieu de l'arène. Un grand silence se fit ; un battant étroit venait de s'ouvrir à côté de la porte qui avait livré passage aux cruels histrions et, tout à coup, un splendide animal aux cornes terribles se précipita dans la vaste arène, puis s'arrêta brusquement aveuglé par le soleil ; il leva sa tête énorme vers cette foule attentive, et inquiet, écorchant le sol de ses sabots, il mugit et brusque se retournant, il s'élança vers le toril.

Une huée immense striée de sifflets éclata.

L'animal sentit qu'il était pris en un piège ; il fit face à ses ennemis ; des étoffes voyantes s'agitaient vers lui, il baissa la tête et se précipita ; ses cornes frappèrent le vide ; alors, furieusement, il fit le tour de l'arène, cherchant une issue. Derrière les planches, les toréadors l'injuriaient.

Soudain, deux pointes de fer ensanglantèrent son garrot : vainement il secoua les banderilles, pandeloques géantes ; elles étaient à fusées, éclatèrent, l'écorchant, mettant sa chair à nu. Sans répit, les loques éclatantes tournoyaient autour de lui ; et ses élans inutiles lui faiblissaient le jarret. Cependant, malgré les capes que les chulos jetaient devant lui, évitant la lance des picadors, de sa terrible corne il crevait les chevaux ; et vite des toréadors avec un gros bouchon de paille, revulsaient les entrailles jaillissantes ; et le cavalier, une dernière fois, piquait sa monture agonisante ; au nouveau coup de corne les entrailles se dévidaient et on voyait le noble animal s'y embarrasser comme dans des liens et tomber.

Alors le public délirait d'acclamations : « Bravo Toro ! »

Mérodack était livide ; un tremblement remuait ses lèvres pâlies ; Marestan regardait, fasciné. De nouvelles banderilles hérissaient le cou du sublime animal dont la robe se zébrait des coulées de sang.

— « La Mort ! la Mort ! » hurla la foule.

El Cocolo commença son travail ; la muleta rouge à la main, l'épée tenue de l'autre derrière le dos comme une canne, il fit passer et repasser l'étoffe éclatante devant le taureau ahuri, augmentant son vertige un quart d'heure durant, et puis, triomphalement, il planta la lourde épée au défaut de l'épaule, à la bonne place : l'animal tomba à genoux, foudroyé. Alors, l'homme continua à remuer la muleta devant ses yeux expirants,

— « La Croix ! la Croix ! ô Sacrilège ! » mâchonnait Mérodack et il montrait du doigt l'épée plantée dans la nuque brune et dont la garde étincelante, sous la lumière, formait le signe rédempteur. Déjà les cigares, les chapeaux, les mouchoirs volaient dans l'arène. Si ces dix-huit mille chrétiens avaient pu jeter leur âme, ils l'eussent fait.

Près de lui, Mérodack voyait des femmes qui se pâmaient, la gorge haletante, l'œil révolté, au paroxysme de la jouissance.

— « Le rut de la mort ! oh ! j'ignorais cela ! » fit-il.

Deux chevaux arrivaient attelés à une claie, on y attacha le taureau qui fut traîné dans la poussière la corne étalée labourant le sol ; puis les quatre chevaux furent ainsi traînés, semblables à de pauvres baudruches peintes et derrière eux, les entrailles faisaient un sillage régulier dans la poussière.

— « Sept fois encore, ils subiront ce spectacle de sauvages : je te laisse avec ces brutes, je vais me cacher dans un coin ; je reviendrai pour la revanche, du taureau, » s'écria Mérodack.

Arrivé à l'étage jadis destiné aux esclaves, il s'assit et prenant sa tête dans ses mains, il voulut chasser l'impression hideuse et réfléchir, mais l'énervement saccadait sa pensée ; il eut souhaité une armée, cruel à son tour, pour chasser ces cannibales. Si un vœu ardent fait de tout l'être, peut surcharger la fatalité d'un événement et y participer, il envoya au Cocolo un fluide de péril et de mort.

Son admiration pour Mistral, son amitié pour Marestan, et le mystérieux espoir pour lequel il était venu peser ce que valait ce peuple Typhonien, tout semblait dans un mépris aigu de l'occitanien.

Ah ! comme à ce moment il admirait la constance d'âme des Manou, des Boudha, de tous ceux qui entreprirent la bonification de l'homme ; comme il sentait, évidente, la divinité de Jésus ! et en face le paganisme éternel, la réclamation de l'instinct initial et mauvais, pire que celui de la brute.

Encadré par l'arcade où il s'était réfugié, s'étendait un mur morne, et à une lucarne, une face humaine regardait le ciel : c'était la maison d'arrêt. Un sourire intérieur d'une ironie navrée lui plissa l'âme. Qu'avait pu faire

ce prisonnier qui égalât le crime des dix-huit mille scélérats de l'Amphithéâtre ? Quelque contrebandier, un vagabond, le voleur d'une mince somme, un malheureux, sans doute, si poussé par la vie qu'il avait été irresponsable ! Qu'était-ce ce délit auprès du sadisme et de la bestialité ? Le premier président, avec sa femme et ses filles, assistait à la torture des taureaux, honorable, honoré.

Longtemps il égrena le chapelet d'écœurantes pensées. Le soleil disparu, il pensa que le moment de la dernière course était venu, et il descendit à la percinction la plus proche.

Un taureau noir s'élançait du toril, d'un bond éventrant le seizième et dernier cheval, chargeant le picador désarçonné, recevant deux banderilles, mais encornant la cuisse du chulo, et arrivant jusqu'à la tribune d'honneur, l'ébranler d'un coup, un coup terrible, vengeur, conscient, sans souci des capes, courant sus à l'homme. En un clin d'œil, tout le quadrille fut derrière les barrières.

Mérodack, palpitant de vengeance, projetait toute sa force, s'identifiait au taureau et croyait lui prêter son âme.

Devant la retraite inquiète de ces hommes, El Cocolo essaya de jouer de la cape : le taureau se déroba, réfléchi ; on eût dit qu'il évitait de se lasser.

Quelques sifflets éclatèrent, le public sentait les histrions désorientés. Vainement El Cocolo criait : « La bête a déjà couru : je refuse, » Le sifflet se doubla de huées : ce peuple ivre de sang versé n'entendait rien. Le quadrille se consultait ; planté comme un bronze au milieu de l'arène, le taureau attendait et cette posture lui valut un tonnerre de bravos. Enfin les manieurs de cape se hasardèrent, à chaque instant forcés de sauter la barrière sous la poursuite lucide de l'animal. Le combat devenait égal : seize hommes contré une bête !

Les cannes et les ombrelles volaient à leur tour sur le quadrille à chaque passe manquée. Soudain une clameur d'effroi ; un banderillero gisait la poitrine trouée, perdant son sang abondamment ; et comme la bête s'acharnait, tous s'élancèrent pour dégager le blessé. Le taureau noir renversa encore un homme et le ramassant d'un coup de corne l'envoya en l'air, rouler sans connaissance. Sept heures avaient sonné ; l'arène s'assombrissait, l'assistance crispée et morne retournait sa férocité sur les Espagnols, les envoûtant.

Mérodack, portant le nom d'un dieu Kaldéen, se réclamant d'une race où le taureau ailé à face humaine représente le suprême symbole, pouvait se

passionner pour l'animal ; mais le public, lui aussi, envoyait inconsciemment sa force à la bête. Sept taureaux, seize chevaux, trois toreros blessés, cette hécatombe demandait un couronnement. Dans l'âme du spectateur, un désir s'élevait de la force de dix-huit mille hommes-dynamisme : la mort de l'espada. Celui-ci se comprit condamné, aussi nettement que le gladiateur interrogeant le ponce des Vestales ; parmi les cris, il distinguait les injures et les fouettantes expressions de la maja penchée sur le mur du podium et vociférante. Son ancienne maîtresse lui parut un mauvais génie implacable. Il ordonna à son quadrille de sauter la barrière et sans un regard à la Maja, derrière lui, il s'avança seul l'épée d'une main, la muleta de l'autre vers l'animal : celui-ci mugit formidablement et attendit, refusant de s'élancer. La pourpre fouettait son mufle sans qu'il bougeât. On entendit alors El Cocolo s'écrier :

— Ce n'est pas un taureau, c'est le diable ! »

L'animal en effet semblait deviner toutes les ruses et les déjouait ; désorienté, El Cocolo résolut d'attaquer. Il leva l'épée, pointa, fléchissant sur les jarrets pour prendre un élan et, merveilleusement rapide, il planta l'épée dans le dos de la bête ; mais celle-ci, blessée seulement, renversa son adversaire, et avant que les chulos accourus pussent le dégager, la terrible corne plongeait comme une pertuisane dans la poitrine du matador.

L'animal ne s'acharna pas, comme sûr du coup porté ; il redressa sa tête, et on vit l'épée à moitié hors de son flanc qui vacillait déchirant les chairs. Il laissa relever le cadavre de El Cocolo ; mugissant de douleur mais retenant ses forces. L'estocade du fameux matador était mauvaise selon la tauromachie, et à part les femmes qui crièrent, le public s'émut peu. Sitôt, la seconde espada se présenta, profitant de ce que l'animal était près de la barrière, il s'y cramponna pour le frapper. L'estocade n'atteignit que les côtes ; l'animal perdait du sang mais, encore redoutable, se fouettant violemment, de sa queue. Les compétents en la matière hurlaient d'indignation, ce procédé s'éloignant encore plus de la règle que celui de El Cocolo. Le même homme revint avec une troisième épée et tandis que tout le quadrille agitait ses capes éclatantes comme des papillons démesurés autour du taureau noir, il reçut le taureau agacé sur sa lame qui s'enfonça en plein poitrail. Alors la bête secouant les trois épées fichées dans sa chair, courut vers le toril, refusant de prolonger le combat.

L'énervement atteignait un paroxysme incroyable ; tout le monde était debout vociférant, les trois quarts de huit heures sonnaient ; d'une extrémité

à l'autre de l'arène, on ne voyait plus. Alors un Espagnol vint par derrière et avec un poignard, d'un seul coup, il tua la vaillante bête qui tomba sur les genoux et rendit son âme de héros en un mugissement plus qu'humain.

Et comme Mérodack chancelant d'horreur se détournait, il vit deux prêtres, en costume sacerdotal, qui buvaient cette agonie de leurs yeux de brutes thyphoniennes.

## II. — AME DE FONCTIONNAIRE

Le fonctionnaire est-il un homme ?

— « Pourquoi ne faites-vous pas un roman sur les mœurs politiques ? vous auriez des documents humains curieux et multiples, avec cette élection monarchique. »

Ainsi, après le dîner, entre les bouffées de cigarette, Palude, préfet de Typhonia, s'adressait à Nergal. C'était un homme correct, un peu professoral d'aspect et croyant à sa dignité.

— « Un roman politique, moi, je ne le lirais pas », s'exclama la préfète, très jolie femme, de mise élégante, blonde et élancée.

— A la vérité, cela est trop difficile puisque personne ne l'a tenté. *Le Député d'Arcis* ne me refute pas. Un collectif a une histoire, l'individu seul a un roman : il faudrait donc raconter une ambition. Voyez *les Employés*, la plus terre à terre des études de Balzac : elle tient sur Rabourdin et sa femme, héros et héroïne d'honnêteté. Mais le véritable héros politique, s'il n'est pas l'agitateur le Rienzi, le chevalier — l'O'Connel —, est l'homme d'Etat. Vous souvenez-vous de *Z. Marcas*, cette brève nouvelle de Balzac ? sans doute le plus grand des romanciers avait d'abord conçu un livre entier ; il n'a pu manier le sujet jusqu'au point esthétique. Le sentiment inné de l'homme, envisage comme inintéressant tout ce qui n'est pas humainement général. Supposez Marcas amoureux, travaillant à conquérir par la politique une fiancée ; voilà le roman. La politique n'est qu'un moyen, une forme véhiculante des idées les plus diverses. Chaque fois que j'ai rencontré un politicien c'est-à-dire un homme d'administration ou de gouvernement, j'ai trouvé un quelconque. Action ou geste ne prennent leur signification que du mobile. Or la politique considérée intrinsèquement s'appellera l'art ou la science du fait ; et le fait en soi n'appartient qu'à la vie phénoménale. Tel qu'on le pratique aujourd'hui le politicisme, semble jouer des intérêts personnels avec des cartes collectives, rien de plus. »

— « Vous ne connaissez pas le pays où vous êtes, cet Enclos-Rey où l'enfant confond en sa prière. Dieu et le Roy, Henri V et le Pape, ni ces loges maçonniques où des ouvriers naïfs qui n'ont jamais lu que le journal

jurent de venger Jacques de Molay. Au-dessous de ces deux fanatismes, il y a encore l'obscur idéal de justice qui s'agite au cœur du peuple. »

— « Le peuple veut l'égalité qui est la négation de la justice. »

— « C'est sa façon de la comprendre. »

— « Dites plutôt que c'est l'hypocrisie de son espoir, il y a deux choses à différencier chez le peuple : ses besoins qui sont respectables, ses notions qui ne valent pas même le rire. Au lieu de se cantonner dans la réclamation de ses besoins, il veut l'illusion de participer au pouvoir, d'en faire partie, et les illusions de tout temps se sont payées très cher ; il veut être l'Etat et il redevient le corvéable. Je gage que votre portier n'échangerait pas son bulletin de vote, son trente-six millionième de pouvoir pour plusieurs louis, — et moi j'offre tous mes droits de citoyen à qui sera assez niais pour les ramasser. »

— « Vous êtes un réfractaire intellectuel, et la société agit par enrégimentement régulier. »

— « Non, je suis un Esprit, et le peuple est une âme ; esprit j'ai percé les fantasmagories sociales, et j'ai prudemment transporté ma sensibilité hors de l'atteinte des événements ; j'ai mon au delà de Religion, de Philosophie, de Magie ; sans cela, je m'élancerais comme les autres à la curée des contingences et des réalités. Or vous avez fermé toutes les baies, le peuple ne voit plus le ciel, ne sent plus les souffles bienfaisants d'aucune idéalité ; il se rabat sur les satisfactions immédiates, et comme on ne peut pas les lui donner, il se révolte, et survient le désordre inévitable, fatal. La démocratie est semblable au maire d'une ville qui dirait à ses administrés : Citoyens, vous êtes trois mille, je n'en puis nourrir que trois cents : que les dégourdis se montrent et passent sur les autres. » Alors, ceux parvenus à s'attabler, forcés de défendre leur part contre les deux mille sept cents évincés, n'auront aucune paix ni aucune pitié ; et la table sans cesse au moment d'être renversée, ne sera réconfortante pour personne. La bourgeoisie est attablée depuis un siècle, le peuple envahit la salle, et n'ayant pas assez de place, il renverse la table et même l'édifice. La vraie question ainsi se pose : comment nommer celui qui excite et débride des appétits qu'il sait ne pouvoir satisfaire ? un inconscient ou un méchant. Or, qui donc depuis Robespierre jusqu'à Ferry a été assez niais pour croire possible la satisfaction de tous les appétits déchaînés ? L'histoire, envisagée à perte de vue, enseigne que l'équilibre des Etats se base non pas sur une impossible répartition des biens, mais sur la renonciation volontaire d'une partie des

ayants-droit ; cette renonciation aux biens matériels ne s'obtient que par la culture de l'au-delà dans les âmes. Or, votre démocratie a ramené violemment le regard humain vers la terre : il la bouleversera. »

— « Considérations d'écrivain ! La France se divise en deux partis, ceux qui vivent du gouvernement et le maintiennent, ceux qui n'en vivent pas et qui l'attaquent. Or la République étant la forme politique la plus « loterie pour tous », la plus propre à la multiplicité des emplois, est mieux appuyée que la Monarchie, donne satisfaction à un plus grand nombre et permet à n'importe qui de rêver les hauts emplois, comme avant on rêvait le Paradis. »

— « Avec cette constatation — car on ne peut pas appeler cela une théorie — quelle est votre opinion politique ? »

— « Mon traitement, mon logement, la situation prépondérante, où je suis. »

— « Votre opinion, c'est votre intérêt ? »

— « Croyez-vous que personne au monde en ait d'autre ? »

— « Œlohil Ghuibor. . . »

— « Œlohil Ghuibor n'est pas un citoyen, c'est un Saint-Bernard échoué parmi des butors, c'est un revenant du plus lointain passé : il est aux doctrines modernes identique à une armure du XIII<sup>e</sup> siècle en face du fusil Lebel, c'est un homme de musée. Oui, on devrait le montrer et l'expliquer : voici un cerveau du temps de Saint-Louis. . . » Au reste, vous ne voyez que des théories dans la politique ! vous, ne tenez jamais compte de l'administration. Vous la jugez sans aucune valeur. . . Oh ! je le sais ; mais s'il vous fallait administrer un département, vous verriez qu'il y a là l'exercice de facultés spéciales et nécessaires, quelle que soit la nature du pouvoir central. . . Eh bien, la politique, c'est de l'administration centrale, et en grand, voilà tout. »

— « Vous faites de la théorie comme M. Jourdain, mais vous en faites, mon cher préfet, chaque fois que vous agissez en forme administrative. Si l'art. 7 vient à passer, vous l'appliquerez dans votre département et vous agirez comme athée et persécuteur. »

— « Non, le persécuteur est celui qui oppose sa passion à une autre passion ; or, je suis indifférent aux événements tant qu'ils ne me lèsent pas, persuadé que l'inextricable réseau des petites causes voile toujours la vraie cause à notre esprit. Voulez-vous une définition de la politique ? l'art du meilleur parti de toute circonstance publique à un but privé. »

— « Vous vous calomniez ; la politique pourrait s'appeler l'éthique collective ; et raisonnant du microcosme au macrocosme, c'est-à-dire de l'homme à l'humanité locale et ethnique : cet art ou cette science, à votre choix, sera la meilleure panification de la vie. pour le plus grand nombre. Or de même que l'homme s'élève par sa préférence des mobiles héroïques, ainsi la nation sera grande suivant qu'elle poursuivra des objectifs plus hauts. »

« Tout gouvernement s'impossibilise sans une religion d'Etat, ou pour ne pas exclure notre temps de la démonstration — sans athéisme d'Etat. Ce qui constitue un peuple, c'est sa morale, qui elle-même se reflète dans son culte. La constitution du pays dépend de la religion comme le caractère de l'individu se subordonne à sa philosophie : peuple sans religion, peuple sans morale, partant sans mœurs, partant sans devoirs. Le tribunal et la gendarmerie deviennent aussitôt la loi du plus fort et non du plus juste. Il n'y a alors ni bons ni méchants, mais vainqueurs et vaincus ; la civilisation s'obscurcit, une barbarie commence d'un moindre avenir que la horde d'Attila. »

— « Théocratie, alors ? » s'écria Paludé.

— « Eh ! croyez-vous donc qu'il y ait jamais eu d'autre civilisation que la théocratie ? Les cinq mille ans de l'histoire orientale et les dix-huit siècles qui précédèrent le nôtre prouvent que nous tournons actuellement, prétendus positivistes, le dos à l'expérience. Ce qui permet aux Latins de se traîner, encore un peu, c'est un reste de vieilles et excellentes mœurs qui survivent, quoique affaiblies, à l'écroulement des institutions. Oh ! on a trouvé la sappe invincible en son effet : l'instruction laïque et obligatoire. On y ajoute l'usurpation de la femme aux emplois masculins c'est-à-dire l'opération de déclassement sur tout le peuple, et l'autonomie domestique de la femme. Quiconque lit peu et mal est un prochain révolté, et ces femmes qui envahissent les administrations ruineront l'équilibre antique du foyer ; ce ne sera plus l'épouse, mais l'associée de l'homme. Un salut nous reste : la raréfaction des naissances. Les cours boursouflaient l'orgueil du Roi et l'appelaient Soleil ; les collèges électoraux fomentent l'infatuation du peuple et le nomment souverain. Le courtisan d'aujourd'hui se prosterne devant une chambrée d'ouvriers qui exigent de pires bassesses que le monarque d'autrefois. Les contributions directes ou indirectes ne prennent-elles plus que la dîme ? quelle corvée de jadis équivalait au service militaire ? quelle loi plus féroce que celle sur le vagabondage ? Le pauvre faisait

partie de l'ancien monde, il y avait sa place ; devant nos lois c'est un criminel. Seulement l'âme humaine paraît tellement faite que le poids du joug ne lui pèse plus, dès que ce joug pèse sur l'épaule générale ; les Français se laisseraient couper les oreilles sans mot dire, s'ils étaient sûrs de les voir absentes des têtes concitoyennes. »

— « Vous êtes assommants l'un et l'autre, s'écria la préfète ; » je voudrais oublier un instant que je suis femme de fonctionnaire. »

— « Ma chère, » dit l'époux, « vous l'oubliez aisément et si l'art. 7 vient à passer et à s'exécuter, je suis certain que mes agents vous trouveront dans l'autre camp. »

— « Ce qui vous servira aux yeux des catholiques, mon cher, ne faites donc pas l'hypocrite ! »

— « N'est-ce pas curieux », reprit M. Palude en s'adressant à Nergal, que moi, sceptique endurci, je sois fils d'une paysanne de Provence, qui heureusement ne lit pas les journaux ; sans quoi j'aurais quelque jour sa malédiction, tant elle est religieuse et monarchiste. »

— « Ah ! laissez votre politique ; de grâce revenons aux choses intéressantes. Si captivée que j'aie été par la course de taureaux, ces obsèques fabuleuses, dix mille personnes accompagnant à la gare le cercueil de El Cocolo l'histrion, me stupéfient, ils n'en auraient pas fait autant pour Fléchier, Sigalon. . . »

— « Ni pour Fabre d'Olivet qui fut de leur zone. »

— « Le Typhonien naît ennemi de toute intelligence, il grandit en haine de la beauté et de la science, et si Dante avait eu Typhonia pour Ravenne, les enfants l'eussent assommé à coups de pierre. Quand Pradier, ce sous-Praxitèle, passait en veste de velours bleu, on le huait. Il y a bien de la canaille en France ; aucune plus méchante, plus féroce, plus sauvage que la canaille typhonienne. »

— « Vous avez vécu parmi eux ; si élevé à Lyon ou à Lille, vous en diriez autant des Lyonnais et des Lillois. »

« Voulez-vous ma théorie ? » reprit le préfet. « Il n'y a pas de principe, il n'y a que des faits et un seul englobe toute civilisation : la régularité. Un pays n'est pas bien ou mal gouverné parce qu'il se trouve en monarchie ou en république, mais suivant qu'il est administré avec soin. Le débat des idées, des doctrines, ne concerne que le papier et l'imprimeur, du moins pour notre race et notre temps ; l'honnêteté du fonctionnaire identique, à celle du soldat, s'appelle la consigne. Le pouvoir central décrète-t-il

l'expulsion des religieux, je l'exécute ; s'il décrétait un mois après leur rentrée triomphale, je l'exécuterais semblablement. Le bras ne délibère pas, il obéit à la tête et ainsi accomplit son devoir de bras. »

— « Autant dire, » s'écria Nergal, « que l'humanité se divise en administrée et administrante d'un côté, et quelques cerveaux indépendants qui méprisent à l'écart. »

— « Ceux-là, mon cher Nergal, ne comptent pas pour leur temps ; l'avenir seul bénéficie du génie présent. »

— « Hein ? quelle âme celle du fonctionnaire, » fit la préfète en offrant une tasse de thé au romancier qui conclut :

— « Le monde latin a été décapité par l'égalitarisme, et la France n'est plus que poumons et ventre, sans tête. »

### III. — CHOSES DE LA RUE

La rue est pavée par l'âme  
générale.

Les deux régiments d'artillerie en garnison à Typhonia fêtaient cette Sainte-Barbe, leur patronne malgré elle, que Palma le vieux a si admirablement peinte sous les traits d'une de ses filles.

Or, l'homme qui abdique sa conscience devient une machine organique et ne peut se réjouir qu'à la façon des esclaves, par l'ivrognerie. Ceux qui ont écrit sur les vices du militaire montrèrent l'absence de tout esprit scientifique ; le soldat par le seul fait qu'il est soldat, cesse l'hominalité, il n'a plus de responsabilité, plus de vertus et plus de défauts, il quitte la série : aussi le code militaire devrait-il être remplacé par un traité d'aliénisme ; et le conseil de guerre suppléé par un conseil de médecins qui décideraient certainement de la totale inconscience des accusés. Au lieu de chercher les tares de l'armée, un penseur s'étonnera toujours de ses inexplicables vertus ; ces êtres à qui on a ôté la qualité humaine et qui restent bons, modérés, dévoués.

Pour juger de ce que vaut un acte, il faut remarquer comment on s'y prépare : le tirage au sort implique la saoulerie pour la masse, — l'éther, la morphine, l'opium pour l'élite. La loi demandant à l'individu une abnégation qui dépasse la raison humaine, le recours instinctif sera le stupéfiant ; et chaque fois que la discipline relâche un peu la morsure de son étau, le soldat se jette dans le lupanar et la saoulerie, par besoin d'anesthésie. Car si l'abrutissement s'interrompt, la conscience revient et le prix en est fait : vingt balles contre un mur.

Le cardinal-sans-culotte, Lavigerie aurait pu disséminer ses Frères de la Merci parmi les garnisons de France ; ce ne serait pas trop de tout l'effort du mysticisme pour consoler les infortunées victimes de la Patrie. Seule l'idée de la souffrance purificatrice pourrait intervenir en ces âmes que la servitude prépare au néant ; car l'être ainsi terrassé par la loi ne saurait plus accomplir son devenir, et l'homme perd son paradis de l'autre vie, comme sa liberté en celle-ci.

Cette année-là, la Sainte-Barbe tombait un 14 juillet, coïncidence augmentant le vacarme et les chances de désordre.

Autant qu'une arme peut avoir une qualification politique, l'artillerie est républicaine ; et dans l'ignoble café-concert qui tenait pour eux séance en matinée, environ quatre cents hurlaient la *Marseillaise*, la scandant de jurons ; les pommeaux d'épée et les chopes sonnaient sur le marbre des tables ; les pipes avaient mis un brouillard opaque que les raies du soleil ne perçaient pas. Après avoir gueulé ces ordures sans nom que l'officier fait entonner à ses hommes en place de cantiques pendant les marches, suffoquants, ils parlèrent de sortir.

Un civil, attablé en compère et compagnon à une table de brigadiers, cria à un beuglard qui entonnait la *Marseillaise* d'une voix de stentor :

— « Vous ne la chanteriez pas si haut à l'Enclos-Rey ! »

Le pochard s'encoléra : lui, artilleur, n'oserait pas chanter la *Marseillaise*, le chant de la France, partout ? et il jura, sacra et montra le poing à quelque chose d'invisible. C'était un ouvrier de Lille qui ignorait entièrement l'Enclos-Rey, ce faubourg de Typhonia.

Alors le civil d'abord incouté, obtenait le silence, pérora.

— « L'Enclos-Rey, autant dire la forêt de Bondy, un antre de fauves, un repaire de brigands ; là, tous des Trestaillons, des assassins, ennemis irréconciliables de la République et de l'armée. A la Saint-Henry, ils volaient un enfant républicain, le saignaient et le mangeaient en meurtre rituel comme on le prétend des Juifs du Nord. Tous les dimanches ils se réunissaient pour cracher sur un buste de la République et puis, en grande pompe, ils allaient le jeter aux latrines. Pour les gens de l'Enclos, les soldats qui ne vont pas à la messe seront toujours vaincus. »

Il y eut des jurons, des exclamations indignées d'ivrogne.

L'excitateur continua : il les fit rire, il monta sur une table pour mimer la claudication du comte de Chambord et il improvisa une cocasserie sur le *panard*.

« Sur sa jambe la plus longue, comme un héron, Monseigneur disait à son chambellan : — « Chambellan, ne vois-tu rien venir ? » — « Sire, je vois l'hydre de la Révolution qui agite ses sept têtes, ses quatorze queues, ses vingt-deux gueules, ses soixante-douze dards. »

Les artilleurs très amusés répétaient en chœur : « Chambellan, ne vois-tu rien venir ? »

« Sire, je vois un œil, un seul œil qui fixe Votre Majesté et cet œil est narquois, il se moque du drapeau blanc. » Et Monseigneur se redressant sur sa jambe la plus longue, répondait :

« Je suis un principe, et un principe ne bouge pas. »

Cela tourna à ce mode de brutalisme qu'on appelle une scie.

— « Si nous allions à l'Enclos », cria une voix.

Le civil se récria et fit de grands gestes d'effroi ; il les supplia de ne pas s'exposer, parla d'huile bouillante qu'on jeterait par les fenêtres, de scorpions qu'on glisserait au col de leurs vestes.

Quelques-uns sortirent prendre leur revolver à la caserne qui était proche, le bancal semblait insuffisant à les protéger.

Ils se levaient, tous, faisant sonner leurs éperons, le schako sur le derrière de la tête, le dolman déboutonné, le sabre ballottant.

L'air acheva de les étourdir ; en grappes d'une dizaine se tenant par le bras, ils zigzaguaient, marchant vers l'Enclos.

Célèbre sans avoir été le théâtre d'aucun événement ce quartier de Typhonia avait pour originalité sa fougue royaliste, quoiqu'il fût composé d'ouvriers. Leur paroisse St-Charles, ils l'appelaient la Bourgade avec orgueil ; ces bourgadiers étaient des burgraves peuple, croyant au Roy comme à Dieu et associant sur leurs murs blanchis à la chaux la Vierge et la comtesse de Chambord, le Pape et le Roy.

L'antagonisme de catholique à protestant était séculaire à Typhonia où on ne pouvait pas, jouer les Huguenots sans émeute. Une particularité de mœurs conservait aux bourgadiers leur physionomie : leur amour du mazet. Quoique la campagne de Typhonia soit sans eau, sans arbres, sans végétation, que des oliviers et des cyprès, le plus dénué des ouvriers possède sa capitelle, sorte de hutte bâtie en pierres sèches.

Or, ce 14 juillet, tous les bourgadiers étaient partis dès l'aube, avec l'anchois et l'oignon traditionnels, afin de ne pas entendre brailler la *Marseillaise*. Les femmes seules étaient restées et bavardaient au seuil de leur portes, et d'une fenêtre à l'autre.

A l'entrée du faubourg, les artilleurs entonnèrent la *Marseillaise* à toute gueule ; sitôt, les croisées s'emplirent de bustes de femmes effarées et muettes d'inquiétude.

Le chant des tricoteuses et des septembriseurs, au son duquel Louis XVI et Marie-Antoinette furent guillotins, ce chant de blasphème et de massacre, dans la bouche des soldats, stupéfia ces femmes royalistes. Un

fichu vert séchait en l'air, un soldat l'enleva avec la pointe de son bancal ; il cracha sur la couleur monarchique et le tendit à d'autres qui imitèrent.

Mais une solide commère bravement restée sur son porche les apostropha.

— « Si on crachait sur votre drapeau à vous autres ? »

Pour réponse on lui jeta au visage le chiffon ; elle riposta par un soufflet et se jetant en arrière, barra sa porte.

Des sabres furent tirés et quelques-uns s'escrimèrent sur le bois.

A ce moment une bande de jeunes filles, des enfants de Marie ayant encore leur cordon bleu au cou et le voile de tulle sur le bras, attirée curieusement par le bruit, débouchèrent d'une rue latérale.

Avec une clameur, les soldats s'élancèrent saisissant les filles, leur plaquant au visage leurs baisers alcooliques ; des cris stridents « au secours », et cette idée proférée de mille façons :

« Les protestants envoient l'armée violer nos filles. » Quelques-unes des enfants de Marie avaient pensé à leurs ciseaux et l'une planta les siens dans l'œil d'un artilleur qui tomba. Des fenêtres, des potées sales, de la vaisselle tombaient.

— « Au cercle Saint-Roch ! faut laisser les femmes ! »

Et la bande continua sa route, tandis qu'on emmenait celui à l'œil crevé vers le boulevard, chez un pharmacien.

Le cercle Saint-Roch, composé exclusivement d'ouvriers, venait après le Bayard dans l'ordre des clans et quoiqu'il fût teinté d'orléanisme, il passait pour militant et des purs et intransigeants. Situé à l'extrémité du bourg et confinant à la garrigue, on l'eût cru à l'abri de toute manifestation.

Roustan et sa mère, les gérants, seuls se trouvaient au cercle ; avertis, ils avaient fermé la porte, et de l'unique étage ils regardaient venir ces soldats ivres, victimes des intérêts protestants.

— « Ouvrez votre boîte, *Henry quinquistes*, nous voulons boire ! »

« Ce n'est pas un café ici, c'est un cercle », dit Roustan.

— « Un des cercles de. . . » cria un soldat.

— « Enfonçons la porte », cria-t-on.

— « Attendez », dit l'un de ceux qui, au départ, étaient allés prendre leur revolver à la caserne, En quatre coups, il brisa la serrure.

Tous se ruèrent, tandis que le gérant et sa mère s'échappaient dans les champs par une échelle.

Cinquante tenaient à peine dans la salle. Ils jetèrent le drapeau blanc à ceux de la rue qui se mirent en rang et avec une allure d'exercice le souillèrent de gestes obscènes. Pendant ce temps, les portraits, les bustes étaient brisés, arrachés, les chaises cassées ; et puis un peu abêtis, ils descendirent dans la rue et ne trouvèrent plus leurs camarades qui s'étaient enfuis dans la campagne. A la vue d'une patrouille qui arrivait, eux se dispersèrent dans les petites rues, provoquant et ahuris à la fois.

Déjà dans la ville, l'émotion était énorme. On décommandait la retraite aux flambeaux et le feu d'artifice ; les bourgadiers avaient grand mal à rentrer chez eux, leur quartier se trouvant gardé par d'autres artilleurs. Telle la prodigieuse discipline que le meilleur répressif de l'artilleur se trouvait l'artilleur même : mais les protestants, ces impeccables de l'habileté, publiaient seulement l'œil crevé d'un soldat et que les royalistes avaient attaqué la troupe.

Balthazar des Baux, accouru au cercle Saint-Roch et faisant dresser procès-verbal, entendait le commissaire lui répéter :

— « C'est bien inutile, M. le Prince, si ce sont les protestants qui ontagi. »

Et celui-ci agacé :

— « Comment ? ils sont dix mille contre soixante mille ; la municipalité est catholique. . . »

— « La municipalité catholique va tomber à l'exécution des décrets. Ah ! vous ne connaissez pas encore la situation, ni même votre ami et co-candidat, le prince de Courtenay. Nous ne sommes pas de force à lutter contre les huguenots : ils ont le génie des affaires. »

— « Nous avons Marcoux, »

— « Ils ont Antoine Huss ! »

— « Nous avons Œlohil Ghuibor. »

— « Ils ont Lapert. »

— « Nous avons la Foi ! »

— « Ils ont le mot de Guizot : « Enrichissez-vous ! »

— « Nous avons des carabines. »

— « C'est même la seule chose que nous ayons », dit le commissaire qui était un pur royaliste.

— « Mais », ajouta-t-il, on ne s'en servira pas. »

« Le catholique crie encore mais il ne se bat plus pour sa religion. Même en religion, les catholiques ne sont plus que des félibres. »

## IV. — ÆLOHIL GHUIBOR

Le plus grand caractère, hors de son milieu, devient grotesque et impuissant.

Le génie relève de l'époque : la vertu sort de l'événement. Telles âmes qui ont projeté leur chaleur bienfaisante et mérité la gloire, deviendraient pitoyables ou risibles sitôt les circonstances changées.

Aucun chevalier n'eut plus grande âme ni meilleur courage que Don Quichotte ; mais il prenait les moulins à vent pour des Maures. Laissant les œuvres de force, on peut se figurer l'accueil que feraient Paris et l'Occident actuel aux nabis d'Israël, aux moines mendiants du bouddhisme, aux apôtres de Jésus. Jésus lui-même ne serait-il pas simplement conduit au poste le plus voisin par le premier gardien de la paix venu et condamné en correctionnelle pour cause d'attroupement sur la voie publique : le salut du monde échouerait de par la Loi, dans une maison d'arrêt !

L'homme civilisé est tellement envoûté d'un brutisme spécial qu'il ne comprend rien hors de certaines notions habituelles à son esprit. Chose remarquable ! tous les livres sacrés, en rapportant un miracle, lui attribuent le mode expressif du temps et du lieu où il se produit ; jamais il n'y a d'anachronisme entre l'événement surnaturel et le cadre. En art, la moindre interversion de date confusionnerait tout : qu'on se figure Masaccio avant Giotto, Raphaël avant Pérugin ; de même le Francia après le Guide, le Carpaccio après Titien. Il y a donc une nécessité dans l'échelle évolutive, et l'homme, si grand qu'il soit, se limite par son temps : le génie ne peut être que l'expression surélevée d'une période.

Voit-on saint François d'Assise, guitare en mains, saltant et chantant son cantique d'amour universel entre des lignards fusil chargé et des mineurs grévistes.

Il est fort difficile à l'intellectuel de concevoir le mode actuel de sa pensée dans une époque aussi basse et incohérente que la présente : le dégoût refoule perpétuellement l'esprit du penseur vers le passé doublement fascinateur parce qu'il fût en réalité et aussi parce qu'il est le passé, c'est-à-

dire, une pénombre où se détachent seulement des figures synthétiques, œuvres et hommes.

— Ælohil Ghuibor<sup>8</sup>s'était trompé d'époque, de carrière et de moyen : il concevait dans le mode du XIII<sup>e</sup> siècle chrétien, il parlait le ton du moine primitif, il agissait en un acolyte d'Hildebrand. Une seule de ces erreurs suffisait à stériliser ses efforts ; et elle se triplait en s'unissant aux deux autres. Moine, il eût été jeté dans un *in pace* pour l'ardeur de sa foi, laïque bouillant de zèle, il ne vivait pas en paix avec ses évêques.

Né en Bretagne, à Plouharnel d'un père chouan et réfractaire, à vingt ans il saisit la plume comme il eût pris l'épée. Il alla à Rome s'enivrer d'un enthousiasme catholique qui devait le mouvoir jusqu'à sa mort. A Paris, il se heurta à Louis Veuillot, cet ouvrier du catholicisme qui ne supportait pas qu'on le doublât en son zèle, et qui, témérairement, voulait rester le seul et unique champion de la cause.

Mieux compris de l'Abbé de Genoude, admirable figure, qui se fit prêtre pour dire la messe à la mémoire d'une épouse adorée, Ælohil Ghuibor devait avoir la *Gazette de France*, seule tribune après l'*Univers* où ce religieux pût parler ; mais l'Abbé de Genoude mourut.

Platon l'a dit magnifiquement en son *Banquet* : l'être enceint de quelque œuvre spirituelle souffre à mourir de ne pas enfanter ; l'instinct de la conservation se confond en lui, avec le besoin de mettre bas, le dessein ou l'œuvre germée dans son sein.

L'Enclos-Rey, ce faubourg de six mille ouvriers fanatiques de l'autel et du trône, parut à Ælohil Ghuibor le burg où il pouvait replier son activité, sans la cesser. A la veille de l'Empire, il vint à Typhonia et fonda cette *Etoile du Midi*, qui pendant quelques années, décida des élections législatives de la région.

Deux caractères du défunt parti légitimiste ont été d'abord un respect des nobles tout à fait risible de la part des écrivains, — et, de la part des nobles, une ingratitude tout à fait Bourbonnienne à tous les dévouements.

Ælohil Ghuibor s'évertua à faire élire des d'Uzès à sa place ; refusant ainsi par une idée de hiérarchie à l'envers, son bien propre et celui de sa double foi.

Napoléon III, qui avait un goût sincère de douce canaille pour les honnêtes gens, fit offrir l'*Officiel* à Ælohil Ghuibor qui refusa avec des postures de Joad devant la reine Athalie.

A Froshdorff, Œlohil passait pour un dangereux enthousiaste ; la Parmesane surtout l'accablait, chaque fois que son nom était prononcé. Le dernier Bourbon était le fantoche d'une femme laide, sotte, légitime, et dans le devoir officiel et convenu, il devint un Louis XV du Foyer : l'influence d'une prude quinteuse égala en résultats néfastes les favorites de l'aïeul.

S'il poussait jusqu'à l'aveuglement la défense de ses convictions, cet écrivain prêcheur du moins possédait ce degré de perfection si vanté par Krishnen au Bhagavad ; il parlait et écrivait en un fonctionnement admirable d'esprit, avec une totale indifférence du succès personnel.

— « Vous criez dans le désert », lui disait-on.

— Je crie pour le désert, » répondait-il ; « le désert est la création de Dieu et fait écho à sa louange. »

La vie moderne n'avait pu s'infiltrer en lui ; café ou théâtre ne l'avaient jamais vu. Vierge il s'était marié ; époux fidèle il demeura. Sa morale de même n'admettait pas le péché, même le plus courant ; en tout, c'était l'intransigeance faite homme. Comme d'autres s'efforcent à la ductilité du caractère, gage des succès, il se carrait dans ses principes comme un chevalier dans son armure. L'idée du salut éternel, semblable à l'enseignement catholique, le dominait en tous ses actes et légitimait sa devise : *Incorrupta Fides*.

A son monarchisme militant, s'ajoutait un facteur qui a joué un grand rôle dans la vie morale des dévots de 1840 à la mort du roi : l'étude des prophéties.

C'est le dernier recours des partis de s'inventer un avenir rassénérant. Or, il existe une nombreuse littérature prophétique. Sans s'occuper des prophéties juives de l'ancien Testament, l'ère moderne a pullulé de pieux prophétisants. Le plus curieux document de cet ordre est la rarissime pronostication de Paracelse qu'Eliphas fit photographier à la Bibliothèque Nationale, ne s'en pouvant passer : là commence ce rêve du grand Pape et du grand Roi qu'un million de croyants ont attendus un demi-siècle. Pour le grand Pape, il fut longtemps question d'un saint prêtre parfaitement niais ; la dévotion se complaît en son goût du miracle à concevoir l'influx du Saint Esprit ne visitant que des incapables. Le grand Roi a été Naündorff ; telle dévote savait où déterrer l'épée sainte de la victoire, et à Lyon, de bonnes vieilles filles ont brodé des dalmatiques et des manteaux incroyablement somptueux pour ce futur Saint-Louis. Les sorciers même s'en sont mêlés : le défroqué Boullan, qui s'était constitué un sérail sous couleur mystique,

nourrissait sacrilègement des souris blanches dont le sang formerait le Saint-Chrême du grand Monarque.

De la prophétie de Prémol, du Frère Hemann de Prusse à Anna-Maria Taïgi, il n'est question que la conception Dantesque *unum pecus, unus pastor*, Holzhauser ; Laurent Miniat, Jerome Botin, Olivarius Bobola, l'extatique de Niéderbronn, Marie Latasteet les Saints et Saintes authentiques, Isidore de Séville, et Hildegarde, tous annoncent la destruction de Paris, la prise de Constantinople. Jean Trithème comme Nostradamus prévoit jusqu'à la fin du monde ; ce dernier en donne même la date : l'an 1999 et sept mois.

La prophétie a été le roman des âmes dévotes, roman plus palpitant certes qu'aucun autre et qui a fait de la résignation et apaisé bien des rancœurs.

Tandis que la vie publique se métamorphose fiévreusement, la vie intérieure continue chez certains êtres son cours séculaire : toutes les béguines ne sont pas à Bruges et à Gand, ni tous les mystiques dans les cloîtres. Il y a des séries humaines qui continuent à travers les formes extérieures changées, abolies, un même antique état d'âme.

Tandis que le mystique hindou se détache de la vie, déteste l'action et aspire à ce nirvana, sorte de point mort où finit le battement du corps désormais régularisé, sinon arrêté, — le mysticisme catholique n'éteint pas le goût, de vivre ni le souci de l'action, il aspire au contraire au matériel et éclatant triomphe de la Vérité. On voit trop le dévot dans l'égrènement mécanique du rosaire semblable aux moulins à prières du Thibet ; ces piliers d'église, ces humbles des messes basses sont des passionnés ; il y a de la cendre sur leur aspect, mais en eux couve un feu véritable. C'est l'honneur d'une religion de maintenir l'âme vivante en même temps qu'elle la détache des contingences.

Il y a chez le dévot une pudeur particulière qu'on n'a pas analysée : il ne peut s'exprimer sans violence, et la violence que ne légitime pas un prestige, produit de la risée ou de la colère.

Le dévot parle au nom de Dieu même. Comment serait-il modéré et prendrait-il le ton profane comme celui offrant seulement sa propre opinion ? Soit qu'il haranguât un cercle légitimiste, soit qu'il écrivît un article de tête, Œlohil Ghuïbor bénissait, maudissait, gourmandait, anathématisait d'une sorte farouche et papale. La même violence de nabi d'Israël éclatait en ses dits ; mais cette forme de l'invective biblique, à sa place dans la bouche d'un Bridaine et à l'église, devenait étrange en tête d'un journal

dont la quatrième page portait des annonces commerciales et parmi la fumée des pipes dans une chambrée d'artisans.

Lorsqu'un homme ne veut rien concéder aux circonstances, tient l'habileté indigne, le calcul infâme, et veut passer, lui et son idée, comme un boulet, il dérange les rangs du parti auquel il appartient et devient impropre aux œuvres de réalisation.

Ælohil Ghuibor était donc un sujet d'inquiétude pour les légitimistes. Semblable à un pilote qui ne changerait jamais son cap, quelque fût l'état de la mer, insoucieux du vent contraire, il ne voulait pas manœuvrer, car il ne croyait point qu'une nef aux couleurs éternelles pût chavirer. Partout, pour écrire à sa guise, il eut ses journaux à lui : à Lille, à Lyon, il vaticina, respecté, mais inécouté.

Les bourgadiers de l'Enclos-Rey ne comprenaient pas grand chose aux discours enflammés d'Ælohil Ghuibor ; mais en méridionaux très sensibles aux théâtralités, ils vibraient à la violence et à la conviction. Le Roi, le drapeau blanc, le Pape, ces mots étaient des points de repère, et puis la voix de l'orateur était belle et sonore. Quant à lui, après une heure d'éloquence, reposé, soulagé, il se sentait mieux. Parfois même il improvisait en vers, littéralement enflammé par ses visions nabiques, de telles choses ;

Il est fou ! — disent-ils ! Il est fou le poète !  
Avec ses chants de flamme, avec sa noble tête  
Où s'arrondit, croit-il un nimbe étincelant ;  
Quand il n'est point d'écho pour son verbe brûlant ;  
Lorsque pas une oreille à l'écart, dans la foule,  
N'écoute dans sa voix le tonnerre qui roule.  
S'il en est sur ses pas, quelques-uns, par hasard,  
Au point de l'applaudir du geste, du regard,  
La commune torpeur, la peur, la jalousie Les retient. .. —

— On conspue ainsi la poésie,

Ce généreux élan qui fait les chevaliers,  
Qui rend les cœurs aimants, pieux, hospitaliers,  
Qui donne pour voler son aile à la prière,  
Et qui préside aux lois de la nature entière.

Mais à tous ces dédains il répond, le proscrit :  
« Par moi je ne suis rien ; Dieu seulement inscrit  
Mon nom prédestiné dans sa main ; sur ma bouche  
S'est appuyé son doigt ; sa puissance me touche  
Et les décrets vengeurs annoncés par ma voix,  
Me placent au-dessus des peuples et des rois,  
Pour planter, arracher, édifier, détruire.  
Si je résiste une heure au pouvoir qui m'inspire,  
Ce pouvoir sur mon sein pèse comme un fardeau ;  
Il m'obsède, il m'emporte, et me rend le marteau  
Qui brise le rocher. . . La voici la colère  
Séparant le froment de la paille sur l'aire. »

## V. — ASSERMENTÉ

Un clergé national n'est plus qu'un  
fonctionnarisme : et le Dieu  
d'Israël est un faux Dieu parce  
qu'il est d'Israël.

Monseigneur Dydine, évêque de Typhonia, Koprone et Marrah, est assis, énorme et grotesque, en face de son fluet grand vicaire, l'abbé Plastron, et dit avec un accent franc-comtois :

— « Les Typhoniens ne m'aiment pas et je les déteste. Comment les faire tenir tranquilles à propos de ces décrets ? Je n'ai pas envie de me voir rogner mon traitement, entendez-vous, Plastron mon ami ? Que fait Ghuibor ? il fomente, il fomente, cet énerguemène ; il prétend à plus de foi que son évêque ? c'est de l'indiscipline plus de zèle que son pasteur ! Il faut changer le curé de Saint-Charles et faire filer l'abbé Dartagnan : dimanche il a parlé des soldats du Christ qui étaient prêts. . . si les journaux rouges l'avaient su. . . heureusement que c'est à la messe de six heures ! Plastron, mon ami, vous ne dites rien ? Si j'ai un grand vicaire c'est pour me conseiller. . . je veux un esprit tranquille pour Saint-Charles. . . Voyons. Cherchez, Plastron, eh ! cherchez donc ! Ah ! Badigouince ! »

— « Monseigneur, on lui jetterait des pierres. Tout le monde lui connaît des bâtards et vous savez les scandales de l'orphelinat qu'il dirige. »

— « L'imbécile ! . . . lui si commode. . . se jeter en de pareilles bêtises. . . c'est le plus docile parce que c'est le plus taré. »

Un valet entra.

— « M. le Préfet de Kopronie demande si Sa Grandeur peut le recevoir. »

— « Certainement. Ah ! Plastron, l'article 7 a passé ! . . . » et le prince de l'Eglise leva les bras autant que sa corpulence le permettait.

— « Bonjour Monseigneur, comment va ? » dit le préfet familial, tendant la main et s'asseyant tout de suite. Pour un peu, il l'eût appelé « cher collègue ». Il reprit :

— Je viens m'entendre avec vous pour éviter des ennuis, des malheurs. Le ministre nous recommande de prendre des mesures, de concert avec l'autorité ecclésiastique pour que cela se passe en douceur. »

— « Ainsi, dit l'évêque anxieux, c'est pas encore fait, l'article 7. t. ? »

— « Passera dans la journée d'aujourd'hui ».

— « Vous n'avez qu'à obéir, monsieur le Préfet ; mais moi. . . »

— « Et vous aussi, Monseigneur. N'est-ce pas l'essence même de la religion de subir la persécution avec douceur ? »

— « Certes. . . , mais tout le monde n'est pas de ce sentiment ; et puis, vraiment, M. Jules Ferry, un grand homme d'Etat, est injuste, avouez-le ; accordez-moi qu'il est injuste. »

— « Inique même, » dit Palude, « mais mon opinion ne fait rien à l'affaire. Je n'ai aucune haine contre les religieux ; je suis né de parents fanatiques, ma femme est très dévote. Mais, je suis préfet de la République, j'ai accepté un mandat, je dois le remplir ».

— « C'est juste ! mais moi aussi, j'ai un mandat contraire au vôtre ; je devrais amener mon troupeau, crier au loup ! »

— « Si vous le devez, Monseigneur faites-le. Je ne suis pas venu ici vous apprendre votre devoir ; mais vous avertir de vos intérêts. Voulez-vous être archevêque ? immobilisez l'Enclos. »

— « Cela est facile à dire. . . »

— « Le chapeau vaut bien quelque effort. »

— « Mais le chapeau n'est pas promis ! »

— « Je n'ai pas qualité pour cette promesse ».

— Enfin que voulez-vous ? Vous savez ma bonne volonté, mon cher préfet, mais je ne peux me déshonorer à Rome. »

— « A Rome, on ne croit plus à la fille aînée de l'Eglise. Léon XIII abandonne les Latins à leur sort et se détourne. Son espoir désormais s'oriente vers l'Amérique qui a l'or, et la Russie qui a la foi. Vous entendrez d'ici peu la *Marseillaise* dans vos pèlerinages : le clergé peut s'assermenter en paix. Ce que je viens vous demander, c'est de vous borner à des prières. Ordonnez des prières publiques pour la conversion des persécuteurs de l'Eglise, faites des saluts, des grand'messes, mais pas de sermons, aucun sermon ».

— « Voilà qui me convient ; mais si je réponds de la cathédrale, les curés restent un peu maîtres de leur paroisse. »

— « Le prédicateur qui m'est signalé comme un danger, c'est le père Alta. »

— « Un Dominicain qui doit venir prêcher une retraite ? je ne le connais pas. »

— « Mes renseignements sont précis, il est bien plus à craindre que l'abbé Dartagnan. »

Le grand vicaire intervint :

— « Monseigneur, le Père depuis quelques instants est dans la cour de l'évêché, et si Monseigneur veut le voir. . . »

— « Vous lui parlerez vous-même, M. le préfet. » Chacun faisait un tour à l'autre. L'abbé Plastron qui détestait son évêque, le poussait à faire intervenir un moine hautain et violent ; et l'évêque, furieux contre le préfet, se félicitait qu'un autre fit ce qu'il n'osait pas.

Le silence se maintint jusqu'à l'entrée du moine.

Il vint lentement, baisa l'anneau de Monseigneur, forcé par ce mouvement à le bénir, et dès lors la scène changea. Le prélat retrouva par malice quelque dignité ; il présenta le moine au préfet.

Le Dominicain se recula de deux pas à cet énoncé : « le Préfet de Thyphonia. »

Palude vexé s'avanca :

— « Mon Père, je sais que vous êtes un homme supérieur, de grand talent ; et je serais honoré de vous serrer la main. »

— « Un Dominicain ne touche pas la main d'un excommunié. »

— « Hein ? » fit Palude « excommunié ! vous vous croyez encore au temps de l'Inquisition. »

— « Je me crois éternel, comme mon dogme. Quant à l'Inquisition, c'est la tache de mon Ordre, et j'en subis la honte, pour que Dieu lui pardonne. »

— « Et c'est vous qui devez prêcher, au moment. . . Ah ! non. . . vous ne prêcherez pas. . . Mais avec des gens comme vous. . , on ne pourrait plus marcher. D'où l'avez-vous sorti, Monseigneur ? »

— « D'où sortirent ceux qui ont sauvé l'Occident de la Barbarie. Et vous, représentant d'un pouvoir athée, n'êtes pas même sorti de la démagogie révolutionnaire, votre origine est plus basse encore, vous vous appelez l'intérêt personnel, vous êtes le bourgeois fonctionnaire, non le sectaire du mal, l'être sans conscience, tel que le produisent les décadences. »

— « Par la fressure du Saint-Père, comme dit Musset, vous parlez, mon Père un autre langage qu'un Evêque. »

— « L'Evêque » répondit vivement le Dominicain « a le devoir d'être prudent et politique, il doit songer à son troupeau ; il ne peut pas, comme le moine, qui ne répond que de lui seul, appeler les gens et les choses par leur nom. »

L'évêque Dydime se redressa, réconforté par l'habile réponse du Dominicain.

— « Mon père, je souhaite que vous soyez ici pendant la période douloureuse qui va s'ouvrir ; votre foi et votre intelligence seraient précieuses, au bien du diocèse. »

Le moine acquiesça de la tête ; et en reconduisant le préfet, Sa Grandeur lui murmurait avec une félinité de prêtre :

— « *Deus missit*, Dieu me l'envoie, mon cher préfet, pour vous le jeter dans les jambes, si vous m'embêtez trop. »

— « Prenez garde, Monseigneur, de ne plus être maître de votre chien, et de payer pour lui. » — « Bah ! il sera toujours temps de capituler : pour l'instant, je me redresse. »

— « Une fois n'est pas coutume et n'engage pas l'avenir, Monseigneur. »

Et sur cette impertinence, Palude salua.

— « Vous êtes arrivé comme le *Deus ex machina* » dit l'évêque en revenant, « vous m'avez tiré d'un mauvais pas, c'était bien joué, oh ! bien joué, mais entre nous, entre augures ? »

— « M. le président du Consistoire ! »

— « Ah ! diable ! » fit Monseigneur, « celui-là, je ne peux pas vous le donner à dévorer. J'ai été choisi, élu par le Consistoire. Vous ne savez donc pas que le ministère des Cultes, depuis 1871, n'est qu'une succursale du Consistoire protestant ? »

Et il laissa le Père Alta immobile et muet de stupeur.

## VI. — LA FRANCE PROTESTANTE

En France,  
le Juif tient l'argent,  
le Protestant, les places,  
et le Catholique, la chandelle.

NOTES SUR  
L'ÉPOQUE

Antoine Huss, banquier et protestant orthodoxe, était assis devant son monumental bureau d'acajou : ses lunettes posées près de sa tabatière, il croisait les mains et tournait ses pouces lentement, comme s'il n'eût pas voulu s'avouer à lui-même son impatience. Maigre, le cheveu rare et grisonnant, le front haut et bosselé, le nez grand, mince, pendant, la bouche fendue, sans lèvres, l'œil très clair presque blanc, le teint terreux et l'oreille énorme avec le cou grêle, il présentait les stigmates du Saturne-Mercure maléfique.

Quoique les fenêtres ouvrissent sur une cour, un éclatant soleil de juillet sonnait sa fanfare et rendait plus inquiétante l'étrangeté de cet homme silencieux, inoccupé dans son triste cabinet, un tel jour de splendide lumière.

Un timbre résonna, puis la double porte s'ouvrit. Antoine Huss mit ses lunettes à verres fumés, et sans se lever indiqua d'un geste de son bras trop long un fauteuil au visiteur.

Celui-ci, monocle à l'œil, avait la physionomie fine et fatiguée, la tenue élégante et les manières aisées d'un Parisien qui a trop vécu et qui se range ; on devinait en lui un lendemain de fête devenu sérieux, le viveur qui enrayait.

Les deux personnages se regardèrent avec une curiosité également malveillante. La Province et ses laideurs, Paris et ses vices se dévisageaient par leurs yeux : « tu n'es qu'un boulevardier », disaient les lunettes, et toi un jésuite protestant », répliquait le monocle.

— « Monsieur Tisselin<sup>9</sup> », commença le banquier, « je vous remercie d'être venu à mon rendez-vous. Le comité royaliste et catholique vous a appelé de Paris pour rédiger son journal et généralement faire tout ce qui

concerne les élections à Typhonia ; or, comme dit saint Mathieu, si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier. . . »

— « Monsieur Huss, je suis catholique, et si je ne vais pas à vêpres, ce n'est pas pour entendre le prêche. . . »

— « Cependant, M. Tisselin, tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. »

— « Et tout protestant de province cite la Bible pour masquer sa foi exclusive à la richesse. »

— « Oh ! monsieur Tisselin, vous me navrez. »

— « Monsieur Antoine Huss, on appelle le traitement que vous me faites subir, faire poser quelqu'un ; or, malgré vos lunettes, vous voyez que je ne suis pas homme à donner dans ces simagrées. Vous m'avez appelé ; que voulez-vous de moi ? »

— « Les quelques mots que vous venez de prononcer » répondit le banquier avec un mouvement découragé des épaules « me dissuadent presque de mon dessein : vous ne croyez pas à ma sincérité. Enfin j'aurai toujours fait mon devoir. Je suis très banquier, et très protestant ; mes affaires et ma religion seulement m'intéressent ; la politique, oh ! la politique, je l'ignore. Que Royalistes, Orléanistes, Républicains luttent, peu me chaut. Vous l'avez dit avec malveillance, mais je conviens que le protestant est très attaché à la fortune et partant, très détaché de la vie publique. Il veut être riche, mais non pas être puissant. Eh bien je viens au fait. . . dans les polémiques qui vont avoir lieu, je voudrais que le mot de protestant ne fût pas prononcé, pour cela je donnerais beaucoup. Oh ! ne vous défendez pas. . . je ne viens pas vous dire de trahir vos convictions, votre parti, non ; déclarez que le candidat orléaniste est un scélérat, mais ne relevez pas la circonstance de son protestantisme.

« Ici, à Typhonia, ce mot malheureux soulève des haines séculaires ; il y a quarante ans, monsieur, on se tirait des coups de fusils ; plusieurs des miens ont été blessés grièvement dans ces querelles religieuses. Voilà pourquoi je sors de ma réserve, quand je peux empêcher la grande famille chrétienne de se méconnaître et de s'entre-déchirer. »

— « Les sentiments que vous exprimez sont d'autant plus méritoires que la Michelade a de longtemps précédé la Saint-Barthélemy, »

— « La Michelade ? Qu'est-ce ? »

— « Le puits de l'évêché empli d'agonisants, le jour de la Saint-Michel ; vous l'avez oublié ? »

— « Ne rappelons pas ce qui nous divise. » Tisselin se leva.

— « Votre dernier mot ? » demanda Huss.

— « Mon dernier mot est que vous êtes une curieuse canaille. »

Et il tourna les talons. Le banquier était un peu étonné : un Parisien, un journaliste, un ex-viveur résistant à l'argent, cela stupéfiait ses provinciales vues. Il sonna, et au domestique :

— « André est-il ici ? Qu'il vienne vite. »

Un jeune homme à l'aspect quelconque parut presque aussitôt.

— « Voici pour te distraire, et fais-moi le plaisir de rattraper le journaliste qui sort d'ici, de lui être complaisant ; fais-lui connaître une de tes donz. . . ; il faut qu'il ait besoin d'argent avant huit jours. Allons, va. »

— « Oui, papa. »

Le banquier se dressa, boutonnant sa longue redingote inconsciemment, à la Rodin ; et au domestique qui lui présentait son chapeau et ses gants de filoselle noire :

— « Si l'on vient de la part du Consistoire, vous direz que je suis chez Lapert jusqu'à l'heure du dîner. »

Le protestant est, de tous les Occidentaux, le mieux doué pour le combat de la vie. Il a des mœurs, ce qui le prévient des passions et de leurs suites ; il n'a pas de caractère, ce qui lui permet tous les agissements. Pour le hiéologue, le luthéranisme de la Confession d'Augsbourg n'est pas plus une religion différente et originale, qu'une dalmatique qu'on aurait raccourcie serait un nouveau vêtement. Quant au calvinisme, la différence est plus grande, ce n'est pas même du christianisme réduit, c'est un prétexte à ne rien croire. Le protestant français est le plus odieux mais le plus complet en sa mauvaïseté.

Insaisissable et tenace, son hypocrisie atteint de telles subtilités que la société française n'y saurait résister.

A Typhonia, ils ne se perdirent pas en vains efforts pour l'emporter sur les catholiques ; ils ruinèrent les banques catholiques de la ville et de la région : Marcoux seul put leur résister., Maniant tout l'argent, banquiers du commerce, ils gardèrent leur mine confuse de persécutés. Merveilleux d'entêtement faisant taire les rancunes dès qu'il y avait collision d'intérêt entre un protestant et un catholique, unis comme les doigts innombrables d'une main fabuleuse ils étaient arrivés au moment où dix mille allaient l'emporter sur les soixante mille catholiques. Ils tenaient la préfecture, le bureau de bienfaisance, le lycée, l'académie. Il leur manquait encore la

mairie ; or l'occasion allait s'offrir : l'exécution des décrets sous une municipalité catholique donnerait lieu à casser le conseil ; et comme les usines, les ateliers et les patrons eux-mêmes dépendaient de la banque protestante, ils savaient comment forcer la main des électeurs.

Huss était sorti pour visiter le prochain maire, celui que les protestants avaient choisi dès longtemps.

Un homme d'état étudierait mieux en province son art que dans les capitales ; sur ces grandes scènes, — comme dans les tragédies où on ne voit que des catastrophes.

En province, la lenteur des opérations permet de les suivre et de les analyser. Dans cette vie, face à face, nez à nez, qui ressemble à un long voyage en chemin de fer, les adversaires se connaissent si bien qu'ils escriment pendant des années avant d'en venir aux effets.

Le futur personnage qui s'était levé à l'entrée de Huss, avait l'aspect médical, vêtement noir, linge éclatant avec une face sanguine et de l'embonpoint. Il avait été choisi parce que, seul du parti il était populaire. Le protestant a une telle horreur du peuple, une horreur bourgeoise inconnue aux nobles, qu'il ne peut aisément se mettre en contact avec la plèbe méridionale d'allure toujours familière.

Lapert, simple avoué, s'était concilié tous les partis, d'une façon bien simple ; il interrogeait chacun sur ses affaires, l'écoutait et concluait : « Vous n'êtes pas à votre place, vous méritez mieux. » Il eût rencontré le Président de la République, qu'il l'eût fait parler sur le gouvernement et lui aurait infailliblement dit : « Vous n'êtes pas à votre place, vous méritez mieux : le trône de toutes les Russies. » Lapert s'arrêtait avec un balayeur, — car de nos jours un balayeur pèse le même poids qu'Aristote dans les balances de la destinée politique, — et lui disait : « Vous méritez mieux ; rien qu'à votre coup de balai je vois ce que vous pourriez faire. »

Ce système, imbécile en apparence, portait des fruits extraordinaires et équitablement, l'homme qui sait s'ennuyer à tout propos et que rien ne lasse dans la poursuite d'un but, l'atteint toujours. Persévérer est la plus rare et la plus péremptoire de toutes les forces. L'énorme faute de tous les penseurs qui touchent à l'action, réside à ne pas voir la profondeur de la bêtise humaine et à ne pas attaquer quelque corde niaise d'une résonnance certaine.

L'être d'exception perd toujours de vue la simplicité des ressorts moraux. Rien n'est moins compliqué que l'âme du commun : l'important est de

tabler sur un vice constitutif de l'homme. Or quel sentiment plus général que de se croire supérieur à sa fonction et au-dessus de son destin ? Attaquer cette corde, n'est-ce pas s'allier tout individu inférieur et par conséquent agir d'une façon sûre sur la masse des êtres ?

Ainsi Lapert avait su vaincre les haines de religion, de caste, de parti ; il était l'homme de conciliation, de paix, un juste, presque un saint. Au fond c'était un simple protestant pratique.

Le huguenot de notre époque n'est pas brave ; il redoute les violences et cela disconvient à ses habitudes polémiques. D'esprit féodal, après la question de parti, homme de caste, le calviniste se rallie aisément au monarchisme, sous la forme bourgeoise des d'Orléans.

Il y a toujours quelque injustice à dire : les protestants sont tels ou bien les catholiques. Le débat s'élève et en même temps s'éclaircit, si on étudie l'âme protestante en face de l'âme catholique. Partout où la Réforme a poussé ses racines et fructifié, l'Art subitement a disparu. Après Durer et son élève Kranach, quelle lacune jusqu'à l'école de Dusseldorff qui, elle, s'est convertie en corps au catholicisme. Les mœurs protestantes sont laides, sans pompe comme leur culte où le sermon ressemble à la conférence. Leur âme est nue comme leurs temples. Gens sans imaginative et courbés au plus matériel des intérêts, la netteté de leur vision sur le plan social vient de leur absence de principe abstrait ; ils ont jeté tout le lest idéal et chevaleresque, gardant seulement de l'élévation, ces dehors propres à voiler les pires agissements.

— « Je suis inquiet, » disait le banquier à Lapert ; « l'excitation a été bien menée, mais il nous faut du désordre, et non pas du danger. Si les catholiques étaient autre chose que des imbéciles, ils nous serviraient une émeute religieuse et sitôt plus d'exécution des décrets : la municipalité leur resterait. Heureusement que ce sont des enfants et qu'ils feront notre jeu mieux que nous-mêmes. »

— « Je ne suis pas inquiet », dit Lapert, Elohil Ghuibor n'est pas écouté, Courtenay ne daigne et Balthazar des Baux ne songe ; aucune cohésion, aucune discipline. Et le journaliste parisien ? »

— « Tisselin m'a traité de curieuse canaille ! »

— « Et l'évêque ? »

— « Celui-là tout ce qu'on veut. Mais le préfet a rencontré chez lui un moine qui serait gênant. »

— « Nous tenons l'évêque, n'ayons aucun souci du reste. »

— « Evidemment les chefs ne nous gêneront pas ; mais l'Enclos, mais les bourgadiers ! Il faut se défier de ses propres façons de raisonner quand on veut juger les autres. Nous faisons les choses utiles et en supputant notre intérêt majeur, on découvre nos desseins. Les catholiques n'ayant aucun sens de la vie pratique, sont enclins à des violences, à des démenes. Ces gens, capables d'aller contre leur propre intérêt, sont inquiétants en politique comme ces escrimeurs sans règle qui stupéfient leur adversaire par leur ignorance même de l'épée. »

— « Au reste, demain » dit Lapert « nous avons conciliabule et je suis d'avis de ne pas se séparer avant d'avoir précisé notre plan : tous les pasteurs sont convoqués, ce sera une réunion plénière. »

— « Mais pour la candidature de Courtenay et du Prince des Baux ? »

— « Courtenay passera : nous pouvons le gêner mais non l'empêcher ; quant à Balthazar, il restera sur le carreau. Nous ferons voter les abstentionnistes » et il sortit de sa poche des cartes d'électeur, et lut les noms tandis qu'à chacun l'autre riait.

— « Nergal. . . Samas. . . de Presofles. . . Antharès Ghuibor. . . »

— « Comment ? »

— Il est l'aîné des deux fils, il ne vote jamais. Et puis il y a les morts ! »

— « Même les mourants. Vous souvenez-vous de ce pauvre Boussagol que nous avons sorti du lit, habillé, amené à l'urne, et qui est mort dans le fiacre en revenant ! »

Et les deux augures se congratulaient du regard.

## VII. — FACÉTIE LÉGITIMISTE

Le duc de Nîmes et le comte de La Latte passaient devant le café de la gare, quand ils se heurtèrent à deux autres soutiens du trône et de l'autel, de Mérindol et de Plessac, qui riaient à pleine gorge, comme des fous.

— « Voulez-vous vous tordre ? » dit Mérindol.

— « Vous savez le mot du Roy à Dupanloup : Monseigneur, je n'ai jamais connu que ma femme ! » et le commentaire de l'évêque : « J'aurais mieux aimé ne pas le croire ; depuis je doute de son avènement » raconta Pessac.

Le duc de Nîmes, l'homme toujours informé :

— « Patrice qui a séjourné à Froshdorff et qui, vous le savez, se familiariserait avec le Pape, passait son temps dans les cuisines du château ! il en a appris de belles, entre les *voix* de Madame et les désirs de Monseigneur. Il y avait une dame d'honneur qui faisait les intérim, Mme de. . . Le Roy, notre Sire a menti à un évêque ! »

— « Enfin » dit La Latte « pourquoi riez-vous comme des énergumènes ? »

— « Regardez » fit Mérindol « à cette terrasse ; avançons un peu, vous reconnaîtrez un visage auguste. »

— « Auguste ? »

— « C'est extraordinaire ! » s'écria M. de Nîmes.

— « Oui, » fit La Latte ; « en noir, il ferait illusion. »

— « Mais il ne boîte pas. »

— « A part cela, n'est-ce pas frappant ? »

— « Vraiment oui, on dirait Henry V. »

— « Alors, » raconta Plessac, « une folle idée m'est venue ; c'est de l'amener chez la mère Pantoufle. »

— « Qu'appellez-vous la mère Pantoufle ? »

— « Le plus select des lieux publics ou mauvais mon cher. Il est tenu par une légitimiste enragée. En 1873, quand il fut question de la venue du Roy, elle accoucha de cette idée pyramidale : que nul ne viendrait chercher le Dernier Bourbon dans un lupanar et s'offrit à le cacher. En apercevant ce sosie du Roy, qui doit être un commis-voyageur, j'ai conçu le dessein de

l'amener à la mère Pantoufle, de l'y installer une huitaine. Le vaudeville n'en vaut-il pas la peine ? »

Les quatre gentilhommes s'assirent à côté du simili Chambord. Pessac interpella l'inconnu :

— « Comme vous ressemblez au comte de Chambord, monsieur ! »

L'autre sourit dans son collier de barbe.

— « Je suis républicain, monsieur, gambettiste : mais mes traits me servent auprès de la clientèle royaliste. Je voyage pour la chasublerie, les calices, et en général pour tout ce qui ressort de l'ornement d'église. »

— « Mais vous ne dédaignez pas, sans doute, le soir venu, de vous délasser d'avoir visité des couvents sacrés, en allant aux couvents profanes. » « Certes ! » fit le voyageur.

— « Eh bien ! nous pouvons vous offrir une semaine de bombance et de bagatelle. »

L'autre crut à une mystification : mais ils lui expliquèrent l'âme étrange de la mère Pantoufle.

Quoique l'aventure dépassât son imagination, le représentant de la maison Duquet de Lyon, accepta de jouer le Roy ; et sitôt les quatre gentilshommes se hâtèrent vers cette extrémité de la ville où sont ensemble les casernes, les mauvais lieux et les abattoirs.

La porte de fer à judas, semblable à une de prison, s'ouvrit toute grande devant eux ; et la mère Pantoufle, déjà étonnée de les voir paraître en plein jour, devant leur mine mystérieuse, refoula la curiosité de ses pensionnaires, et s'enferma avec eux, anxieuse. Les gentilshommes se taisaient.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » s'exclama la matrone. Ils parurent se concerter du regard, puis le Duc de Nîmes, l'œil grave, la contenance solennelle :

— « Mère Pantoufle, vous avez tenu jadis un noble propos qui vous a valu notre estime à tous, malgré votre métier qui est peu recommandable. . . Vous sembliez en ce moment prête à compenser. . . tranchons le mot : votre infamie. . . par un sublime dévouement monarchique. »

— « Tout pour le Roy, tout, même travailler de ma personne, malgré mes cheveux gris. »

— « Il s'agit de faire beaucoup moins. Vous souvenez-vous d'un soir de l'hiver 1873 : nous discussions la venue d'Henri V en France, »

— « Si je me souviens ! je vous ai offert ma maison pour y cacher le Roy, et vous avez tous ri comme des moules. . . pardon, Messieurs ; mais aussi

c'est vexant de se sentir méconnue : je suis une sale femme, mais je suis une bonne royaliste. »

— « Eh bien ! s'il s'agissait maintenant de la même chose ; si. . . »

— « Le Roy est à Typhonia ? le Roy est à l'Enclos ? Parlez, mais parlez donc ! S'il le faut, je ferme boutique, je fais n'importe quoi !

— Non, il faut que la boutique reste ouverte ; sinon, nous n'aurions pas besoin de vous pour le loger ; mère Pantoufle, il s'agit de le cacher. »

Ivre de joie, la mère Pantoufle donna dans le panneau avec un lyrisme sans borne. Elle aménagea le mieux qu'elle pût un appartement. Il était convenu que le Roy ne saurait pas où il était.

La nuit même, le commis-voyageur, escorté d'une dizaine de notabilités nobiliaires, tous clients de la mère Pantoufle, fut amené en grand mystère vers deux heures du matin.

La mère Pantouffe ne parut pas : elle avait regardé par le trou de la serrure seulement, comme il était convenu. Puis Plessac avait pris une chandelle, Mérindol une autre, et ils avaient escorté le Roy à sa chambre. La mère Pantoufle n'y put tenir, elle gratta à la porte, comme on fait dans les maisons royales, au lieu de frapper ; et après une belle révérence, et observant la manie de Froshdorff qui faisait parler à la troisième personne avec le terme de Monseigneur au lieu d'Altesse :

— « Je voulais dire à Monseigneur que, malgré tout l'amour de Monseigneur pour Mme la comtesse, Monseigneur en voyage se souvient peut-être de son grand-aïeul Henri IV ; et le prévoyant, Monseigneur n'aura qu'à sonner, il y a un en-cas de nuit pour Monseigneur. »

Le commis-voyageur, quoiqu'en bras de chemise, tendit sa main à baiser, avec un bon et royal sourire. La matrone s'en alla ; mais déjà la sonnette tintait. Elle revint sur ses pas, empressée, gratta et sur un « entrez », entrebaila la porte. La belle tête du dernier Bourbon s'étalait sur l'oreiller et d'une voix à la fois douce et impérative, il dit :

— « L'en-cas, je vous prie ! »

## VIII. — CERCLE ROYALISTE

« Vous êtes une race de géants, Vendéens du Midi, Chouans de l'Enclos-Rey, lévites du Dieu vivant, dernière Garde-Noble de la sainte Monarchie ! »

— « Bravo ! » hurlèrent les ouvriers se rengorgeant épanouis par ces énormes louanges.

— « On vous menace dans la mémoire de vos pères, dans l'âme de vos enfants, dans votre dignité de chrétiens ; ah ! lorsque parlèrent les nabis, le temple matériel de bois et de pierre seul était en danger, on ne menaçait que vos foyers, que votre vie ! . . . Aujourd'hui, on veut fermer le chemin de la Jérusalem céleste, on s'efforce à vous barrer le salut éternel, vos âmes sont en péril : Soldats du Dieu vivant, défendez votre foi ! »

L'applaudissement roula comme un tonnerre. Elohil Ghuibor, au contraire des orateurs, commençait par un éclat ; soit artifice, soit idiosyncrasie, au moment de parler, il restait un moment immobile, les yeux fixés sur l'invisible, et tout à coup brusque, il attaquait, la voix violente, l'expression forte et lyrique, apostrophant l'auditoire, lui fouettant la vanité de quelque violente laudation.

Puis, son public échauffé, d'une voix abaissée, il développait la partie pratique, le fait de son discours.

— « Une loi scélérate, qui ne fut pas abrogée parce qu'elle tombait d'elle-même avec les hommes néfastes qui l'avaient élaborée, une loi infâme surgit ressuscitée par les nouveaux sans-culottes. Ainsi, du même coup, la liberté de l'individu et celle des consciences sont foulées aux pieds.

Lorsque l'empire romain s'écroula sous la putrescence de ses vices, cette mer des Barbares déroulait ses lames dévastatrices sur l'univers ; tout le patrimoine humain périssait, l'humanité allait perdre ses titres, cinq mille ans de pensée, d'art et de science.

En ce déluge, le Moine fut Noé et le Couvent fut l'Arche ; là furent sauvés les monuments inestimables, les œuvres d'art, les livres sans lesquels nous ne serions nous-mêmes que des Barbares.

Après la tourmente, au milieu des débris, qui ensemença la terre, qui défricha les âmes ?

Plus tard, quand la société chrétienne prit sa forme vivante, qui donc fut le défenseur du faible contre le fort, le représentant de la science devant le brutal chevalier ?

Enfin, à qui devons-nous ces mœurs si policées, cette littérature incomparable, ce prestige universel, cette honnêteté légendaire, sinon à ces moines qui, après avoir sauvé les restes du passé, édifièrent de leurs mains augustes toutes les splendeurs de la civilisation, et élevèrent tous ceux que nous appelons des génies ?

Eh bien, mes Frères, après tant de siècles de dévouement et de sensible lumière, les descendants des Basile, des Benoît, des Bernard, des François d'Assise et des Ignace se voient frappés d'une parole ridicule :

Vous n'êtes pas autorisés. »

« Voyez-vous ce petit avocat, ce misérable député qui représente dix mille ivrognes, et qui dit à douze siècles de gloire : Vous n'êtes pas autorisés. »

« En quel temps vivons-nous, et l'an deux mil vat-il finir de ce monde ?

Ces religieux qui ont été les éducateurs de tout ce que l'Occident a produit de sublime, ces religieux qui n'ont été dépassés que par les élèves qu'ils avaient formés, — les voilà déclarés incapables de continuer un office où ils ont donné les preuves les plus renouvelées et les plus magnifiques !

L'Etat, désespérant de corrompre et d'amener au blasphème une société élevée par les moines, a conçu le plus abominable des projets : impuissant à ôter Dieu du cœur de l'homme, il veut lui fermer le cœur de l'enfant.

Ah ! mon indignation n'est pas faite de la vivacité du moment ; je médite et j'évoque toutes les aberrations humaines ; en fouillant la poussière des histoires, en remuant la cendre des siècles, je ne découvre rien qui ressemble à cet attentat prodigieux : l'éducation laïque.

Ce que l'expérience humaine trouve, hélas ! à tous les instants de sa recherche, c'est la lutte entre deux fanatismes, le heurt de deux religions. Jamais, entendez-le, jamais, depuis qu'il y a des hommes sur la terre et qu'ils ont laissé des annales, jamais cette abomination ne s'était vue : fermer à Dieu le cœur de l'enfant. »

Les bourgadiers s'indignaient ; le levain religieux se mouvant aux appels d'Élohil Ghuibor, nul ne touchait à son verre, les cigarettes s'étaient éteintes, on avait posé les pipes, et la réunion politique se métamorphosait en auditoire de chrétiens ; le club devenait l'église.

« Votre devoir a-t-il besoin d'être formulé ? Vous devez votre vie aux moines ; vous devez défendre jusqu'au dernier souffle l'éternité de vos enfants. »

Et, pour les confirmer en leur volonté de résistance, atténuant avec raison le péril évoqué, il continua :

« Ne soyons pas dupes des apparences légales qui couvrent ce forfait : vous avez vu comment en s'emparant du télégraphe et de l'imprimerie nationale, le dernier Bonaparte a pu réaliser son usurpation. Aujourd'hui ce sont quelques factieux qui prétendent agir en votre nom, au nom du peuple.

Si la résistance aux décrets est individuelle, isolée, elle n'aboutira qu'à des condamnations en police correctionnelle, sans fruit aucun. Il est nécessaire qu'une entente se fasse d'un bout du pays à l'autre ; il est également nécessaire que les notables soient à votre tête. Ce n'est pas une sédition que je veux fomenter, mais une levée de consciences, un imposant mouvement de l'âme catholique et française.

Les avocats, ces assassins de la vérité, ces saltimbanques de la parole, viendront avec leur Code vous conseiller, et surtout chercher à tourner votre infortune au profit de leur clientèle.

Les politiciens, ces factieux, déprédateurs de la Tradition, vous apporteront le concours de leur seule ambition. Refusez, refusez d'ouvrir vos rangs à ces traîtres.

Il n'est pas question aujourd'hui du trône, de la vie sociale : il est question de Dieu même et de la vie éternelle. »

Ainsi, Œlohil Ghuibor les amena à énoncer eux-mêmes la forme de la résistance.

L'art de mener les hommes ne consiste pas à leur inspirer la plus grande estime de vous, mais d'eux-mêmes. Pour qu'un conseil soit fructueux et suivi, il faut amener l'individu à se le donner.

Sensible à la seule flatterie, l'homme ne supporte d'être humilié que devant Dieu, et, même pour le convertir, vaut-il mieux lui vanter sa propre valeur que lui montrer son néant.

On se trompe à croire que l'amitié réside à souligner à un être ses imperfections et ses torts ; la véritable conduite dévouée, veille à sauver le présent et l'avenir sans discuter sur le passé.

Œlohil Ghuibor agissait donc politiquement en laissant ses auditeurs découvrir la conclusion pratique de son discours, après les avoir menés au point d'exaltation nécessaire.

Le premier moment se passa en exclamations méridionales. On résisterait à mort, comme des héros ; mais avant que cet élan se fût concrétisé en résolutions pratiques, les princes de Courtenay et des Baux parurent, flanqués d'avocats sans clientèle. Ælohil Ghuibor dissimula peu son sentiment : la soirée tombait dès lors au niveau politique, les hommes d'affaires venaient détruire l'œuvre de l'homme à principes.

Les princes et les avocats prirent place aux côtés d'Ælohil Ghuibor, et les avocats gesticulant distribuèrent des poignées de mains qu'on ne leur offrait pas et qu'ils forçaient.

Pierre de Courtenay fut net et bref :

— « Je finis par vous, Cercle Bayard, ma visite aux royalistes : je devais d'abord aller aux vacillants, aux timorés ; de vous, les purs et les braves, j'étais sûr.

Je puis ici être fier de mon ascendance, j'appartiens à la Maison de France : quelle autre profession de foi voulez-vous ? Le descendant du huitième fils de Louis le Gros n'a rien à promettre, que de se souvenir.

L'honneur que vous me pouvez faire ne me déciderait pas à venir demander vos suffrages, j'accomplis mon devoir en offrant l'intégrité de mon caractère pour incarner vos revendications, comme jadis j'eusse offert mon épée.

Né chef, je m'offre à remplir l'ancien office de mon sang, selon la miséricorde de Dieu et votre volonté. »

Il fut applaudi parce qu'il était prince ; son allure hautaine ne plut pas aux ouvriers infatués d'eux-mêmes.

Balthazar des Baux, quoiqu'il fût d'un autre arrondissement, opina de quelques paroles, bien senties, en faveur de son collègue.

Un teinturier, Mathieu Bernas, les bras non lavés, d'un beau violet, se leva :

— « Les princes ne nous ont pas parlé de l'exécution des décrets et de la conduite à tenir. »

En effet, les candidats princiers s'entre-regardèrent, ils n'y avaient plus pensé.

Houssiau, avocat, gros jeune homme, se leva : « Nos chefs politiques nous ont délégué à nous, les hommes de la loi, le soin de défendre les religieux contre l'attentat qui les menace. »

— « Comment, comment ? » demanda-t-on.

Nérin avait son code ; il lut l'article qui frappe les violations de domicile et puis il se tut, triomphant, et comme le bon sens des bourgadiers attendait encore une conclusion ; et l'avocat de la résistance, Nérin, frappa sur son Code et dit superbement :

« Voilà ! »

— « Voilà quoi ? » demanda un boulanger, les cheveux encore poudrés de farine.

Ælohil Ghuibor se leva : — « Quand une loi se présente sous la forme de la gendarmerie, de la magistrature et de l'armée, il n'y a plus qu'à la subir ou à se révolter ! Quant à dresser des procès-verbaux contre un Parquet et à citer le Code à des gens qui le représentent *manu militari*, ce n'est pas seulement oiseux, c'est imbécile. »

— « Mais l'honorable président » cria Nérin « a donc perdu sa foi dans les promesses prophétiques ; lui, qui longtemps annonça le Grand Monarque et le Grand Pape, nous parle aujourd'hui comme si l'odieux régime que nous subissons devait être éternel : non, messieurs, pour les persécuteurs, on peut répéter les paroles du poète :

Demain, c'est Waterloo,  
Demain, c'est Sainte-Hélène,  
Demain, c'est le tombeau. »

— « Tout ça, c'est des blagues, » dit un homme qui portait au cou une énorme fleur de lys en fer blanc. . . « Votre Code. . . une blague. . . il faut des poitrines. . . des poings. . . des fusils. Si ces messieurs veulent nourrir ma femme et mes enfants pendant que je serai en prison, je veux bien marcher, et si on veut leur faire un sort, je donne ma tête. Vous avocats, qui êtes célibataires, faites-en davantage. »

— « Voilà la première parole sérieuse qui ait été prononcée ici : puisque ce sont les pères de famille qui seuls gardent la flamme héroïque, du moins acceptons la charge qu'il nous laissent, et qu'ils marchent au martyre ; nous répondons de leur foyer, n'est-ce pas. Messieurs ? »

Et Ælohil Ghuibor se tourna vers les princes. Ceux-ci gardèrent un silence édifiant :

— « Il y a un moyen de tout sauver sans risquer personne, » dit une voix au fond de la salle.

Toutes les têtes se tournèrent ; Mérodack s'avança, et net, précis, martelant les mots :

« Ce moyen, le voici : que tous les notables gentilshommes chasseurs, sportmen s'enferment avec de bonnes carabines et des munitions dans les couvents menacés ; et, les exécuteurs venus, en vertu de l'article du Code pénal qui l'autorise, qu'on fusille par des meurtrières. Si ces deux cents notables sont derrière les murs d'un cloître, qui donc saura le nom des tireurs ? et quand il y a deux cents coupables de qualité, vous savez bien qu'il n'y a plus de coupables. »

— « Oui, oui, si les chefs marchent, nous marcherons tous ! » cria l'assemblée.

— « D'abord, qui êtes-vous ? » demanda Balthazar.

— « Celui qui connaît la fatalité de l'étoile à seize rayons ».

— « Vous n'êtes pas du Cercle » dit Nérin « vous êtes peut-être un provocateur. »

Mérodack traça en l'air, lentement, un signe avec la main.

— « Je réponds de lui et me porte caution » déclara Ghuibor.

— « Il y a quelque danger à tenir de semblables discours devant une centaine de personnes, » observa Pierre de Courtenay.

— « C'est précisément parce qu'il y a des espions protestants qu'il faut montrer tout son courage et intimider ces lâches, » s'écria Mérodack.

— « On peut être courtois envers les adversaires ; imitez le Roy » dit Courtenay.

Mérodack avait croisé les bras, ironique : — « Oui, l'estime de ses ennemis, voilà la bague courue par le catholique de décadence. Qu'importe au châtelain de Frosdhorff que les ouvriers catholiques n'achètent du travail qu'au prix de leur bulletin de vote ; lui, joue au monarque, tranquille avec quelques courtisans ! On va le voir comme la momie prochaine de la royauté. Ce roy que vous attendez a stipulé dans son testament qu'il ne voulait pas être enterré en terre de France ! Même mort, il ne veut pas de vous ! Laissez donc ce prince sans âme et sauvez votre religion. Je n'ai aucun titre à vous haranguer, ne vous impatientez pas, je disparaî à l'instant ; souvenez-vous seulement qu'un seul est ici digne chef, Ælohil Ghuibor ».

Ayant dit, il marcha vers la porte et disparut, laissant un malaise.

— Nous allons réunir le Comité et nous vous communiquerons la décision » dit Courtenay pour lever la séance.

Suivi de Balthazar et des avocats, il sortit sous les regards méprisants des bourgadiers.

— « Vous le voyez, hommes de l'Enclos, mes chers bourgadiers, tout l'honneur du parti est en vos mains. »

— Est-ce vrai que notre Henri ne veut pas dormir en terre de France ? »

Œlohil Ghuibor, honteux pour son Roy, ne répondit pas.

— « Est-ce vrai que la comtesse de Chambord déteste la France, et qu'elle prétend entendre des *voix* qui dissuadent son royal époux de revenir ? »

Œlohil Ghuibor, qui jamais n'avait menti, se tut encore.

Une subite et désespérante lueur éclaira ces âmes ingénues, si pleines de monarchisme. Les pieds d'argile de leur idole apparaissaient lézardés, s'effritant.

Œlohil Ghuibor s'efforça de pallier le désastreux effet :

« Les principes sont indépendants de la valeur des hommes. L'histoire nous montre à toute page que Dieu a suscité ses plus nobles mandataires au moment nécessaire, et on peut dire dans le domaine divin que lorsque tout paraît perdu, c'est alors que tout est sauvé. »

Vaines considérations. Les bourgadiers se séparèrent tristement. En un soir, l'illusion tombait ; l'idole et leurs chefs se dévoilaient odieux. Un vague scepticisme se greffa sur leur découragement.

Ils se sentaient seuls en leur foi ardente ; Ghuibor restait debout, mais, contre lui, tout le parti se conjurait.

— « Ah ! les protestants ont beau jeu ; vrai, il n'y a aucun mérite à nous rouler, » disait le teinturier en levant ses bras nus et violets vers une lune ronde qui roulait dans le ciel, fantasque, et par instants voilée de nuages aux formes étranges.

— « Ah ! ce qu'elle en a vu de bêtises catholiques et royalistes, cette boule livide ! »

— « Et ce n'est pas la fin, » dit un autre.

— « A Dieu-vat ! » conclut un ancien matelot.

## IX. — JÉSUITES PROTESTANTS

Jésuite ne signifie pas toujours  
prêtre, ni même catholique.

A l'heure même où Œlohil Ghuibor exhortait les bourgadiers de l'Enclos-Rey à la résistance, le banquier Huss et son digne acolyte Lapert, futur maire de Typhonia, exposaient aux pasteurs et aux notables huguenots les agissements les plus propres à conquérir la mairie sur la majorité catholique.

— « Les papelards, » concluaient-ils, « n'ont de redoutable que les mouvements impossibles à prévoir de leur indignation ; incapables de calculs vraiment politiques, nos adversaires ne sont dangereux que lorsqu'ils s'émeuvent. L'évêque nous a promis de désavouer toute manifestation et les avocats catholiques ne manqueront pas de s'imposer comme conseil, prêchant la légalité afin que les troubles servent à la réclame de leurs cabinets. Ils offriront la lecture du Code et le papier des huissiers comme moyen de résistance à la force armée ; la couardise fera le reste. »

— « Etes-vous sûrs, » dit un pasteur, « que la préfète qui est catholique ne fera pas faiblir son époux ? »

— « Non, » répondit Lapert, « Palude a une âme de fonctionnaire sensible aux charmes de l'avancement. »

Boullu, un des principaux industriels de Typhonia, exprima des craintes ?

L'exécution de l'arrêté préfectoral présenterait certainement des occasions d'émeute.

— « Mes ouvriers, » dit-il, « nous lâcheraient dans une collision avec les ouvriers catholiques. Avouons, entre nous, les faiblesses du parti : nous ne valons rien dans les chocs directs des guerres civiles. Souvenez-vous de 48. La fontaine de Psalmody garde sur son côté nord les éraflures des balles protestantes, les nôtres n'osaient pas s'avancer sous le feu royaliste. Or, si des troubles sont nécessaires pour que la municipalité catholique soit dissoute, il faut, aussi que le pouvoir central ne s'effraye pas ; sinon notre machiavélisme échoue. »

— « En effet, Messieurs, » dit un pasteur, « l'exécution des décrets que nous considérons d'une façon locale, doit être envisagée en sa conséquence totale, en son application sur l'étendue du pays. Supposez qu'un descendant de Trestaillons tue le préfet ; aussitôt l'ordre viendra de Paris de surseoir à l'exécution. »

— « Quand la foi manque aux prêtres, le courage manque aux fanatiques. La lâcheté de Monseigneur Dydime nous défend des violences royalistes. »

— « Le prince de Courtenay pour ménager la partie flottante qu'on appelle républicains catholiques, saura être absent les jours de bagarre. Deux hommes sont à craindre : Ghuibor et le Père Alta. Sur ceux-là, aucune considération d'intérêt ne peut agir et s'ils s'entendaient, la Préfecture se trouverait en présence des six mille ouvriers de l'Enclos, de leurs femmes et de leurs filles, véritables tricoteuses du trône et de l'autel. »

Bientôt cette réunion d'une douzaine d'esprits pratiques ne s'occupa plus que de régler le prix de consciences à acheter ; sûrs de bien mener leur provocation aux catholiques, ils se mirent au pointage de l'élection municipale qui devait leur livrer la ville.

Si un psychologue eût assisté à la froide élaboration de l'habileté huguenote, il eut vu que, là plus encore qu'aux autres parties, les doctrines politiques ne sont que le prétexte des individualités et l'hypocrisie des intérêts.

L'Acte, cette œuvre faite avec de la vie, comme l'Œuvre, cet acte fait avec de l'éternité, ne fleurissent que dans les âmes isolées de tout mouvement collectif. Seul le repliement de l'être sur soi engendre les forts desseins. Il résulte de l'étude du Christianisme que les premiers martyrs agissaient d'eux-mêmes, renversant les idoles et bravant les supplices par la propre force de leur sentiment intérieur, et non sous une impulsion générale.

Les persécutions que le protestantisme a subies n'ont révélé que des actes collectifs. Rien ne ressemble moins à la chouannerie où chaque fusil était tenu par un héros, que la guerre des Camisards. De même, il n'y a pas de génie protestant : leurs grands hommes ont toujours quelque chose d'inaccompli. Les dragons de Villars, tombant brusquement dans un prêche, éprouvaient la force qu'exhale la conviction d'une foule et non la vaillance de quelques-uns. Le protestant puise sa résistance dans l'union et la discipline de son parti ; isolément, il ne présente aucune valeur, parce que sa caractéristique n'est autre que l'absence d'enthousiasme,

Il y a une étroite solidarité entre une doctrine et les arts contemporains de son évolution. Or, si nous voulons savoir d'une façon vive et synthétique quelle fut l'âme hellénique, le Parthénon à lui seul nous dit qu'il fut l'œuvre des êtres les plus harmonieux que la terre ait portés : en ses lignes se cristallise l'idéal même de la raison et de la paix dans la grâce. Notre-Dame et Saint-Pierre nous révèlent les deux courants de l'Idée catholique. Un temple protestant d'ordinaire est une ancienne église ou bien une bâtisse informe. On sent de suite l'intrus qui a volé le monument, mais d'une façon si mesquine que la divine origine du larcin disparaît sous l'appropriation pratique.

Comme la théorie se résume à réduire la religion à son minimum d'exigence, la pratique, c'est-à-dire les mœurs, se simplifient au minimum de vertus compatibles avec l'ordre. Ce serait le cas des différenciations de Kant entre la raison pure et la raison pratique. Au lieu de subordonner l'économie générale de la vie aux croyances sur l'au-delà, le réformé soumet son équivoque dévotion aux intérêts mêmes de son existence. Un Duquesne a pu, malgré sa grande âme, demeurer protestant parce que son entraînement militaire lui faisait un idéal de rester fidèle sous toutes les formes aux consignes une fois acceptées ; mais les Washington, les Franklin, comme les Guizot, ont un caractère d'utilité basse, de terre à terre même dans le bien qui disqualifie leur mérite.

Nul des notables protestants assemblés chez Antoine Huss, ne fit un retour vers le passé religieux. C'étaient plutôt les fanatiques du succès matériel que ; les représentants d'un antagonisme religieux. Ils voulaient la mairie parce que c'était le complément de leur emprise sur Typhonia.

Les religions se recrutent suivant les sentiments auxquels elles offrent pâture et le lien qui solidarise les fidèles entre eux, apparente communion spirituelle d'instincts, est en réalité une identité d'appétits. L'analyste préfère entre les mobiles explicatifs ceux qui déshonorent le moins l'humaine nature, mais l'optimisme ne saurait aller jusqu'à barrer la vérité, et ce n'est pas mal juger un être que de rechercher quelle série sociale le réclame.

A priori, le protestant est un homme sec, sans art, sans lyrisme, et méthodiquement égoïste, puisqu'il fait partie de la série qui a ces caractéristiques ; au contraire, catholique signifie moins de tenue extérieure et de sens pratique, et plus de générosité, d'élan et de beauté d'âme.

Si l'épithète de jésuite désigne vraiment le mépris du moyen pour le but, l'accommodation doctrinale aux hommes et au temps, l'opportunisme même, tout protestant est un jésuite à l'état transcendantal. Sans doute qualifier un parti ou une secte soulèvera toujours la mémoire d'exceptions qu'on a connues. Il y a des natures protestantes qui vont à la messe et qui aspirent au cloître, comme des caractères catholiques qui se résument dans « l'Enrichissez-vous » de Guizot.

Mais une antimonie éclatante se montre entre ces deux faits : l'esprit catholique et l'esprit protestant — à ce point que tout artiste, fût-il sceptique ou athée, appartient à l'esprit catholique, tandis que tout commerçant, fût-il marguillier, relève de la vache à Colas.

En manière de baisser de rideau et de cul-de-lampe, quelqu'un raconta aux chefs calvinistes la facétie du comité royaliste : ce commis-voyageur amené dans un mauvais lieu sous l'appellation d'Henri V, y passant huit jours de ripailles et laissant après son départ cette impression à la proxénète : « C'est un bien grand Roy, mais aussi un bien grand paillard : il m'a fourbu mon personnel. »

Devant cette inconscience, les protestants s'entregardèrent stupéfiés, ne comprenant pas une telle folie, éprouvant un sincère mépris de ces gentilshommes bafouant leur drapeau, salissant la même cause pour laquelle ils se dévouaient.

Quelqu'un survint, apportant un télégramme communiqué de la Préfecture : on devait exécuter le lendemain 1<sup>er</sup> août les maisons d'éducation tenues par les jésuites, comme le 30 juin on les avait expulsés de leurs noviciats.

— « Nous allons savoir ce que vaut le parti catholique. Le jésuite est plus en contact qu'aucun autre congréganiste avec le bourgeois catholique : il confesse madame, il élève l'enfant. Si les croyants ne défendent pas leurs éducateurs, nous pouvons, tranquilles et joyeux, nous apprêter au spectacle de la défaite religieuse. Dans vingt-quatre heures, la question catholique sera tranchée ; mais je ne crains pas de précéder l'événement et de conclure : le clergé séculier verra sans chagrin la malheure des moines. La partie est bien belle, et si nous la perdions nous serions des niais, c'est-à-dire des catholiques. »

Sur cette conclusion, ils se levèrent calmes, unis, fermes dans leur vue lucide du plan matériel en toute chose. Un seul ennui les attendait au seuil.

Le fils de Huss apportait le numéro en placards du lendemain matin, où sous le titre de *Jésuites protestants*,

Tisselin démasquait Antoine Huss, en faisait un Rodin, arrachait le masque de Lapert. Ils rentrèrent pour lire : puis A. Huss regarda Lapert et haussa les épaules :

— « *Quos vult perdere, Jupiter dementat.* »

Lapert répondit classiquement :

— « Cet esprit d'ignorance et d'erreur,

De la chute des Rois, funeste avant-coureur. »

## X. — RÉUNION CONTRADICTOIRE

En politique, les idées sont les  
prétextes des passions.

Sur la scène même de ce café-concert où l'agent protestant avait recruté des manifestants pour soulever les passions politiques de l'Enclos-Rey, se jouait ce soir-là une tragi-comédie qu'on appelle en langage politique, réunion contradictoire.

Dans le décor habituel des ordures sentimentales ou canailles, s'étaient en fer à cheval sur des chaises de café les représentants des deux partis en lutte : à droite Courtenay, Balthazar, Plessac, Mérindol, La Latte, le duc de Nîmes et le baron de Fougas, représentant du Roy ; à gauche Rudenty, Boulla, des avocats. Dans la salle un pullulement de bourgeois, d'ouvriers, les quelques milliers d'imbéciles qui croient au suffrage universel dans chaque ville de France. Plus curieux qu'un combat de coqs ou de cailles, plus gai qu'une farce de la Comédie-Française, ce genre de cérémonie vaut comme une des meilleures parades que puisse donner la foire aux vanités et aux intérêts. L'exhibition des candidats opposés prend ici une intensité singulière par la présence de leurs clans et de leurs entraîneurs. Le député est assez semblable au cheval de course et à l'âne chargé de reliques : il porte les paris de l'ambition et la grappe des intérêts locaux. Mais telle la niaiserie du peuple contemporain qu'il goûte des joies royales à entendre des professions de foi ; on lui donne la comédie, il ne se souvient plus de la Activité du fait, et s'enorgueillit naïvement.

De toutes les catégories où s'applique l'entendement, la politique est la plus sujette à s'avilir : dans ce domaine, tant vaut l'homme tant vaut l'idée ; il n'y a aucun critérium que le succès. En art, il ne s'obtient pas hors des règles ; en action les principes à tout coup semblent démentis par les faits. Il n'est pas cependant possible que la biologie collective échappe à des lois nécessairement parallèles aux normes de l'éthique individuelle. D'où viennent donc l'apparente déraison et l'immoralité du fait ? certainement de ses connexions que l'esprit perçoit rarement en leur ensemble. Ce qui rend

grotesque le pouvoir républicain, c'est, autant que sa myopie qui le condamne à agir sur le présent, l'aspiration confuse vers l'avenir.

L'homme d'Etat rationnaliste prend ses clartés d'une opération mentale qu'on pourrait appeler le recul théorique. Le Passé seul nous étant connu, il faut découvrir en lui la nécessité présente et les conséquences prochaines. Tout politique en arrivant au pouvoir se trouve à un point plus ou moins médian d'une parabole ; le point de départ seul lui laissera calculer le point d'arrivée.

Dès qu'il a envisagé le cycle où il doit se mouvoir, l'homme d'Etat doit faire un premier travail d'élimination de tout mouvement disconvenant aux lois générales de l'équilibre humain. Nous possédons assez d'annales, et diverses, pour que la science politique ait ses lois statiques ; parmi elles, une plus impérieuse que les autres se formulerait ainsi : la religion étant un élément nécessaire dans l'Etat, il ne s'agira jamais de la détruire en elle-même, mais de la corriger ou de la changer. Les Conventionnels eux-mêmes, malgré leur cas d'aliénation, le comprirent, et Robespierre essaya d'instituer une fête de l'Etre suprême : Auguste Comte sentit également qu'il fallait un culte social. Comment des hommes inconscients de cette évidence ont-ils pu opérer, avec l'assentiment de tout un peuple, cette formidable imbécillité qui s'appelle l'exécution des décrets ? Machiavel aurait jugé l'acte blâmable parce qu'il était inutile.

Avec un épiscopat assermenté et la lâcheté légendaire des catholiques, ces mesures grossières étaient impolitiques. Ce ne sera jamais une habileté, quand on est sûr de vaincre, de proclamer la faiblesse de l'ennemi ; on se diminue autant que lui.

En politique, les intérêts sont moins bas. et vils que les passions. Les 29 et 30 mars, le *Journal Officiel* publia deux décrets : l'un frappait seulement les jésuites dans l'office où ils sont incomparables, l'éducation ; l'autre visait les congrégations non autorisées. Qui avait proposé ces décrets ? Deux rebuts, sans éducation comme sans science, deux hommes incapables de faire un cours de philosophie, de ceux qu'on nomme cancrenards au lycée et propres à rien dans le peuple : un nommé Cazot, tripatouilleur dans l'affaire d'Alais au Rhône, et un nommé Lepère, teneur de claques-dents, vadrouilleur et auteur d'une chanson sur le Quartier-Latin, écrite entre deux vins, aux Halles, chez Baratte.

L'ordre du jour du 16 mars prenait son origine dans une congrégation singulièrement cocasse, et qui a cessé d'être sinistre depuis l'anarchisme :

la franc-maçonnerie : ramassis des Homais, des Bonhomet de mixture faite de bourgeoisie et d'ignorance.

Que Homais, Bonhomet et C<sup>ie</sup>, obtus et voltairiens, datant du « bon sens du curé Meslier portant de l'acacia à la boutonnière et des rubans de bœuf gras aux épaules, aient voulu « écraser l'Infâme » et soulager leurs cerveaux de belettes, des cauchemars religieux : rien d'extraordinaire ; mais qu'un homme sérieux comme maître Rousse ait renouvelé la célèbre consultation de Berryer et Vatimesnil du 3 juin 1845, voilà qui stupéfie !

La légalité est, a été et sera, là où la gendarmerie est, a été et sera. Un enfant de cinq ans le comprendrait, et M. de Mun mourra sans l'avoir saisi, tellement son casque de jadis l'a déprimé.

L'adhésion du doyen. Demolombe et de toute la séquelle des chats-fourrés ressemble à une farce sociale. Sommet de naïveté qui montre la bêtise humaine et française : quatre cent cinquante du Parquet démissionnent, cela remplit l'*Officiel* ; et le parti conservateur admire. Supposons que ces quatre cent cinquante procureurs et avocats généraux se fussent tenus cois, et au jour de l'exécution, eussent opiné contre l'Etat, quel coup de théâtre ! quelle confusion admirable ! quel désarroi propice à la réaction ! Au lieu de cette conduite, ils laissent la place de peur de gêner, ils se hâtent de partir afin que les ennemis les remplacent. Ils seraient des pervers, s'ils n'étaient pas des imbéciles.

Depuis un siècle, il n'y a que deux partis en France : celui qui a l'armée et l'autre ; le Code est un paravent derrière lequel on se fait de mutuelles grimaces.

Si maître Rousse avait protesté au nom du droit, ce qui était l'office Brahmanique de l'épiscopat ou des intellectuels, il eût fait un acte cérébral. L'infortuné a confondu le Droit et la Légalité qui diffèrent entre eux comme la Beauté abstraite d'une gravure de mode.

Depuis le jour où le Corse essuya ses bottes sur la robe du Pape et où le cardinal Caprara contresigna le fameux catéchisme, le clergé français n'a plus été qu'une annexe de l'armée, comme l'université une prolongation de la caserne.

En politique, l'infamie remonte plus haut : au serrurier de Trianon, au niais Louis XVI qui fit massacrer ses Suisses par butorderie sentimentale ; du moins il mourut bien, s'il avait mal vécu. Le déshonneur sans mélange de la Maison de Bourbon commence à Quiberon, en la personne du comte d'Artois, et se continue par les galanteries de la duchesse de Berry, femme

charmante d'après le portrait de Lawrence, joliment romanesque dans ses ridicules essais d'insurrection vendéenne en 1832. Son fils, qui est peut-être celui d'un simple garde-du-corps, surnommé l'enfant du miracle par un lyrisme quand même de poète en peine de matière, continua mais plus bourgeoisement la déchéance des lys ; il fut le rentier de la couronne ; et sa femme sans défaillance, aussi néfaste qu'une Caroline de Naples, digne de s'appeler M<sup>me</sup> Thiers, pesa de toute sa dévotion bête sur le pauvre entendement de son époux, et lui inspira cet égoïsme et cette inconscience sans nom qui barrent de stupidité sa piètre histoire de prétendant né en retraite. Il ne fut pas seulement l'expectant, suivant le mot, de d'Aurevilly ; ce soliveau ne se bornait pas à l'immobilité, il se mettait en travers du chemin pour que nul ne fît plus que lui ; il a perdu un demi-siècle et paralysé l'activité de son parti : ce n'est pas un scélérat, puisqu'il était même au-dessous du crime ; mais il ressemble, à la fin de l'histoire bourbonienne, à un de ces échassiers qu'on nomme familièrement, pour leur manque d'instinct, des butors. Comme à Fontenoy, messieurs les gentilshommes cédèrent le pas aux rouges, et Rudenty, le candidat républicain, s'avança le premier vers le trou du souffleur. Sa voix était cuivrée, vibrante, telle qu'il la faut aux oreilles du Midi.

« Je chercherai d'abord ce qui nous unit, écartant ce qui nous divise. Le bien du pays, le bonheur du peuple, voilà le seul programme, et tout le monde est d'accord.

Les royalistes espèrent obtenir ce résultat en restaurant la Monarchie ; il ne leur manque qu'un Roi.

— Il viendra » — cria-t-on.

— « Il va venir.

— Qui ? demanda l'orateur. Henri V ? ça un roi ? ça n'est pas même un homme. »

Une tempête de cris se souleva. Rudenty, de sa voix formidable, répliquait, puissant et grossier, avec de grands gestes et des coups de talon sur le plancher.

— « Un homme mené par sa femme n'est pas un homme. Or vous savez bien que la comtesse porte les culottes et qu'elle déteste la France. . . il veut tellement venir que son testament porte cette stipulation que jamais ses cendres ne seront portées en terre de France !

Donc vous êtes des royalistes sans roi ; en politique, votre posture devient comique ; quittez-la. »

— « Nous sommes catholiques ! » cria-t-on.

— « Eh bien ! si vous êtes catholiques, grevez vos revenus de façon à pouvoir refuser le budget des Cultes et déchirez le Concordat. Oui, vous allez me dire que la Révolution a ruiné le clergé, que le budget annuel n'est qu'une faible indemnité de ce que nous avons pris. . . »

— « Volé ! »

— « Volé, soit ! Mais n'oubliez pas que nous sommes les plus forts, et ne comptez sur aucune générosité. La liberté pour tous, mais les avantages pour nous. . . Votre clergé ne peut reconquérir sa valeur civilisatrice que s'il se rachète du paiement républicain. . . alors, nous compterons avec lui, car il sera une force ; jusque-là, nous le mépriserons. . . »

Le bruit devint tel, que Rudenty se hâta de conclure.

— « Les vieilles institutions que vous soutenez, en tombant vous écraseront ; monarchistes sans roi, catholiques sans prêtres, vous n'avez rien de pur, de vivant à nous offrir, gardez vos choses de musée, vos matières d'archéologie ; nous sommes les pionniers d'un nouveau monde, nous sommes les jeunes. Où allons-nous ? Vers le mieux, et nous vous saluons au passage : vous fûtes le Passé, le Passé admirable, nous sommes l'Avenir.

La Royauté est morte, vive la République ! Le catholicisme s'éteint, vive la religion de la conscience et de l'honnêteté ! »

Applaudi des siens, hué par les autres, il alla se rasseoir, s'épongeant, soufflant et serrant les mains tendues et congratulantes de sa suite d'avocats.

Le prince de Courtenay, un peu pâle et vexé de sa situation, s'avança hautain :

« Vous avez entendu le sincère langage de ce démagogue : à vos douleurs de persécutés, il a répondu par la brutalité du fait, il a jeté dans la balance l'épée du succès momentané au lieu de raisons ; il a déclaré oiseuse la générosité, et méprisant l'histoire en son entier, il vous a dit qu'il allait vers le mieux ? Quel mieux ? l'aveugle cohue des intérêts, la meute des aspirations folles, le déchaînement de l'individualisme ignorant, voilà le mieux auquel il vous convie.

Je bornerai ma profession de foi à une simple formule : le bien de tous par les principes démontrés, le salut du présent et la préparation de l'avenir par ces mêmes règles qui ont été les assises du Passé. Vive le Roy, le

principe est certain si l'homme est faillible ; vive le Pape, celui-là ne se trompe jamais ! »

Une ovation des légitimistes accueillit ces paroles sans que les rouges y mêlassent leurs bruits prohibitifs. Balthazar des Baux vint ensuite :

« Je n'ajouterai qu'une proclamation au noble langage de Pierre de Courtenay : comme lui défenseur des principes, je me place sur le terrain inébranlable de la Religion. Déjà, les Jésuites ont été expulsés de leurs noviciats et leurs collèges sont fermés. Demain, les Dominicains, les Capucins et les Prémontrés seront chassés de leur cloître ; songez que seuls, vos députés peuvent faire abroger les décrets qui oppressent vos consciences. »

Puis commença une série d'attaques et de ripostes sur les intérêts locaux ; des questions oiseuses furent posées aux candidats, qui répondirent par des protestations vaines.

Mérodack, perdu dans la foule avec Samas et Marestan, étudiait ce débat où les plus mesquins intérêts et les plus hautes matières étaient en jeu à la fois.

— « Quelle lumière sortira jamais de ces cohues de mots, de ces parages de théâtre ? c'est un jeu passionnel, et rien de plus. »

— « La seule forme des représentations populaires » dit Samas « serait des cahiers avec mandat impératif. Demain venez donc rue de la Lampèze, c'est le principal bureau de vote ; vous ne vous doutez pas de ce qu'on voit un jour d'élections, on voit même les paralytiques marcher, les morts ressusciter. »

Maintenant, les chefs quittaient la scène envahie par des subalternes qui s'engueulaient, opposant leur personnalité à celle d'autrui, obtus et nerveux, prêts à des luttes physiques, — bestialisés.

## XI. — ÉLECTIONS

On voudrait répondre non avec  
des paroles, mais avec le couteau, à  
une pareille marque de bestialité.

DANTE, *Convito*, IV.

Des folies humaines, le suffrage universel restera la moins explicable aux yeux des penseurs. Dans l'Inde, ce qui élevait un brahmane au-dessus des autres, c'était sa seule science, et si on eût dit à ces ancêtres de la Grèce qu'un jour viendrait où le Tchandala, le Soudra et le Paria seraient égaux dans la pesée des lois et du pouvoir, ils auraient refusé d'y croire. Cependant, si insensé que cela paraisse, Aristote et Platon, de nos jours, représenteraient deux bulletins de vote ; dans les destins du pays, tout comme le cabaretier et le garçon de salle : et, conséquence fatale, le cabaretier et son garçon de salle, étant électeurs, sont éligibles. La députation menant au portefeuille et à la chefferie de l'Etat, tout le monde littéralement peut-être ministre et président en France.

Enfin, pour combler la mesure du crétinisme possible, le député, le ministre et le chef de l'Etat sont dispensés de toute instruction, de tout diplôme. Nul n'exerce la médecine sans la garantie de longues études, de sérieux examens — et même pour empoisonner le pays comme directeur des Tabacs, il faut être ingénieur. Pour faire des lois, point n'est besoin d'autre chose que ce génie législatif propre à la brute humaine sous le climat de France. Car une telle déformation mentale apparaît en ce malheureux pays, que le dernier des idiots de village se croit des idées sur la politique. Le boulevardier ne prétend point à décider d'agriculture, ni le bourgeois à décider d'horlogerie ; mais tout le monde décide du sort de l'Etat, et d'une façon tranchante. Logique conséquence : le député participe aux mêmes prodigieuses facultés que ses électeurs, et l'on a vu depuis vingt-cinq ans le même élu du suffrage universel passer d'un portefeuille à l'autre et régir successivement l'intérieur ou la marine, les affaires étrangères ou la guerre en véritable *Maître Jacques* du pouvoir. Inutile

d'ajouter que leur ignorance étant absolue, ils n'étaient pas plus déplacés dans un cas que dans l'autre.

Comme ce sont les bureaux qui nomment les diplomates, on voit des hommes toujours médiocres passer de la Cour de Berlin à celle d'Italie sans étonnement, et quand on demande à un général Ramollot, ambassadeur à Saint-Petersbourg, quel est le tempérament du Czar, il ouvre ses yeux d'imbécile ; il n'a pas fait le plus petit travail psychologique sur le podestat ni sur sa cour. Envoyer auprès d'une puissance dont la connaissance préventive importe au pays cet homme forcément abêti par vingt ans de caserne, est-ce pas l'acte d'aliénés ? Et encore le peuple qui laisse les militaires usurper la Justice, c'est-à-dire l'exercer, le patenté de l'homicide devenu juge, quelle risée !

La raison, la science tout à fait absentes de l'Etat, celui-ci se soutient par le jeu des intérêts industriels et marche par la force acquise. Le mot *Egalité* n'a jamais signifié autre chose pour ceux qui l'ont employé, que l'abaissement d'autrui pour leur exhaussement propre. La bourgeoisie voulait abaisser la noblesse afin de la supplanter, et elle l'a fait avec un succès sans mélange. Peu après son avènement, elle a vu le Peuple qui voulait l'imiter ; incapable de l'élan généreux des nobles, elle ne veut renoncer à aucun privilège : elle s'étonne que le courant qui l'a portée continue son cours qui la menace : elle, qui déchaîna les viles passions, trouve singulier de les voir s'accroître. Cependant si la Révolution est abominable dans ses hommes et ses œuvres, stupide en ses théories, le socialisme et même l'anarchisme en sont les conséquences logiques. Car, le moindre élève de philosophie apprend que d'une prémisse fausse et dérisoire découle des conclusions rigoureuses.

*Egalité*, voilà la formule qui balafre les monuments, les actes de l'état-civil et les monnaies ; la consécration pratique se trouve dans le suffrage universel : tous électeurs, tous éligibles. Le socialisme dès lors apparaît la plus incontestable conséquence, et le socialisme, dès qu'il sera mécontent, deviendra l'anarchisme, dernière conséquence de la prémisse. Les bourgeois c'est-à-dire les gens qui doivent leur élévation à 89 et 93, peuvent méditer ce syllogisme : Tous les Français sont égaux, puisqu'ils ont chacun le même poids législatif et le même droit à l'élection. — Or l'Égalité entre plusieurs êtres interdit à la fois le commandement comme une injustice, et l'obéissance comme une diminution. — Par conséquent, personne en France n'a le droit de commander, car commander implique l'idée de

supériorité et « tous les Français sont égaux », ni le devoir d'obéir, car obéir implique l'idée d'infériorité.

De Zénon à Protagoras, on peut défier l'arsenal de la sophistique : il ne contient pas un argument valable même d'apparence.

Puisqu'il n'y a en France, ni supérieurs ni inférieurs, et partant, ni commandement ni obéissance possibles, l'anarchie devient la forme rationnelle de la Constitution. Les jugements qui condamnent l'anarchiste portent en exergue : *Liberté, Egalité* ; et dès lors, ils ne sont plus que des actes de force, contraires à la Constitution.

La royauté avait le droit de réprimer tout ce qui disconvenait à l'ordre établi, et quelle que fût sa rigueur, elle était loyale, honnête et sincère.

Le Czar se déclare, en tête de tous ses ukases, le Père et le Maître de son empire, et que ses sujets se différencient entre eux par la seule estime qu'il leur marque ; lui seul se dit compétent et responsable, lui seul commande et tout le monde obéit. Dès lors, knout, Sibérie, exécutions sommaires, deviennent légitimes, car cela est impliqué par la Constitution de l'empire.

La France se trouve forcée d'agir contre sa formule même ; elle subit le poids de la Révolution, comme le Catholicisme traîne avec soi le boulet de l'Ancien Testament : les droits de l'homme et le Dieu d'Israël sont deux legs onéreux, mais ni la France ni l'Eglise n'ont assez de force pour les répudier.

Sans arriver à une philosophie des époques, le XIXe siècle finissant a réuni un assez grand nombre d'expériences pour ne pas se tromper sur un point : l'évidente hiérarchie à travers toutes les séries. Les mammifères occupent le plus haut rang zoologique, et personne ne prétendra que, dans l'échelle ontologique, le poisson, l'ophidien, le zoophyte, le psore soient les égaux du lion, du tigre, du chien et du taureau.

Comment des esprits d'éducation scientifique n'appliquent-ils pas à la série humaine, la même méthode qui, leur a servi à classer les autres degrés de l'être organique ? Comment les mêmes chimistes qui savent que le charbon et le diamant sont le même individu à l'état imparfait et à l'état parfait, ne voient-ils pas la même différence entre l'ignare et le savant, l'homme matériel et l'homme esthétique ? Non, ils décrètent que, malgré sa rareté, sa beauté et son prix, le diamant qui se trouvera dans un sac de charbon aura le même sort que les autres morceaux du même sac ou de la même mine.

Autrement dit : tous les Français sont soldats, quels que soient leur rareté, leur beauté et leur prix : Répétée d'une sorte plus frappante, l'absurdité arrive à cette assertion : le Raphaël de la *Madone du Grand-Duc*, le Léonard de la *Tête de Méduse* et de la Joconde, le Pic de la Mirandole de *omni re scibili*, comme le Mozart enfant prodige, et le Pascal des Postulats d'Euclide et l'Hugo des *Odes et Ballades*, voilà les égaux du Mac-Mahon, que dis-je ? du caporal alcoolique, que dis-je égaux ? les esclaves de la brute qui a un galon sur sa manche.

Devant la loi de France, le génie et l'idiot sont semblables. Or, si l'on voulait mettre un même joug à un géant et à un nain, comme le nain ne peut se hausser, le géant devra se rabougrir, se nainifier ou périr. Donc la loi française oblige le génie à descendre jusqu'à l'idiotie sous peine de mort.

Il y a certes un devoir social auquel nul ne peut se soustraire et d'autant moins qu'on est plus doué, plus savant : mais n'y a-t-il qu'une façon de servir la cité et la plus basse ?

Si un pays n'a plus ni religion, ni philosophie, ni art, ni lettres, il ne vaut plus d'être défendu, et bénis soient les vainqueurs ! Pourquoi celui qui ne possède rien dans l'Etat et qui ne reçoit rien de lui, lui dédierait-il sa vie ? Les Athéniens ont été les plus braves soldats de l'univers, car en luttant pour Athènes, ils servaient toute l'humanité : qu'y a-t-il à défendre chez un peuple de fous, peuple sans prêtres, sans philosophie, sans œuvres, sans mœurs ?

L'homme supérieur est celui qui tend à un idéal positif au mépris de ses intérêts matériels. Celui qui existe au jour le jour et au mieux de son ventre, on le méprise ; comment ne pas mépriser le pays semblable à cet individu ?

Telles les réflexions de Mérodack attendant Samas devant le bureau de vote.

La voix méridionale avait là un beau moment ; elle lançait les noms des candidats comme une fanfare. Les crieurs s'époumonnaient et leur bras violent forçait l'arrivant à prendre le bulletin.

— Rudenty, candidat républicain socialiste ! »

— « Pierre de Courtenay, candidat catholique ! »

— « Balthazar des Baux, candidat royaliste ! » Samas avec d'énormes lunettes sur le nez rejoignait Mérodack.

— « Ne trouvez-vous pas que cette comédie doit fatalement tourner au profit du parti qui tient l'urne ? Avec un excitateur on fait évacuer et on glisse quelques centaines de bulletins dans la boîte. »

Œlohil Ghuibor venait gravement avec ses bourgadiers du cercle Bayard. Mérodack alla le saluer.

— « Vous avez fait une fâcheuse intrusion l'autre soir. Ne connaissiez-vous pas le commandement de Synésius : « Le peuple veut être trompé. »

— « J'ai eu tort, le tort de mon âge ; mais j'admire votre sublime façon d'accomplir le devoir inutile. . . »

— « Il n'y a pas de devoir inutile pour celui qui envisage la personnalité éternelle. Dieu ne nous jugera pas sur le succès mais sur l'effort. »

— « Vous êtes grand », fit Mérodack.

— Je suis un simple catholique, un pauvre moine laïc, qui eût pu rendre de plus grands services en plus haut lieu et qui, condamné à une petite besogne, l'exécute. Croyez, jeune homme, que celui qui n'accomplit pas les petites choses s'avoue incapable des sublimes. »

— « Je ne vote pas, mais je tuerais pour l'Eglise », fit Mérodack.

— Dites je mourrais. . . ce sera mieux. Comment connaissez-vous ce vieux signe que vous m'avez fait ? »

— Un homme que vous ne connaissez pas, Ilou, qui a passé la majeure partie de sa vie dans l'Inde, essaye de réformer cette antique puissance occulte qui emprunte les traits d'Adoniram chez les Sémites, des Amphyctions en Grèce, qui s'appella la Vehme sous Charlemagne, et plus tard en Westphalie les Francs-Juges, qui devint le temple avec Hugues des Païens et que Dante réunit sous le nom de Fidèles d'Amour, puis de Rose-Croix. »

— « Le docteur Antarès et Simon Brugal sont Rose-Croix » dit Ghuibor ; « mais le signe que vous m'avez fait, je le tiens de l'abbé de Genoude : le symbole de la quadrature idéale, la croix inscrite dans le cercle parfait de la tradition, — signe que vous avez violé en scandalisant des simples ; car la vérité qui ne bonifie pas, scandalise et devient la pire erreur par le seul et suffisant caractère d'inopportunité. »

Le vieux penseur catholique alla gravement faire cet acte ridicule : mettre un morceau de papier dans une boîte qui, si elle n'était pas à double fond, indiquerait trop la bêtise française.

— « Regardez donc ces têtes, » disait Samas, « ces têtes qui ne pensent pas et qui cependant croient faire acte de choix et de volonté compétente. Au fond l'homme qui n'a pas évolué, — et il évolue seulement par l'éducation, — vit sur quelques abstraits confus. Ceux-ci voient le Roy, le Pape ; les autres voient plus vaguement une très grosse femme qui a un

bonnet tel qu'en portaient les troyens, le reste n'est qu'appétit et espoir de le rassasier.

Mais supposons une élection d'un caractère moins tranché, qui porte sur des nuances de la même couleur : le peuple donnera sa voix à celui qui l'aura séduit dans les réunions préparatoires. Le bourgeois n'entend que le matériel intérêt, le noble les conseils de vanité, et enfin la chose publique envisagée au travers de la chose individuelle n'existe que sous la forme des emplois, des croix et du budget payeur. »

— « Oui, » dit Mérodack, « il n'y a que deux partis : celui des ayants qui veut maintenir l'ordre actuel et celui des déshérités qui veulent changer l'état pour s'y installer. Une seule catégorie humaine convient au rôle prépondérant, celle qui ne s'attache ni aux biens, ni aux honneurs, mais à l'idée seule. Tant qu'un homme voit dans le pouvoir autre chose qu'une réalisation d'idéal, étant intéressé, il reste incapable. L'homme d'Etat, en raison de l'analogie des contraires, est le pendant antithétique du moine : comme lui, il doit se libérer de tout devoir et de toute faiblesse pour donner sa force totale à sa mission. Une femme, des enfants, incompatibles avec la prêtrise le sont avec la maîtrise politique.

Qu'espérer pour le collectif d'un homme qui a son foyer ? qu'espérer d'un ouvrier qui n'a pas eu d'apprentissage ? Or la politique est le seul terrain qui ne demande aucune connaissance spéciale, refuge des ignorants et des paresseux : avec le journalisme elle constitue la prostitution masculine. Quelle perte pour l'humanité que l'absence des annales d'Orient ! Nous saurions à quel prix l'Egypte a vécu cinq mille ans, tandis que nous n'atteindrons pas notre vingtième siècle, malgré une activité singulière et de beaux génies : science sans méthode, art sans idéal, et institutions sans logique, — tel l'arrêt de la DÉCADENCE LATINE. »

— « Comment accomplir le devoir de lumière si tout est en effet perdu, si l'effort ne peut ni retarder ni diminuer la fatale progression ? L'être de bonne volonté doit-il se croiser les bras et pour ainsi dire se complaire en son impuissance ? » demanda Samas.

— « Ilou vous répondrait que la recherche du juste, du conscient et son accomplissement restent possibles et commandent aux périodes où la justice et la conscience sont obscurées généralement. La religion opère sur l'individu, quand la masse échappe à son action. Le divin ferment comme le matériel se déperd plusieurs fois avant de germer et d'aboutir ; peut-être accomplirez-vous les desseins que je conçois, peut-être concevrez-vous à

nouveau ces desseins qu'un autre accomplira. Le devoir des initiés c'est de fomenter des individualités propres aux grandes actions de sorte que l'événement arrivé, l'homme ne manque pas. La Providence suscite les faits, la volonté humaine les matérialise en lumière ou en erreur.

Napoléon, sans la circonstance d'un pays sortant de l'anarchie, n'eût été qu'un condottière régulier, c'est-à-dire un officier. On ne conçoit pas un seul des génies racontés par l'histoire se produisant semblablement à deux époques. Que serait Alcibiade aujourd'hui ? Qu'eût été Robespierre, au siècle de Périclès ?

L'antinomie, qui explique les décadences, n'est autre qu'un défaut de parallélisme entre les hommes et les faits, les nécessités de l'heure et la personnalité du génie. La nécessité s'incarne seule dans la vie collective : or, de nos jours, l'homme supérieur, ne trouve pas le mode réceptif de la nécessité, et dès lors, stérile, il contemple sans pouvoir le modifier un cours ridicule ou déplorable de faits. La lutte des partis, descendue sur le terrain de l'égalité, revêt une hypocrisie qui trompe les augures eux-mêmes. Ferry se crut législateur, là où l'empereur se serait considéré seulement comme autocrate.

Les esprits philosophiques éloignés des affaires parce que la voie qui y mène s'encombre de peuple, de votes et d'élections dérisoires préfèrent renoncer à leur mission qu'à leur caractère : il faut se trop baisser pour toucher au pouvoir devenu sale par le trop grand nombre de mains qui l'ont saisi. »

— « Ilou ne doit-il pas venir à Typhonia ? et quoique néophyte, serai-je admis à l'entendre ? »

A ce moment on faisait évacuer le bureau de vote, au milieu d'altercations et de cris.

— « Je crois qu'on rend au suffrage universel l'honneur qui lui est dû », fit Samas.

## XII. — LES INITIÉS

Ceux qui peuvent sont toujours  
parmi ceux qui savent.

Chez Œlohil Ghuibor, autour d'une table, Mérodack, Samas, Salgas, Isdubar et le Docteur Antarès écoutaient un homme de haute stature, au teint bronzé, au geste rare, qui d'une voix grave et comme lointaine parlait avec un accent oriental : il se sentait écouté par des intelligences sœurs de la sienne.

— « Quel est, je vous prie, le moyen polémique des minorités ? dans les mœurs, le scandale ; dans les faits, l'attentat. Aux cas qui nous occupent, le scandale naît spontanément. Quel attentat produirait le plus grand effet ? M. Grévy est le plus haut situé, M. Gambetta a eu trop de succès de cabotin, M. Ferry est le plus coupable, MM. Constans et Cazot viennent après le général Farre.

Retenons trois personnages : le président de la République, le rédacteur des décrets et le ministre de la justice. Si ces trois hommes tombaient sous le poignard des fanatiques, la victoire resterait aux catholiques. Mais il n'y a pas trois poignards dans le catholicisme parce qu'il n'y a pas trois anneaux pastoraux capables de les bénir avant, ni trois maîtrises pour chanter un Te Deum après. Il s'agit donc d'inventer un attentat sans danger. On pourrait faire sauter un monastère, ce serait d'un bel exemple, car l'effet à produire à tout prix est un prestige de fanatisme. Les gens sans foi ont toujours une peur superstitieuse des croyants. Il y a mieux : supposez que les gentilshommes de Provence changent leur fusil de chasse en fusil à répétition ; supposez-les tous notables au nombre de deux cents dans un couvent, laissant approcher préfet, sous-préfet, argousins, gendarmes et soldats, et d'une seule décharge d'ensemble couchant leurs assaillants. Après cela, ils n'ont qu'à nettoyer leurs fusils, à les suspendre à des clous, attendant paisiblement qu'on vienne leur faire les trois sommations, auxquelles ils obtempèrent. On n'emprisonne pas deux cents notables d'une région ; aucun procès n'est possible ; qui témoignerait contre eux serait un civil facile à tuer le soir même. Or, le télégraphe transmettant à Paris, à

l'Europe et au monde que tous les exécuteurs des décrets ont été tués à X. . . d'une seule décharge, — le gouvernement tourne bride, les catholiques s'organisent. Le Pape stupéfait de ce symptôme d'une foi véritable, lance son interdit sur la France ; les églises se ferment ; plus de messe, plus de baptême, plus d'extrême-onction aux mourants, les morts vont directement au cimetière sans prière, on ne marie plus. Alors Prudhomme et Bonhomet, les bourgeois voltairiens s'émeuvent ; leurs femmes, leurs filles s'inquiètent, s'énervent ; le commerce s'arrête ; la canaille croyant proche les troubles, se montre, guetteuse effrayante ; les mesures d'ordre deviennent vexatoires. . . la guerre civile est imminente, et le ministère tombe au milieu d'un désordre inexprimable.

— Les avocats, » dit Mérodack, « sont là avec l'article tant qui prêcheront la légalité en habiles couards. »

— « Hélas ! » fit Ilou « cependant ils n'empêcheront pas un énorme scandale. Vous savez que l'abbaye de Frigolet a des remparts, des créneaux, des tourelles ; je compte sur ce décor et sur la peur fomentée en haut lieu pour déshonorer la République. Pourra-t-on convaincre les moines de laisser faire et les notables de faire ? »

A ce moment, quelqu'un parut : le Père Alta.

— « Alta. . . . Ilou » dit Ghuibor.

Le Brahme et le Moine se tendirent les mains ; le dernier venu s'assit et l'entretien continua.

Certes, Typhonia était insoucieuse du concilabule qui se tenait chez le zélateur royaliste : aux yeux Typhoniens, Ghuibor était un illuminé, Samas un jeune excentrique, le docteur Antharès un sorcier, Isdubar, un géant ingénu dont les poings seuls valaient, et Salgas un bibliothécaire érudit. Cependant ces huit personnages représentaient une grande somme d'idées et de connaissances.

— « Nous en étions aux moyens de résistance » dit Ilou au Dominicain

— « Il n'y en a pas : Rome ne croit plus à la foi militante des Latins, et un héroïsme étonnerait sans convaincre. Or, nous croiser malgré le Pape, c'est nous croiser contre le Pape. Les guerres de Vendée nous l'ont fait voir : ceux qui savent obéir aussi bien que les autres capables de commander, manquent au parti. »

— « Nous sommes tous d'accord sur les principes et sur les faits ; venons aux applications possibles, immédiates, locales, » dit le docteur Antharès. « Il y a des soldats ici, des femmes plus redoutables que leurs maris ; mais il

n'y a pas d'argent pour les amendes et la vie des familles quand le père sera sous les verrous. »

— « Sauvons la ville » dit Ghuibor « bornons nos recherches au lieu même où nous sommes. »

— « Marcoux, seul banquier catholique, va fonder sa grande société et liquider sa situation locale : rien ne saurait l'en empêcher. Donc la banque protestante, qui a déjà presque tout, règnera bientôt totalement sur l'industrie et le commerce de la ville, tenant les capitaux par le crédit, et la main-d'œuvre par les contre-maîtres à prix réduits que le Consistoire dédommage. Le Protestant est maître des fortunes et des salaires, maître et insaisissable car jamais ses actes les plus fanatiques ne manquent d'un revêtement anodin et pratique. Hier encore, l'évêque Dydime dînait chez le préfet. Sur les sept paroisses, il y a deux curés indifférents, trois vieillards ; restent deux convaincus sans audace ni envergure. Voilà le bilan des forces religieuses. Quant aux forces monarchiques, le silence de Froshdorff les stérilise. »

— « Ah ! » s'écria le Dominicain « celui-là n'est pas seulement le *Dernier Bourbon*, c'est surtout le *Dernier des Bourbons*, le plus faible, le plus funeste. Une femme le mène, qui n'est ni intelligente, ni belle ; fausse mystique, elle entend des *voix* : ces célestes paroles lui enseignent la lâcheté et l'oubli du royal devoir, . . Ah ! l'enfant du miracle aura autant fait par son inertie que les démagogues en leurs agressions. »

— « En conclusion, » déclara Ilou. « les chefs naturels étant nuls, tout est laissé à l'initiative privée. L'attentat individuel n'ayant pas son bras, il faut revenir à mon idée de la résistance anonyme et collective ; le feu de peloton à travers des meurtrières. »

— « Evidemment, » dit Salgas, « les deux mois qui viennent de s'écouler entre l'expulsion des jésuites et les sévices contre les autres ordres, ces mesures hésitantes qui changent les préfets en navettes vivantes entre leur ville et le ministère, ces dépêches inquiètes : agissez si vous croyez pouvoir », et d'autres symptômes encore, indiquent que la guerre civile effraye même en idée le gouvernement. »

— « Remarquez, » fit Mérodack, « qu'il n'y a pas encore eu mort d'homme depuis qu'on exécute les décrets ; tout s'est passé en cris, en huées, en injures aux commissaires, et en actes d'avoués. »

— « Connaissez-vous, Alta, » interrompit Ilou, « un couvent où on permette la défense ? »

— « Quelle défense ? »  
— « La seule, la défense au fusil. »  
— « Et quels seront les fusils ? »  
— « Nous six : Ghuibor, Antharès, Samas, Mérodack, Isdubar, Salgas. »  
— « Encore faut-il, » remarqua Isdubar, « avoir au bout de sa carabine autre chose qu'un serrurier ou maçon requis par le commissaire : il faut un préfet au moins.  
— Eh bien ! tentons Frigolet. »  
— « Le Père Abbé refusera, » dit Alta.  
— « N'importe ! il faut le tenter. Vous Mérodack vous partirez pour Marseille ; vous affolerez la préfecture par des moyens précis que j'indiquerai. Je pars tout à l'heure pour Paris, je vais porter la peur en haut lieu. Soyez fidèles aux ordres que j'enverrai et je vous promets le plus grand scandale du siècle, puisque nous sommes réduits à cela. Retenez ma parole prophétique : Saint-Michel de Frigolet deviendra le pilori où la République se clouera elle-même. AD ROSAM PER CRUCEM ! »

### XIII. — LE DOIGT DE DIEU

Le doigt de Dieu ne paraît qu'à  
la main de l'homme.

Agissez : et le miracle viendra  
confirmer vos actes s'ils sont  
consonnants aux Normes.

Devant l'émotion croissante de la bourgade, le Comité Royaliste s'était réuni.

Le prince de Courtenay, avec son air de royal ennui, présidait, assisté de Balthazar, d'Ælohil Ghuibor et d'Ilou.

Une vingtaine de nobles, les Plessac, les La Latte, les Mérindol et des avocats, s'accoudaient autour d'une immense table, chez Marcoux.

— « Messieurs, dit Ælohil Ghuibor, nous connaissons mal, pour la plupart, les faits de Paris ; je crois utile que Ilou, témoin de la journée du 30 juin, nous la remémore. »

Ils se regardèrent, harassés d'avance, plus qu'indifférents, agacés ; c'était là de l'histoire ancienne, pourquoi récapituler ainsi : on devait s'occuper seulement de la région et du lendemain.

Mais le nouveau-venu n'en tint aucun compte et commença à commémorer l'expulsion à la rue de Sèvres.

« Ce fut un ancien ministre de la justice qui répondit au commissaire lorsqu'on mit les scellés sur les portes de la chapelle ; vu le nombre de députés, de sénateurs, d'officiers étant là, là commence cette lâcheté et cette ineptie de parler d'illégalité au commissaire et d'ex-communication aux ouvriers, là commencent les protestations de citoyen et de propriétaire. »

« L'abbé de Guilhermy répond obstinément : je suis citoyen français, électeur et prêtre ; quatre mots absurdes dans la circonstance. »

Un murmure violent poussé par les avocats interrompit Ilou.

— « Que fallait-il dire ? » s'écria un avocat.

— Vomir, oui vomir les imprécations formidables que portent les briques de Kaldée contre les sacrilèges et les profanateurs. Les ennemis de la religion redoutent les fanatiques, les fanatiques seuls.

Quand M. Andrieux, ganté de gris-perle vint faire siffler sa badine, montrer ses performances et l'art de son tailleur, il était facile, il était nécessaire qu'une balle, une seule, jaillît de la fissure d'un volet, l'étendit mort. Le préfet de police tué par un fanatique, cela signifiait que le catholicisme n'était pas mort ; et les décrets n'ont été exécutés et ne le seront que par cette persuasion que nous sommes des lâches. »

— « Pourquoi n'avez-vous pas tué Andrieux, si vous y étiez ? »

— Parce que cette action isolée ne signifie pas, parce que j'aurais été dénoncé et déjugé par tous, avocats et nobles, et jésuites même. Les RR. PP. sont sortis de la maison, y laissant leur Dieu sous les scellés de la police. Alors commence un vaudeville sacré : le cardinal-archevêque implore le Président de la République M. Grévy, et celui-ci daigne permettre à N. S. de sortir.

Le digne coadjuteur, le Richard, en rochet et camail, arrive en voiture, il cause dans les coins avec le commissaire, qui profère cette phrase mémorable : « Je vais essayer, messieurs, de vous protéger, et de protéger le Saint-Sacrement. » Le coadjuteur, faisant le jeu de la police et de l'athéisme, envoie à Saint-Sulpice les manifestants, afin qu'il n'y ait pas de scandales. Personne, en l'absence de Clément, n'ose briser les scellés pour délivrer son Dieu : et il y avait là, des gens à merlettes dont les ancêtres se croisèrent pour délivrer le cénotaphe de Jésus. Finalement, le P. Pilot obtient de reléguer le Saint Sacrement dans une petite chapelle au deuxième étage. Puis, à Saint-Sulpice, le Richard monte en chaire pour remercier les catholiques de n'avoir pas manifesté leur foi sur la voie publique.

— « Chez les Capucins, rue de la Santé, les femmes ont mieux fait encore que les hommes. Cent cinquante agents attendaient la fin de la messe pour pénétrer dans le chœur et par là dans le cloître. A l'*Ite Missa est* M. Tribourt se précipite, et, avec l'aide des femmes, déploie la grande grille qui se trouvait repliée à droite et à gauche ; le sanctuaire se trouve ainsi fermé jusqu'à la voûte ; le commissaire brise le doigt de Mlle Blanche Munier. Tout à coup, les quatre portes du sanctuaire s'ouvrent, et les capucins paraissent, portant des cierges allumés, et suivis de leurs témoins : quatre-vingts voix d'hommes et deux cents voix de femmes entonnent le *Tantumergo*. Puis les agents brutalisent les femmes qui se suspendent à leurs chaises.

Chez les dominicains de la rue Saint-Honoré, il y avait, non seulement des sénateurs et des députés, mais un ancien ministre de la justice, un

ancien préfet de police : ont-ils usé de leur notabilité ? Aucunement.

Rue Jean-de-Beauvais, MM. Cochinet de Lassus, arrêtés par la police, parurent à l'audience du lendemain, menottes au poing et tenus par les gendarmes. C'était la réponse à la niaise protestation légale devant la force régulière.

Chez les Rédemptoristes de Ménilmontant, les fidèles sont *passés à tabac* dans la chapelle même ; chez les Pères de Picpus, trois cents agents chassent quatre hommes.

Les Oblats de la rue St-Pétersbourg, les Maristes de Vaugirard ont eu trois portes brisées, et huit mille francs de dégâts, quant aux archives de linguistique ancienne, elles ont été saccagées. »

— « La conclusion, enfin ! » — cria-t-on.

Ici, Ilou ouvrit une parenthèse :

« Lorsque le prince Hamlet veut tuer Claudius, et le trouve en oraison, il rengaine son épée *à cette heure il se repent, ce serait l'envoyer en Paradis !* Shakespeare fait honte aux évêques d'aujourd'hui. Pour un croyant, le sacrilège suscite un immédiat châtiment et c'est manquer de foi que de n'oser risquer l'Eucharistie dans la rue et dans la foule.

Il y avait si peu d'organisation à Paris que les Carmes de Passy ont été surpris par Clément en plein conseil provincial ; les Barnabites de la rue de Monceau, pendant la messe. Rue des Fourneaux, chez les Franciscains, les pompiers de la rue de Sèvres ont escaladé les murs du jardin, et brisé plus de fenêtres que de portes. On a lacéré les insignes de Terre-Sainte.

Les mots échangés entre les catholiques et leurs persécuteurs sont du plus haut comique : Je suis le représentant d'un gouvernement régulier, dit le commissaire. » — « Il n'y en a pas moins dans les circonstances, une grande similitude avec la Commune. » Voilà comment on s'oppose à la violation de cette custodie française de Terre Sainte, qui date de 1219. »

« Il eût été facile de créer une émeute aux Cordeliers de la rue de Romainville. Chez les Capucins, le hasard a donné une leçon ; un simple horticulteur étant venu voir les Pères avec ses cinq terre-neuve ; on imprima que les gentilshommes avaient amené leur meute de chasse, et l'affamaient, la lançant sur des mannequins. Hélas ! on flattait notre parti ; jamais aucun dogue n'a gêné les commissaires. Il y a deux voies : la résistance ou les représailles. ».

— « On ne résiste pas à l'armée. »

« Soit ! mais comment se fait-il que MM. les nobles qui ne savent que l'épée et le pistolet n'aient pas employé leur seule valeur ! Comment ! personne n'a écrasé les orteils de M. Andrieux, et poussé son coude dans les côtes des ministres :

Le duel, n'est-il pas la forme légale du meurtre ? Pourquoi ne l'emploie-t-on pas ? Tous ces députés, ces sénateurs n'eussent-ils pas mieux fait de gifler en pleine Chambre et en plein Sénat les auteurs des décrets ? Je comprends qu'on ait peur de la prison, car la prison signifie la mort : on vous y met dans des courants d'air si efficaces que nul n'y résiste. »

— « Laissons la résistance, examinons les représailles, » dit un avocat. « Elles seront terribles. Nous avons dix ans pour poursuivre en vertu des articles. »

— « Assez de paroles vaines. »

— « D'ici dix ans, le roi sera venu. »

— « Le Roy ! je m'étonne que son nom soit prononcé ! Le Roy ! On chasse les moines, on force les couvents, et celui que vous nommez le roi, si minutieux à écrire à ses gentilshommes à tout décès, n'a pas une adresse aux catholiques, une parole de protestation ! Oh ! je ne l'accuse pas de lâcheté, puisqu'il ne représente rien ; ce n'est pas même un pleutre. Chambord n'est qu'un bâtard, et fils de quelque garde du corps. »

On se leva scandalisé, bruyamment.

— « Le roi est un principe, » dit Ælohil Ghuibor, « et quelle que soit son infirmité d'homme, nul ne peut préjuger de sa valeur sceptrale. Le Pape lui-même, comme homme, peut errer, et son infailibilité ne s'entend que des actes œcuméniques, *urbi et orbi*. »

— « Laissons les thèses, venons aux faits. Quelles représailles exercer ? Quels sont les pires coupables dans les exécutions qui auront lieu à Typhonia ? »

— « Il n'y a que des exécutifs. »

— « Il nous faut des victimes. Le préfet représente le pouvoir central, plus qu'un autre fonctionnaire ; le commissaire dirigera l'exécution, et un serrurier sera le principal instrument. »

— « Fort bien : mais n'oubliez pas que l'exécution des décrets n'est qu'une revanche cachée des protestants qui sont tous francs-maçons. »

— « Eh bien ! quelles sont lès têtes ? »

— Le futur maire, et le banquier Huss. »

— « Le préfet, le commissaire, le serrurier, l'avoué et le banquier, cela fait cinq existences à briser. Combien me donnez-vous de temps ? » fit Ilou.

— « Trois mois. »

— « J'accepte. Et lorsque je reviendrai, ayant tenu ma parole, m'écouteriez-vous alors ? »

Un silence glacial répondit.

— « Il nous faudrait connaître les moyens que vous emploierez », observa Mérindol.

— « Vous nous parlez un peu, en Rocambole. »

— « Cela ressemble, en effet, à un roman-feuilleton. »

— « Peut-être le roman-feuilleton ressemble-t-il beaucoup aux dessous de l'histoire ! »

— « Vous risquez la Cour d'assises. »

— « Assurez-vous ; comme Ambroise Paré disait : je le soignai, Dieu le guérit, » je mettrai la main sur les coupables et le doigt de Dieu les couchera dans la folie ou dans la mort.

« Nous sommes convenus des choses secrètes, il faut encore une protestation publique. Quelle occasion choisir, je vous prie ? je connais mal la vie provinciale. »

— « Le matin de la rentrée des tribunaux, la messe du Saint-Esprit groupe, préfet, évêque et magistrats.

— Vous promettez une manifestation pour ce jour-là ? »

— « Oui », dit Ghuibor.

Alors Ilou prit son manteau.

— Il a fallu police, gendarmerie et pompiers pour expulser jusqu'à ce jour. — Je vous promets, moi, l'armée : cavalerie et infanterie ; je vous promets un général de division ; je vous promets un scandale capable de déshonorer à jamais la République : et nulle main ne sera visible.

« Vous reconnaîtrez tous le doigt de Dieu. »

## XIV. — SCÈNES DE LA XII<sup>e</sup> PERSÉCUTION CONTRE LES CHRÉTIENS

Depuis deux heures, la charrette d'exécution portant les béliers, les pics et les haches, stationnait devant le couvent des Capucins.

Toute la gendarmerie, sabre au clair, refoulait les manifestants en faisant ruer leurs chevaux, à la manière des gardes de Paris.

A la venue des exécuteurs, des cris retentissent :

— « Mort à Ferry ! Vivent les Capucins ! Vive la Religion ! A bas les crocheteurs ! »

Dans le couvent, on cloue des traverses en bois derrière la porte.

Le commissaire central, un jovial à la moustache longue, pointue et cirée d'impérialiste, fait son petit Andrieux.

— « Je suis le commissaire central, chargé par M. le Préfet de vous notifier un arrêté d'expulsion, en vertu des décrets que vous connaissez : ouvrez ! »

— « Je ne céderai qu'à la force », dit le père gardien.

— « Allez-y », fait le commissaire aux ouvriers.

Une mèche anglaise traverse la porte, mais à l'intérieur un marteau la brise ; une scie à manche est aussi coupée.

Les exécuteurs frappent avec une pince de vingt kilogrammes. A ce bruit angoissant de balistique, la foule entonne :

« Dieu de clémence,  
Vois nos douleurs,  
Sauve, sauve la France  
Au nom du Sacré-Cœur ! »

La pince parvient à traverser la porte, mais de l'intérieur on l'arrache à l'ouvrier.

Les huées et les sifflets de la foule éclatent.

Une autre pince enfoncée au travers de la porte est repoussée à coups de marteau.

Les curieux qui s'encadrent aux fenêtres et s'accroupissent sur les toits, sifflent. Sur le mur du jardin, à proximité de la porte attaquée, quelques jeunes gens, Samas, Marestan, criblent de plâtre et d'injures le serrurier Bénézet.

Celui-ci, à mesure qu'il arrache un débris de planche de la porte, le lance de toutes ses forces contre les jeunes gens qui se baissent, évitant le coup, et jettent à leur tour des pierres. Le serrurier a peur et se sauve derrière les chevaux de la gendarmerie. Enfin un madrier manié à dix ébranle la porte qui résonne d'une façon sinistre.

Le chœur des femmes redouble :

« Dieu de clémence,  
Vois nos douleurs,  
Sauve, sauve la France  
Au nom du Sacré-Cœur ! »

— « Voyez, disait Mérodack à Samas, comment les cavaliers de Louis XIV reculaient devant les forces chorales de protestants désarmés ; voyez les dragonnes et les aiguillettes des gendarmes, elles ne remuent pas, elles tremblent ; voyez ce frisson nerveux courir et comme rider la peau des chevaux : voilà un phénomène hyperphysique, — le même qui, aux époques de foi, frappait les sacrilèges, le même qui guérit dans les pèlerinages. »

— « Que manque-t-il à ce millier de femmes, pour se transformer en Euménides ? un évêque majestueux qui les commande. Au lieu d'être dans ce couvent avec tout son chapitre, ses chantres, ses cierges, croix et bannières, Dydime se terre dans son évêché, disant : « Les Typhoniens en ce moment m'ôtent le chapeau. »

En un fracas épouvantable, la porte du cloître cédait à l'assaut ; avec fièvre et maladresse les crocheteurs déblayèrent l'entrée, sans apercevoir d'abord une barricade de chaises entrelacées ; ils prirent les haches à vaste profil et s'escrimèrent ; enfin le commissaire put passer. Mais la porte du cloître défiait encore l'homme à l'écharpe. Les serruriers avaient jeté leurs outils, harassés. Il fallut attendre un renfort. Depuis deux heures et demie l'exécution était commencée.

Enfin, des apprentis paraissent et crochètent la serrure ; mais ils éprouvent une forte résistance, on a barricadé là encore. Les charpentiers,

violemment requis parle commissaire, reprennent haches et pics ; ils attaquent le pan du mur. Une statue de la Vierge tombe par suite de l'ébranlement et vient écraser le chapeau haut de forme du commissaire, qui, livide et superstitieusement atteint, prend une expression d'effroi qu'il ne quittera plus.

Maintenant, les vociférations des six cents personnes enfermées dans le cloître s'entendent et répondent au choral effrayant de la rue.

Affolée, la police dégaine et s'élance l'épée en avant.

Les six cents témoins rythment formidablement ce seul mot :

« Excommunié ! Excommunié ! » tandis que le commissaire babultie l'arrêté préfectoral.

Quand il replie son papier, le chœur cesse ; alors le fonctionnaire tire de sa poche une autre paperasse, l'expulsion du Père gardien, sujet suisse, dans les vingt-quatre heures.

Alors le capucin s'avance, et d'une voix forte :

— « J'ai eu déjà l'honneur d'être arrêté par le chef de la police de Berlin, le chevalier de Drigolsky. »

— « Qu'aviez-vous fait ? » demande niaisement le commissaire. »

— « J'étais gardien du couvent de Besançon en 1870. J'offris au général Rolland notre chapelle pour les mobiles sans abri par vingt-deux degrés de froid. Le soir de la bataille de Cussey, tout le personnel du couvent entra dans les ambulances pour ne plus les quitter pendant huit mois. Pour moi, ambulancier, à Montbéliard, puis à Blois et à Patay, je fus arrêté à Meung-sur-Loire par les Prussiens, menacé d'être fusillé comme espion, à cause de nia connaissance de l'allemand. Interné à Orléans, je repris jusqu'à la fin de la guerre ma triple fonction d'infirmier, d'aumônier et de quêteur pour les blessés pauvres. Voilà les titres que je crois avoir à respirer l'air de France. »

Un ouragan de bravos éclate. Sergents de ville et gendarmes ne comprennent plus, démoralisés ; leurs notions de l'honnête et du scélérat bouleversées, ils ne savent plus si leur fonction est la répression du crime ou sa perpétration.

Mais le commissaire crie aux témoins :

— « Vous êtes tous en état de rébellion ! »

Le duc de Nîmes réplique :

— « Nous sommes en rébellion contre l'injustice. »

— « Vous dites ? . . . vous dites ? . . . N. . . de D. . . les menottes. . . la prison. . . »

Mérindol s'avance tendant ses mains :

— « Si les menottes sont aujourd'hui l'insigne des honnêtes gens, je les réclame. »

— « Eh ! passez-les à tabac ! » souffle le commissaire à ses hommes.

Il fait jeter les catholiques dehors l'un après l'autre.

Le prince des Baux se tourne vers Courtenay :

— « Je comprends aujourd'hui comment la Terreur a pu durer et que les pires de tous les hommes seront toujours les Girondins : nous sommes six cents, avec la rue nous sommes trois mille, et nous obéissons à cinquante hommes mal armés. »

— « Gendarmes, » crie de Plessac « Souvenez-vous de la rue Haxo. »

Le défilé s'éternise et le Père gardien voyant les baïonnette de la ligne briller, craint un massacre.

— « Messieurs, depuis quinze jours vous m'avez habitué à attendre de vous de grandes choses. Ce que la violence n'a pu obtenir de vous, un seul mot d'un pauvre religieux le fera. Au nom de Dieu, cessez toute résistance ! »

Puis il les bénit au passage. Un policier dit à l'autre :

— « Ils ne sont pas dangereux, les moines ; ils ne sont pas fanatiques. »

Samas entend cette parole et la redit à Merodack qui se souvient alors de l'enseignement d'Ilou.

— « Vivent les Pères ! Vive la liberté ! A bas les décrets ! »

Les six cents témoins vont grossir la foule extérieure. La police, maîtresse de la place, monte au premier étage.

— « Combien de portes à enfoncer ? demande un aide. »

Le Père gardien, avec un bon sourire :

— « Soixante-sept, pas une de moins. »

— « Pour expulser dix-sept moines ! » et le commissaire jure et sacre.

Le Père se couche par terre ; il faut six agents pour l'emporter.

— « Quel tabac, si on osait ! » murmurent les porteurs.

A la treizième porte, un agent arrête le pic de son acolyte.

— « Le signe. . . de la Grande Loge. . . le signe des Maîtres ! . . . »

— « Farceur, il n'y a pas de maçons ici ! »

— « Je te dis que c'est le signe. . . je vais à une autre. »

Le symbole qui faisait reculer le compagnon ouvrier était une simple croix inscrite dans un cercle.

— « Hardi ! vite ! » accélérât le commissaire.

La porte céda tout de suite à l'inverse des autres, et le commissaire seul y entra.

Trois hommes étaient dans la cellule : un capucin en prières, un dominicain et un laïque à l'allure cléricale, Ilou. Celui-ci s'avança vers l'homme à l'écharpe, le dévisageant avec une puissance de regard inconnue aux paupières d'Occident.

— « Vous mourrez fou, avant un mois ! »

Le commissaire voulut appeler ses hommes : la porte s'était refermée.

— « Vous me menacez ? . . . les menottes ! . . . » L'étranger sourit et doucement :

— « Aimez-vous votre fille ? »

— « Ma fille. . . ma fille n'a rien à voir là dedans ! »

— « Votre fille à cette heure est dans un mazet avec des jeunes gens et si à midi sonnant je ne parais pas où l'on m'attend, vous serez grand-père à midi dix. »

Le magistrat n'eût pas reculé devant la mitraille ; il eut peur et laissa Ilou et Alta sortir : la statue de la Vierge lui était tombée sur la tête, et depuis cette impression. . . il avait perdu son équilibre.

Dans la rue, Alta aperçut parmi la foule le joli visage de Mme Palude contracté, anxieux ; il l'indiqua du regard à Ilou :

— « J'ai obtenu de Nergal qu'il rompît avec elle. Hier, malgré ses pleurs, le romancier est parti, déclarant que jamais il ne reviendrait sous le toit d'un persécuteur des chrétiens et des moines. »

Le Dominicain et le Mage gagnèrent l'endroit où était la préfète. Celle-ci apercevant Alta s'élança en grande détresse morale.

— « Il n'y a pas de bénédiction pour la femme de l'excommunié. »

— « Que dois-je faire ? »

— « Le quitter pour toujours. »

Le moine passa et dit à Ilou :

— « La mère de Palude est une vieille paysanne fanatique qui ira maudire son fils : elle est dans cette foule, j'y ai veillé. »

— « C'est bien, » dit Ilou, « je peux encore joindre l'express pour Tarascon, voir l'aspect de Frigolet, causer avec le Père Edmond et prendre le rapide de huit heures du soir pour Paris. »

Pendant ce temps, les agents portaient dans la rue les dix-sept moines, et la foule jetait des fleurs, alternant des phrases de cantiques et des huées, et se souvenant des Arènes :

— « La mort à Ferry ! La mort aux crocheteurs ! Vive Henri V ! A mort les protestants ! »

Enfin le dernier moine est expulsé, c'est le plus humble, aux acclamations, il répond :

— « Je ne suis que le frère cuisinier ; qu'avons-nous fait à notre bon roi Louis Philippe pour qu'il nous chasse ? »

Cette exclamation témoignant d'une vie si cloîtrée, cette humilité, enthousiasment la foule qui a besoin de se détendre.

De forts gaillards hissent le Frère sur leurs épaules.

— « *Zou*, à l'Evêché ! » crie-t-on.

Et les trois mille manifestants, bousculant gendarmes et policiers, s'élancent, gagnent le boulevard, renversant les kiosques de journaux, culbutant les buvettes et les étalages extérieurs. Ce torrent humain s'engouffre dans la rue des Lombards, hurlant et furieux ; à l'évasement de la place devant la cathédrale, cinq agents épouvantés dégainent et puis se sauvent.

Soudain, le battant ouvert de la porte monumentale se ferme, l'évêque refuse de recevoir le moine, le pasteur repousse son troupeau, et la foule vient s'écraser contre les panneaux.

Alors devant la lâcheté de leur évêque, les Typhoniens déraisonnent.

— « Des haches ! des poutres ! Enfonçons l'évêché ! »

Nul en ce paroxysme ne se rend compte de la terrible coïncidence entre cette foule qui vient de protester contre le bris d'une porte de couvent et qui va rompre celle d'un évêché. Heureusement aucun n'a d'instrument. Leur impuissance s'exhale en un sifflement horrible et strident, un sifflement auprès duquel les sirènes maritimes ne sont qu'un vain bruit.

Monseigneur Dydime a eu peur : les portes s'ouvrent et le flot catholique envahit la cour, escalade le perron et vient jeter le frère cuisinier aux bras de l'évêque livide, malgré sa couperose.

A ce moment les cloches sont maniées par des mains inexpérimentées et un toscin étrange sonne tandis que la foule crie encore :

— « Mort à Ferry ! Mort aux huguenots ! Vive le Pape ! Vive Henri V ! »

Et puis, Isdubar crie :

— « A la Préfecture ! »

Cent voix répètent, comme sous le coup d'une illumination :  
— « A la Préfecture ! »

## XV. — EXCOMMUNIÉ

Palude, inquiètement, arpente son cabinet, malgré les estafettes qui viennent de moment en moment lui dire où en sont les choses, il attend le commissaire central ; appuyé contre la vitre, il regarde l'avenue déserte ; une voiture paraît au tournant, et s'arrête ; sa femme en descend.

« Elle aura manifesté sans doute. . . L'influence de Nergal la détraque. Je parie qu'elle ne voudra pas me renseigner. . . Laissons-la à son humeur. »

Il quitte la fenêtre, et continue à piétiner nerveusement. Un bruit sourd, un bruit de mer sur une grève découpée lui arrive. Il croit que ses oreilles cornent ; mais cela devient distinct. Il ouvre la fenêtre : aucun doute ne reste : il reconnaît le cantique des catholiques :

Dieu de clémence,  
Sauve la France  
Au nom du Sacré-Cœur. . .

La foule surgit : il se souvient de Lamartine au balcon de l'Hôtel de Ville ; il veut parler, se draper dans la majesté de la loi et du pouvoir central, mais devant qu'une idée lui vienne, les huées éclatent.

« La mort au préfet, lâche, hugenot, excommunié ! »

Le portier se précipite aux grilles et les ferme.

La foule hésite un instant dans ses cris, et se fixe bientôt sur le mot : « excommunié » scandé sur trois notes ; le fonctionnaire quitte sa fenêtre sans oser la fermer.

Il se sent seul et malheureux sous l'anathème, il quitte son cabinet et va chez sa femme. Des malles ouvertes où la camériste empile hâtivement les robes que lui jette, violente et exaspérée, sa maîtresse.

« Que fais-tu ? » balbutie le fonctionnaire « n'aie pas peur ; les Typhoniens crient, mais nous sommes en sûreté. »

A ce moment, une recrudescence de huées :

« A bas le commissaire ! A bas le crocheteur !

Aussitôt le boute-selle sonne à la gendarmerie.

La fonction l'emporte sur l'inquiétude sentimentale. Les pierres ricochent dans son cabinet ; on entend le cassement net des vitres, et leurs tombées sur le balcon.

Quand Palude revient à la fenêtre, la Préfecture est débloquée, les manifestants refoulés ; vingt gendarmes, le sabre au clair, prennent position devant l'immeuble administratif ; et le commissaire central, les habits en désordre, brandissant sa canne brisée, le visage enflammé d'apoplexie, escalade l'escalier, et vient échouer sur une chaise en déserrant sa cravate.

Pardon, mais j'étouffe. . . Oh ! voyez-vous, il y a des brigands dans l'affaire. . . laissez-moi vous raconter mon histoire. . . ce sera un indice pour vous. . . car il va nous arriver malheur. . . à tous. . . c'est sûr ! » Palude, impressionné, attend que le central puisse parler.

« Dans une cellule, j'ai trouvé le P. Alta et un étranger, un inconnu au regard terrible, qui m'a dit : si à midi, je ne parais pas où je dois être, tu seras grand-père. » J'ai eu peur ; l'exécution finie, je cours chez moi et je trouve ma fille. . . elle a seize ans. . . ma fille saoule, riant niaisement, disant qu'elle s'est bien amusée, à un mazet, avec des garçons. Ah ! l'autre n'a pas menti. . . et j'ai mis sous clé, ma fille. . . et me voilà ! je ne ferai pas de vieux os. . . la Sainte Vierge s'est jetée sur ma tête, elle voulait me tuer. . .

« Est-ce le bon Dieu ? est-ce le diable ? je ne sais, mais nous sommes perdus. . . vous êtes perdu ! »

— « Pourquoi n'interrogez-vous pas votre fille ? n'arrêtez-vous pas le Père Alta ? il vous livrerait le nom de l'inconnu. »

Le central ricana.

— « Alors, vous croyez que c'est naturel, ce qui arrive ? Il y a dix-huit ans que je suis commissaire, et cette fois. . . j'ai peur. . . »

Et il s'approcha d'une fenêtre donnant sur la cour.

— « On descend des malles » dit-il, « le portier fait signe à un fiacre qui n'ose approcher. Vous partez pour Paris. . . M. le Préfet. Eh bien ! moi je démissionne, je n'en veux plus. . . je ne peux pas lutter contre de tels démons. Ma fille dans un mazet avec des garçons et saoule à ne pas comprendre un mot de ce qu'on lui dit ? »

Palude était déjà chez sa femme qui, en costume de voyage, achevait de ranger des bijoux dans un écrin portatif.

« Suzanne, » dit Palude, « je te supplie de réfléchir. J'ai toujours été le mari le plus complaisant. Tu aimais Nergal, et j'ai laissé Nergal auprès de toi, sans un reproche, sans une arrière-pensée. Il n'y a jamais eu d'amour

entre nous, soit ! mais n'as-tu pas dans le cœur un peu d'amitié ? Tu étais ambitieuse, il te plaisait de trôner dans une préfecture. Si tu m'eus demandé de démissionner, peut-être l'eussé-je fait plutôt que de te perdre. »

Elle continuait ses apprêts, avec dextérité.

— « Ma boîte à gants, Hortense ».

— « Elle est dans le nécessaire en peau de truie. »

Le préfet s'exaspérait.

— « Ceux qui te poussent ne sont pas même des convaincus ; tu n'es en leurs mains qu'un instrument de vengeance politique. »

Elle était prête ; éconduisant la femme de chambre, elle regarda enfin son mari avec la face dure de celles qui n'aiment plus.

« Je te hais, Palude, pour ton nom, pour ta fonction, pour la forme de ton nez, pour ta nature ; pour tout, je te hais. Tu n'es qu'un policier de l'Etat, tu as touché à la chose sainte : à la Religion, tu as fermé des chapelles. Tu as sévi avec tes gendarmes contre les hommes les plus augustes de ce monde, les moines : tu es excommunié, ils te l'ont crié, et à mes yeux, tu es déshonoré !

Mon éducation catholique soudain en moi s'est réveillée ; et toutes mes lectures, tous les poètes, tous les penseurs, tout ce qui m'a élevé l'âme se dresse dans mon esprit pour te rabaisser. Je te déteste au nom de Musset, de Lamartine, de Baudelaire, de Balzac, comme je t'exècre au souvenir de ma première communion.

Va, Judas, toucher les trente deniers, vendeur de chrétiens, fonctionnaire d'imbécillité. » — « Ah ! ce Nergal ? »

— « Ce Nergal m'a donné une âme. Je fus adultère, c'est vrai ; mais quelle vertu avais-tu cultivée en moi ? quelle grandeur ai-je trouvée en toi ? homme pratique, je te ferai une pension alimentaire. Allons, laisse-passé. . . laisse-moi passer, ou je crache, ignoble, ignoble policier. »

Palpitante de fureur, elle passa devant son mari atterré, descendit précipitamment, se jeta dans la voiture où ses malles étaient chargées, sans que Palude songeât à la retenir. Il restait assommé du coup. Le portier vint le tirer de sa stupeur.

— « M. le Préfet, une vieille femme insiste pour vous parler. »

— « Au diable ! » fit-il, Puis, se ravisant, il porta ses deux mains à son front en murmurant : « Non, ce n'est pas possible. »

— « Qu'on l'introduise dans mon cabinet. »

Le central était sur le seuil.

— « Je vous avais bien dit que nous sommes perdus. . . Je n'ose pas rentrer chez moi. Ma fille. . . que va-t-elle m'avouer ? Ah ! ils sont terribles dans leur vengeance ! »

A ce moment, les grilles de fer se refermaient bruyamment ; Palude était veuf. Il s'affaissa sur un canapé et resta un moment sans voir la vieille paysanne qui était entrée.

C'était une provençale, portant la coiffure et le fichu traditionnels, toute en noir, la face ridée comme une vieille pomme, la bouche rétractée et sans dents.

Plantée devant lui, les mains crispées à son cabas, elle dit seulement :

— « Est-ce vrai ? »

— « Ma mère » fit-il se dressant avec une envie enfantine de se réfugier dans ses bras. La vieille l'arrêta d'un geste des deux mains, et répéta :

— « Est-ce vrai ? »

— « Quoi ? » balbutia-t-il.

— « Est-ce vrai que tu as fermé des maisons du Bon Dieu, que tu as chassé des moines de leur couvent ? »

— « Ce n'est pas moi, c'est le ministre, c'est la Chambre ; je n'ai fait qu'exécuter les ordres de mes chefs. »

— « Je ne sais pas lire ce qu'ils appelaient l'arrêté ce matin ; ce que lisait le commissaire était signé de toi. »

Palude ne répondit pas. Comment eût-il expliqué à cette paysanne les nécessités de la politique.

La vieille répétait :

« Est-ce vrai ? est-ce toi ? »

— « Eh bien ! oui, c'est moi, mais je suis quand même ton enfant. »

— « Tu es l'Antéchrist ! » cria-t-elle. Moi qui t'ai porté, élevé, moi qui si longtemps ai travaillé en journées pour que tu deviennes un monsieur, un savant ; moi qui n'ai jamais voulu paraître, de peur de nuire à ta carrière ; maintenant je te renie, et que Dieu m'entende. Au nom de Dieu, au nom du Roy, moi ta mère, chrétienne et royaliste, je te renie et je te maudis ! »

Et, rigide, comme les principes mêmes qu'à ce moment elle incarnait, la vieille provençale sortit, sans un regard pour ce fils, désormais plus mort que les morts, et sur lequel elle n'oserait pas pleurer.

## XVI. — UNE VICTOIRE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

La légalité est la forme la plus  
moderne de l'arbitraire.

Sur la montagnette, à trois kilomètres de la route qui relie Tarascon à Avignon, s'élève l'abbaye de Saint-Michel. Le lieu s'appelle Ferigolet, ou Frigolet, du provençal *ferigoulo*, thym, — seule frondaison de ce stérile chaînon des Alpes.

Les Bénédictins de Montmajour y établirent, au X<sup>e</sup> siècle, une chapelle qui devint un but de pèlerinage, au titre de Notre-Dame de Bon-Remède. La chapelle devint prieuré par bulle d'Adrien IV, puis monastère et chapitre. Son isolement la préserva du vandalisme révolutionnaire.

La religion qui avait possédé Frigolet pendant neuf cents ans, y reparut le 27 avril 1858. Le Révérend Père Edmond, trappiste du monastère de Saint-Lieu-Sept-Fons en Bourbonnais, y vint établir la règle des Prémontrés.

L'église a trois nefs, flanquée de deux tours à flèches, avec collatéraux est flanquée à droite de la maîtrise, à gauche des lieux réguliers.

En face de l'église, sur la déclivité de la colline, sont l'hôtellerie, les Hospitalières Franciscaines, la boulangerie, la basse-cour.

Le caractère de l'Ordre consiste à donner au culte la plus grande solennité possible. Fondé par Norbert, primat de Germanie, en 1120, il compta jusqu'à trois mille moustiers. Après avoir duré sept siècles sous plus de soixante prélats, l'ordre se dispersa dans le cyclone révolutionnaire.

*Ordo candidus*, l'Ordre blanc, est aussi *Ordo apostolicus*, il prêché autant qu'il officie.

Ce qui donne un caractère extraordinaire au monastère de Frigolet, c'est son enceinte composée de donjons, de tourelles et de murs crénelés. Il y a trois donjons à plusieurs étages avec créneaux et mâchicoulis. Mais les tourelles servent de stations pour le Chemin de Croix et à certains endroits le rempart est si peu élevé au-dessus du sol qu'un homme le sauterait aisément. Toutefois, Ilou avait vu juste en comptant sur l'action esthétique

du décor : ce monastère était désigné entre tous pour la résistance aux décrets et le déshonneur du gouvernement.

En dehors des réguliers profès et des novices, l'abbaye possède des cours complets d'études ; mais l'arrêté d'expulsion ne visait que les quarante Pères du moustier.

A Marseille, malgré la canaille soudoyée par l'Etat et qui aida la police et l'armée, il y avait eu du sang versé, des rixes et une surexcitation énorme. M. Poubelle, qui ressemble à un gros angora et qui déteste le bruit et l'éclat, ne se fia point au télégraphe : il vint ad ministros et ses chefs lui apprirent qu'il y avait six mille hommes armés et cent dogues d'Ulm dans la forteresse de Frigolet.

Les cloches du monastère sonnaient jour et nuit et les gens des environs arrivaient par milliers, chantant :

« Provençau et catouli. »

Saint-Rémy de Provence vint en cohorte avec son curé-doyen en tête ; le curé de Château-Renard avec ses vicaires et cinquante hommes. Barbentane qui fournit et des ouvriers et des vivres au moustier, envoya six cents catholiques ; cent accoururent de Rognonas, — de Graveson deux cents. Maillane où vit le comte de Provence, Frédéric Mistral — dépêcha deux cents de ses gars. Saint-Etienne, Boulbon, Vallabrègues, Mezargues, toute la contrée se leva pour être au péril. Un dimanche il y eut dix mille manifestants autour du monastère : c'était l'occasion pour les Provençaux d'avouer ce séparatisme qu'ils dissimulent et qui seul cependant les rend intéressants.

Toute la Provence était en feu de fanatisme provoqué : dans les huit départements ressortissant de Marseille, les haches de la Maçonnerie avait déjà sapé bien des porches augustes.

A Marseille, non seulement la police fut brutale, mais le gouvernement paya plusieurs tentatives d'assassinat contre les nobles catholiques.

A Aix, l'archevêque avait assisté à l'exécution ; à Arles, on avait mis trois heures à expulser deux Pères du Sacré-Cœur ; à Carpentras, le 141<sup>e</sup> de ligne assiégea trente-trois dominicains qui résistèrent six heures durant et furent un peu assommés par les agents ; à Sénanque, les Cisterciens sont chassés par le préfet du Vaucluse en personne. Toute la vallée du Rhône était prête pour une guerre sainte : il ne manquait que des chefs.

— En dehors des quarante religieux, il y avait cent cinquante personnes à Frigolet en comptant les ouvriers des divers ateliers, les pensionnaires libres des hôtelleries, une vingtaine d'enfants étudiant à la maîtrise ; lorsque le nommé Constans écrivit : à *Madame la Supérieure de Prémontré*, ignorant le sexe du couvent et prenant le nom de l'ordre pour celui du lieu.

Enfin, ayant mobilisé les dragons de Tarascon, l'infanterie d'Avignon, toute la gendarmerie du département et averti les pontonniers, MM. Poubelle et Guyon Vernier se risquèrent avec deux mille hommes de troupes ; mais devant que paraître, ils dépêchèrent un commissaire créé pour cette unique fois, celui de Tarascon, Giroud, ayant répudié la besogne.

Quand le récent magistrat, le 5 novembre, monta le chemin du moustier avec son équipe de gendarmes, il fut accueilli par les lazzis des provençaux.

Le Père Edmond, très calme, lui laissa déployer l'arrêté et l'écouta à travers la grille tandis que les quatorze cents catholiques enfermés au moustier hurlaient ironies, invectives et déployaient cette faculté de criaillerie que le Provençal possède plus qu'aucun autre, personnage d'Occident.

Une huée colossale scandait les phrases de l'arrêté.

— « Je représente. . . je représente la Loi. . . » hurlait le commissaire.

Isdubar, un Hercule en costume de chasse, s'avança, et mettant un poing sous le nez de l'homme :

— « Sans tes quinze gendarmes, tu ramasserais déjà tes dents ! »

— « Voyou, » fit le commissaire.

— « Je peux t'engueuler en latin ou grec : je suis docteur ès lettres. »

Le Père Herman à travers la grille fit taire Isdubar, rassura le commissaire avec une bienveillance niaise et lui remit une protestation plus grotesque que le décret.

On entendit ce moine qui ne relevait que de Dieu et du Pape protester au nom de ses co-sociétaires contre les actes attentatoires à leurs droits de citoyens jouissant de leurs droits civils, et déclarer user des articles 114, 123, 184, 186 du Code Pénal avec réserve du bénéfice de l'article 637. Et en post-scriptum, pour la forme, comme s'il n'y croyait pas :

— « Nous sommes dans le devoir douloureux de vous déclarer que vous et vos commettants tombez sous le poids de l'excommunication majeure réservée au Pape. Que le Seigneur vous fasse miséricorde. »

Isdubar leva les bras au ciel, et se tournant vers le commissaire :

— « Vous n'êtes pas le plus coupable, vous ; les avocats ont perdu la monarchie, ils perdront aussi la religion ! »

Les gendarmes avaient l'air triste de chiens qu'on lancerait sur d'anciens maîtres : en leur âme simple, ils ne comprenaient pas trop leur mission et détalèrent avec vitesse.

— « Les dragons, » cria-t-on.

Ils défilaient à la file indienne sur le lacet de la route.

Les deux mille personnes enfermées dans le monastère parurent sur les murs, aux créneaux des tours, même sur les toits. Un peu d'angoisse les secoua : on investissait le monastère ; les sentinelles s'étagaient sur plusieurs lignes d'épaisseur.

A cent mètres du rempart, abrité du mistral par le monticule dû Calvaire, le préfet caressait sa belle barbe en compagnie du général Guyon-Vernier et d'une vingtaine d'officiers.

Bientôt toute la cavalerie se développa en ligne, sabre au clair, postée de dix en dix pas et piétinant aussi indifféremment les champs ensemencés que l'inutile bruyère : car le Latin ne respecte pas même le blé quand il a une consigne.

On garda les points stratégiques vers Boulbon, Maillanne et Barbentane. Sur plusieurs périmètres d'épaisseur les sentinelles s'organisaient d'abord sur trois rangs, bientôt sur cinq.

A ce moment Ilou, que le train de onze heures avait amené et qu'on prenait pour un missionnaire à cause de sa grande barbe et de son teint bistré, s'avança jusqu'à la ligne des sentinelles et croisant les bras, sourit d'un sourire radieux.

— « Au large ! » cria un dragon.

Le Mage ne bougea pas.

— « Circulez » répéta le dragon.

Immobile, le contemplateur n'entendait pas.

— « F. . . moi le camp, N. . . de D. . . », cria le militaire ; et il poussa son cheval, la tête contre le rebelle.

Celui-ci souffla sur l'animal qui, subitement cabré, jeta son cavalier, et se mit à courir.

Un officier alors accourut ; il avait vaguement vu le débat.

— Sale pékin, vous faites peur aux chevaux ! »

— « Et aux hommes parfois », dit Ilou.

Il planta son regard redoutable dans les yeux du capitaine.

— « Qui êtes-vous ? » dit l'autre.

— « Un Brahme. »

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « Ça, c'est plus qu'un roi ! »

— « Vous êtes un vieux fou : détalez ou je cogne. »

— « Votre bague, » dit tranquillement le personnage, « porte le blason des Trinquetailles ; vos ancêtres croisèrent pour délivrer le Tombeau du Christ ; vous avez une Bienheureuse parmi vos aieules. »

— « Vous connaissez le blason, soit ! Mais vous allez connaître la prison. »

— « Vous n'avez donc ni mère, ni sœur, ni femme, ni enfant, ni maîtresse ? »

— « Quel radotage ! »

— « Chaque minute de la prison dont vous me menacez, retrancherait un jour plus peut-être, de leur vie. Mais je ne dois pas me buter à si peu que vous. Prenez à gauche, capitaine ! »

Le cheval de l'officier obéit au geste du brahme et entraîna son cavalier.

Ainsi piété sur un mamelon à cent cinquante mètres des murs de l'abbaye, l'étranger immobile réfléchit et puis s'éloigna quand il eut échangé un signal avec les assiégés.

Sept heures s'étaient écoulées depuis la signification des décrets. Les paysans venus dans un mouvement enthousiaste au monastère pensaient rentrer chez eux. Derrière la ligne militaire, leurs femmes et leurs enfants les attendaient.

Le général Guyon-Vernier avait dit :

« Ne laissez entrer dans ce monastère quoi que ce soit, ni qui que ce soit. »

La comtesse de Mérindol ayant à faire parvenir de graves nouvelles à son mari, alla supplier le sous-préfet et lui montrer un pli ouvert.

« Quand il aura jeté le froc aux orties », répondit le spirituel fonctionnaire.

Parmi les assiégés, un prêtre de Tarascon, venu le matin demander des prières pour son père à l'agonie ne put sortir. On vint pour l'avertir que son père était mort et les vedettes ne laissent pas le mandataire passer. Après plusieurs heures, un commandant permit qu'on avertisse le malheureux fils et il se vanta tout haut de sa magnanimité, espérant que les conservateurs auraient de la mémoire s'ils venaient au pouvoir.

A un moment des femmes s'étant un peu avancées pour faire des signes avec des mouchoirs et des châles, un chef d'escadron fait sonner le boute-selle, et on charge : plusieurs sont foulées, d'autres tombent et se blessent.

— « Ni une lettre, ni un pain, ni un médecin, n'entreront dans l'abbaye. »

Tel fut l'ordre du jour du général Guyon-Vernier.

Le capitaine d'état-major Tronchet, plein de zèle pour l'avancement, dicta aux reporters les détails de son mouvement tournant. Il occupa de force la ferme de Lallemand, catholique obligé sous peine de mort d'héberger les ennemis de sa religion.

Les vingt officiers de cavalerie couchèrent sur la paille dans la bergerie : du reste ils ne payaient pas ce qu'ils prenaient, sauf un seul qui donna dix francs d'une poule.

Le commandant Gaston du 141<sup>e</sup> ne voulut pas rester en arrière du Tronchet au mouvement tournant. Il s'empara sans coup férir de la grande hôtellerie des pèlerins. Puis, la chose faite, il vint au moustier : oh ! poli comme il convient à un homme qui a des troupes et qui est bon prince envers des gens désarmés.

Le service des ateliers et la ciergerie à vapeur furent arrêtés. Les soldats chassèrent brutalement les ouvriers, les forçant à errer à l'aventure, sans gîte, sans pain, — car le soldat est le frère de l'ouvrier.

Les frères convers furent dispersés vers la rase campagne.

Le second jour du siège se marqua d'une nouvelle mansuétude du général Guyon-Vernier : la boulangerie et le poulailler qui se trouvent à cent mètres du monastère, furent pris par les glorieux soldats.

Affamer les hommes de prière, les descendants des civilisateurs de l'Occident ne suffisait pas : on bloqua l'église et, quand les religieuses franciscaines vinrent, suivant leur règle, pour assister à la célébration de la messe, elles furent accueillies par des croisements de baïonnettes et des propos soldatesques.

On bloqua les cuisines ; on bloqua là maîtrise.

Plus d'études, plus de classes ; ni professeurs, ni parents ne purent pénétrer. Les élèves ne firent pas leur promenade du dimanche.

On bloqua les basses-cours et les officiers eux-mêmes savourèrent la poule volée.

On fit prendre le large aux jardiniers.

Enfin, le général Guyon-Vernier ordonna de bloquer les citernes.

Dès le second jour, ni soldats ni officiers ne prenaient plus la peine de parler autrement qu'en pointant leur baïonnette ou leur sabre. . On brutalisait les femmes.

Un Père, étant sorti de l'abbaye pour un service nécessaire fut arrêté et voulant rentrer, il faillit être embroché par la sentinelle.

Au cours du siège, l'esprit de caste qui dirige mieux qu'aucune hiérarchie les humains, se montra dans sa force éternelle.

La haine de l'illettré contre le savant, de l'homme de guerre contre l'homme de paix, du viveur contre le chaste, de celui qui blasphème contre celui qui prie : après l'étonnement de se voir mobilisés pour une telle besogne, les soldats et les officiers passèrent à la fureur : ils méprisaient leurs adversaires. Ah ! quelle autre conduite ils auraient tenue envers des soldats comme eux, jureurs, sacreurs et tueurs ; mais sans être méchants, ils sentaient leurs baïonnettes un peu déshonorées à pointer contre des uniformes divins : des moines, des fainéants, des mangeurs de bon Dieu, des marmotteurs de patenôtres.

L'abbé Goddi, un savant, pensionnaire de l'Abbaye, lors de l'investissement s'était élancé pour avertir les frères, les faire rentrer ; mais un capitaine survint et lui ferma la porte.

Un soldat plein de zèle :

« Assez parlé, calotin ! Au large ! »

Recueilli par le curé de Maillane, il fit une tentative auprès de Guyon-Vernier en personne, qui lui rit au nez.

Julien, le comptable du couvent, voulut rentrer et fut couché en joue.

Cornu, l'hôtelier, regagnait sa cellule située dans l'Hôtellerie, on le chasse à la baïonnette ; il dut coucher à la belle étoile.

Le Père Renaud, vieillard de quatre-vingt-dix ans, hospitalisé, chassé de l'hôtellerie à la nuit tombante, risqua de mourir de froid.

Un autre vieillard, Yves, le cirier, et le frère Léonard, le jardinier, apprirent aussi combien le soldat est frère de l'ouvrier.

Dans l'Abbaye tout le pain fut dévoré au premier repas ; on servit ensuite des marmites de lentilles et de pommes de terre.

Pour cuire du pain, les assiégés durent le transporter au four par les souterrains. Quant à l'armée, elle tordait le cou à la basse-cour et gâchait les légumes. On manqua d'eau pour se laver, dans le couvent.

Le général Guyon-Vernier refusa cent kilos de pain un convoi de ravitaillement fut non seulement arrêté, mais gardé par l'armée.

Dans la nuit du samedi au dimanche on perça un mur pour traîner les sacs de farine à l'intérieur du monastère.

Comme pour balayer cette atmosphère de crime, un mistral terrible soufflait sans relâche. La colonne en pierre du Calvaire fut renversée, les armatures de fer tordues ; des arbres déracinés. Les deux mille infortunés de l'armée française, dragons et lignards, sans couverture, sans nourriture, venaient mendier du pain aux assiégés : car l'incurie du général Guyon-Vernier a toujours été aussi proverbiale que l'incapacité du général Billot.

Les ruches, les arbres fruitiers, tout ce que le soldat put brûler, fut arraché sans pudeur aux applaudissements des officiers qui méprisent les moines du haut de leurs deux ou trois morceaux de clinquant aux manches.

Le plan merveilleux d'Ilou avait résisté aux avocats, un magistrat devait le faire avorter : ces deux sortes de gens ont nécessairement perdu la notion de la justice par l'habitude des légalités, ces barrières à troupeaux qu'ont toujours brisées les grandes causes et les fermes caractères.

Il y avait trop d'avocats dans le moustier pour qu'on n'y usât pas de papier timbré, et niaisement les Prémontrés écrivirent au premier président d'Aix, qu'ils se mettaient sous la protection des lois, alors qu'ils étaient persécutés avec tous les rites de la légalité.

Vraiment quand le préfet, le commissaire, la gendarmerie, la police, un général de division et trois mille hommes de troupes sont là à vous hypnotiser de leurs baïonnettes et de leurs sabres, que peut-on demander à la loi ? Ils demandèrent, les couards, et ils furent entendus. M. le Premier croit à la loi comme il convient à son titre, — et vengeur de l'équité, il vint visiter M. le préfet.

L'entrevue ne manqua pas de curiosité, mais M. Poubelle, indifférent à tout, dut sourire en face du Premier l'accusant de violer le code. Ce que le préfet retint du colloque c'est qu'on avait trompé et Paris et Marseille, que les catholiques étaient beaucoup trop lâches pour se battre et que le commissaire et les quinze gendarmes du premier jour auraient suffi à expulser trois mille croyants.

M. Poubelle se repentit d'avoir cru au courage, à la fin de ce siècle, mais n'était-il pas le simple agent du ministre. Le général Guyon-Vernier, qui a les plus mauvais états de services pour la campagne de la Loire comme pour celle de l'Est, se désola de voir son prestige encore une fois atteint.

Convaincu qu'aucune collision n'était à craindre et que les Provençaux étaient aussi crossables que le reste des catholiques, M. Poubelle n'hésita

pas, et le lendemain, 8 novembre, à l'aube, l'exécution fut résolue.

Ainsi fut éteint, au profit du gouvernement et au détriment du catholicisme et de la cause des moines, le scandale de ce siège par la niaiserie d'un premier président, amoureux de la légalité.

Quand M. le Premier quitta la ferme Lallemand, tout nerveux encore, il rencontra Ilou qui l'arrêta :

— « Vous êtes aujourd'hui le pire ennemi des Prémontrés, des moines, de la religion et de la science. »

Le magistrat fut stupéfait.

— « Si le gouvernement avait exécuté son décret en deux heures, comme il le pouvait, cette expulsion se noyait dans le mouvement général. Qui donc se serait occupé d'un monastère de Prémontrés dissous en deux heures dans un coin désert de la Provence ?

Au contraire, le blocus, la présence d'un corps d'armée, les quatre jours écoulés ont créé un formidable mouvement d'opinion et une page d'histoire inoubliable.

Quel était donc l'intérêt de la religion, sinon la durée du blocus ? vous avez délivré le gouvernement, mais vous avez livré les moines. »

— « J'ai fait mon devoir de magistrat. On me demandait de remplir mon office, et je l'ai fait. Si les moines pensaient comme vous, pourquoi m'ont-ils appelé ? »

— « Vous avez raison, Monsieur ; la faute retombe sur ceux qui, ne relevant que de Dieu et de la Justice éternelle, ont la faiblesse de s'appuyer sur la loi. Ils ne savent plus de quel monde est leur royaume. »

— « Mais, » fit le Président, « si l'ordre des choses changeait, si le Roy revenait, nous pourrions sévir contre les auteurs de ces attentats, nous avons dix ans. »

Le Branme enveloppa le magistrat d'un regard de pitié, et le laissa passer.

La stupidité du comte de Chambord s'inoculait donc à tout son parti ; l'indignité du roy se propageait, infectant même un homme de réflexion comme le Premier Président d'Aix ! Mérodack venait, boitant.

— « Qu'as-tu ? » dit le Brahme.

— « Une éraflure de baïonnette à la jambe ; ce n'est rien. J'ai vu cette nuit le Prieur, il refuse tout ; pour lui, la protestation est suffisante : « Il faudrait un « ordre du Pape » m'a-t-il dit. »

— « A-t-il refusé la messe Vehmique ? »

— « Il l'a refusée ! »

— « Ils espèrent donc vivre de miracles et être défendus par les anges. Oh ! les enfants, les malheureux enfants ! »

— « Samas est blessé ; un coup de sabre d'un dragon. »

Les yeux d'Ilou lancèrent un éclair.

— « Veux-tu que je vous venge ? »

— « A quoi bon ! Les soldats ne sont pas des hommes, ce sont des choses. Te dirais-je d'effriter ce roc s'il m'avait foulé le pied ? »

— « C'est toi qui es le sage, Mérodack, en cette minute. »

Les religieux entraient au chœur pour chanter l'office et la messe conventuelle, lorsque douze gendarmes parurent à la grande grille : un petit bossu à chapeau rond les commandait ; détail curieux, dans toute exécution des décrets, il y eut des agents extraordinaires, sans mandat, qui commandaient les autres employés de l'Etat.

— « M. le principal de l'abbaye » demanda le commissaire.

Alors, de Plessac crie au douze pandores, au bossu et au commissaire :

— « Votre nom sera chargé dans l'histoire ! Vous violez une propriété, misérables ! vous attaquez une maison sacrée, un domicile privé ! »

Le bossu fit une grimace comique. L'avocatier en chef s'époumonna encore, devant les fronts stupides des exécuteurs.

— « Votre infamie est d'autant plus grande que vous attaquez une maison paisible dont le chef est malade. Je vous lirais bien le code. »

Alors le bossu ricana :

— « Lire le Code aux gendarmes ! elle est bien bonne ! »

L'avocat vexé :

— « Y a-t-il des lois contre les gens de votre espèce ? »

Alors le bossu, crapule, mais spirituel :

— « Contre les gens de notre espèce, il n'y a que les gens à. . . et vous n'êtes pas de ceux-là. »

Le Père Hermann, inconscient de sa naïveté, arrivait tenant à la main ses titres de propriété.

Le petit bossu, cette fois, se tordit, tandis que l'homme à l'écharpe s'écriait :

— « Vous n'ouvrez pas ; alors *zou*, vous que j'ai *requéri*. »

— « Nous ne comprenons pas, » dit le P. Hermann, « que vous n'ayez pas dit *zou* la première fois. »

Et le bossu :

— « On croyait avoir affaire à des fanatiques ; on ne supposait pas trouver en face de soi des avocats. »

Ceux-ci vociférèrent, autant contre cette parole attentatoire à leur métier.

Malgré, l'assurance du bossu, le commissaire fit attaquer la porte du cloître. L'auvent protégerait contre les projectiles possibles des assiégés.

Naïveté policière, car l'idée n'en était pas venue aux catholiques.

Un fourgon traîné par un mulet fut avancé, plein d'échelles pour les escalades, de poutres pouvant faire l'office de béliers, de cordages et de chaînes, de grandes haches de charpentiers et de massues des hauts-fourneaux.

Onze serruriers de Marseille s'avancèrent en bon ordre, sous l'œil paternel de M. Poubelle, assez piteusement placé en face, dans l'encoignure des privés publics.

Un à la barbe roussâtre, en taylorie à la Garibaldi, attaqua la porte à coups de hache ; tandis que d'autres maniaient les massues.

Le panneau de la serrure vola en éclats. Par la brèche, l'avocatier en chef demanda :

— « Quels sont les violateurs de ce domicile ? » Les exécuteurs s'appuyèrent paisiblement sur leurs outils.

— « Ce sont les ouvriers que j'ai *requéri*, » dit le commissaire.

— « Ils sont dignes de vous, » s'écria le P. Hermann.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent, et police, soldats, gendarmes, se précipitèrent sur une seconde clôture qui fut saccagée en un clin d'œil.

Le chœur, qui psalmodiait *Tierces* s'arrêta ; une clameur prodigieuse s'éleva sous les voûtes. Les moines et l'abbé quittant la chapelle, se réunirent à la salle capitulaire.

Les fondateurs et les saints de l'Ordre se dressaient le long des murs. L'abbé monta les degrés de son siège, des avocats l'entourèrent, avec les quarante témoins des Pères. Le commissaire entra, l'air gauche, avec ses agents. L'avocatier demanda :

— « Que voulez-vous ? »

— « L'expulsion des religieux. »

— « Donnez lecture de l'acte qui vous autorise. »

— « Ah ! non, je l'ai déjà donné à la grille. »

— « Faites attention que vous devez nous laisser le texte du décret de dissolution. »

Ce que fit le policier.

MM. de Mérindol et La Latte vociféraient. L'Abbé, sur son siège abbatial, debout, lut avec énergie une protestation de citoyen fiançais, jouissant de ses droits civils et politiques, une protestation de propriétaire ; il cita des articles du Code, et pour mémoire, avertit que les fauteurs de l'attentat tombaient sous le poids de l'excommunication majeure : ce qui ne représentait rien dans l'esprit des policiers.

Enfin, l'abbé prononça une parole selon son froc.

— « Il est des lois divines supérieures à toutes lois humaines, et des décrets qui l'emportent sur les vôtres. »

Puis l'office fut entonné à deux chœurs, et chanté tout entier devant la police ahurie. Après, les religieux s'embrassèrent.

— « Je somme tous les religieux d'évacuer l'abbaye, » prononça le commissaire.

L'abbé répondit :

— « Nous ne pouvons céder qu'à la violence. »

La question de boutique, mesquine, inutile, commença : l'avocatier, faisant ses réserves, demandait le maintien des propriétaires dans leur domicile, voulait lire les titres, comme si le vrai Code n'était pas le gendarme, obtus peut-être, mais vraiment péremptoire.

L'abbé, suivi de son conseil, se retira dans ses appartements ; au passage, les gendarmes saluèrent.

Chez lui, le Révérendissime Père invita l'avocatier à lire les titres de propriété.

Celui-ci demanda « combien de propriétaires on admettait. »

— « Trois, » dit le policier. L'avocatier protesta.

— « *Bèn*, dit l'autre, je vais trouver le préfet ».

— « Où est-il, le Préfet ? » dit Mérindol.

— « Il sait se tirer au large dans les grandes occasions, » insinua de Plessac.

Le commissaire, revenu, déclara que cinq moines resteraient, et trente domestiques.

Le P. Hermann, traversant le cloître pour chercher un des propriétaires absents, fut salué par les gendarmes et non par les policiers.

— « Vous n'êtes pas polis, mes amis ».

Un Père, ancien cuirassier, s'écria :

— « Je m'aperçois qu'il faut distinguer partout la police de l'armée »

Un agent cria :

— « Vous insultez la Police, pourquoi ? l'armée vous a bloqués, affamés, elle vous aurait tiré dessus ».

— « L'armée a sa consigne ; elle agit à contre-cœur. »

— « Et nous aussi, nous avons une consigne ».

Le P. Hermann se tourna vers les gendarmes :

— « Je vous prends tous à témoin ; n'est-ce pas que la gendarmerie est l'amie de cette maison ? »

Les Pandours tendirent tous la main au P. Hermann, il en serra quelques-unes ; pour un peu, il leur aurait promis une décoration papale. Dans l'esprit trop moderne des Prémontrés, le policier était excommunié, non pas le gendarme et le soldat. Or, la responsabilité morale de ces derniers est bien plus évidente que celle d'hommes forcés à coudoyer les canailles, et devenus par ce contact plus sceptiques et d'un sens moral moindre.

— « Faites venir le Père propriétaire ; qu'il apporte les baux. »

Le commissaire Roudier :

— « Des baux ? Qu'est-ce que c'est ? est-ce des bails ! je vais consulter M. le préfet. »

Et quand il revint :

— « M. le préfet est pressé. Il pleut à torrents. Combien d'expulsés, combien de voitures ? »

— « Ce n'est pas avec vous, mais avec nos amis que nous sortirons, » dit le Prieur.

— « Il faut apposer les scellés sur l'église. Partons-y. »

Et la chambre de l'Abbé s'évacua : le moine, brisé d'émotion, ne peut retenir ses larmes ; ce monastère, objet de vingt ans d'efforts, se fermait sous la fantaisie des loges maçonniques. Il n'eut pas la force de voir sceller sa magnifique église.

Cinq Pères seulement devaient rester sur les quarante Prémontrés.

Au moment où les trente-cinq exilés sortirent du monastère, un cri immense les acclama et la nature, consciente du crime commis, se déchaîna un formidable orage.

Était-ce une ironie ? les voitures des moines étaient escortées de dragons comme celle du préfet. Les officiers de cavalerie, pour que le comique ne manquât pas à cette tragédie, s'inclinaient au passage de ceux qu'ils avaient séquestrés et affamés pendant quatre jours.

Les deux bataillons du 141<sup>e</sup> regagnaient Avignon et les quatre escadrons tarasconnais escortaient les Pères.

Tarascon qui reçoit, bon an mal an, quelques cent mille francs du monastère et qui, en outre, est catholique, avait préparé des couronnes et des fleurs avec profusion.

Mais la ville était occupée militairement, les habitants sequestrés dans leurs maisons comme de simples moines. L'archevêque étant allé dire la messe dans le couvent des religieuses de la Visitation à sept heures du matin, un simple dragon pointa son sabre sur un cardinal. Splendeur mahométane de la consigne.

L'armée avait ordre d'empêcher les fidèles d'arriver à l'église Sainte-Marthe. Une petite porte oubliée par la police permit à trois mille catholiques de pénétrer dans l'église ; Mérodack et Samas étaient dans ce flot.

Au grand orgue, Bihn-Grallon déchainait la formidable marche funèbre de Siegfried. Dans le chœur, les trente-cinq Pémontrés, magnifiquement blancs, et sur eux, autour d'eux, tombait une pluie de fleurs, un amoncellement de couronnes.

Un tout petit enfant, porté par sa mère, tendit une couronne de roses, et la posa sur la tête du Prieur qui s'inclina sous cet hommage de l'innocence et puis alla déposer sur l'autel les fleurs symboliques.

Tout à coup, un cri :

— « Monseigneur ! »

Chapé, mitré, crossé, sublime, il monta en chaire.

— « Mes bien chers frères.

Il est des heures où l'homme ne peut que se taire, et doit laisser la parole à Dieu seul. Nous sommes à une de ces heures. Je me contenterai de vous lire l'Evangile de la messe de ce jour. »

C'était celui des Béatitudes.

— « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des deux est à eux. Vous serez bienheureux, lorsque pour l'amour de moi, on vous persécutera de toutes sortes de mensonges et d'outrages.

« Réjouissez-vous et soyez transportés d'allégresse, parce qu'une récompense abondante vous est réservée dans les cieux. »

Un immense sanglot fébrile scandait la récitation du prélat.

On entonna le *Miserere*. — Puis, le grand orgue fit entendre les basses terribles de la mort de Titurel.

— « Ah ! » fit Samas, « c'est bien la marche funèbre de l'Occident. »

— « Non, non, » murmura Mérodack, « Monsalvat attend Parsifal, mais ce ne sera pas le pur ingénu, ce sera le démon réconcilié ; ce sera l'intelligence téméraire au service du Graal ; le salut, c'est la conversion de Sathan. Par la science, par l'art et par l'orgueil, Monsalvat renaîtra. Ecoute !

»

Bihn-Grallon donnait brusquement le motif extasié du héros mystique.

— « Oui par l'orgueil, par la science et par la beauté ! » redit Mérodack.

»

## XVII. — LA YALLE AU PRÉFET

Dès l'aube, un remue-ménage inaccoutumé remplissait l'Enclos. Des individus, aux silhouettés vagues dans le petit jour, frappaient aux portes, accostaient les ménagères allant chercher un sou de feu chez le boulanger ; ils jetaient trois mots auxquels on répondait invariablement :

— « Va bien ; on y sera. »

Les avertisseurs se hâtaient.

— « La pluie » dit l'un « abat l'émeute ; vraiment le ciel devrait bien s'accommoder pour sa propre défense. »

— « Dépêchons-nous. Les agents de Palude vont passer dans un moment. Va au chemin de Koprone, je vais vers la route de Murrah. »

— « L'avocat général va parler des procès de sorcellerie. »

— « La mort *détaillée, exquise et à petits cris* », fit Samas.

— « Ohé ! Boguet ! »

— « Ohé ! Rémy ! »

— « Ohé ! de Lancre ! »

— « Ohé ! Bodin ! »

— « Ohé ! Jean Wier ! »

Un tournant de rue mit fin à leur énumération de démonologues.

— « Tout est laissé à l'initiative, n'est-ce pas ? Nous sommes cinq à savoir, cinq seulement ? »

— « N'oublie pas, Samas, que nous ne devons pas participer à l'acte matériel. . . nous suggestionnons. »

— « S'il y a meurtre, nous sommes les meurtriers. »

— « Non, les juges ; que la foule seule soit bourrelle. »

— « Ils comprennent tous par un mot que je n'entends pas, disant : oui, la yalle au préfet. »

— « Je crois que c'est le nom d'une dynastie locale affectée à l'enlèvement des chiens errants, sans collier. »

Ils se séparent, continuant à semer le mot d'ordre.

Trois heures après ces agissements, le jeune Samas faisait les cent pas devant la chapelle du Lycée, ancienne église de Jésuites. Une pluie fine le

fit entrer ; il monta à la tribune de l'harmonium et regarda les autorités arriver.

L'évêque grotesque et sombre se grattait en marchant comme un primate ; Palude voûté, grisonnant, semblait courbé sous le poids d'une fatalité ; les magistrats, l'air grincheux ou réjoui, faisaient pendant aux chanoines : tout ce monde en costume s'installait dans le chœur. La nef restait vide avec les chaises en débandade. Au rétable, un tableau de Natoire montrait un Jésuite en adoration au pied de la croix.

La messe commença.

Un seul chantre vint, et l'organiste s'inquiéta d'apercevoir Samas.

— « *Domine, salvam fac. . .* » fit le chantre.

— « *Regem !* » cria Samas.

Dans le chœur tous sursautèrent ; le chantre reprit :

— « *Domine salvam fac. . .* »

— « *Regem !* » répéta Samas d'une voix plus vibrante encore.

Cette fois l'évêque se pencha vers le préfet, s'excusant de l'insolence dont il était innocent ; les robes rouges et noires s'agitèrent.

— « *Domine, salvam fac Re. . .* » insista le chantre.

— « *Regem* » hurla Samas. Cette fois le chantre continua.

Samas se tint coi jusqu'à l'*Ite missa est*, puis il descendit de la tribune, se plaça sur la marche du porche comme un mendiant et tendant son chapeau à M. le Premier ou plutôt poussant son chapeau contre M. le Premier :

— « Un sou de justice, mon bon juge ! un petit sou de justice, de quoi faire tomber la tête à Ferry, la tête à Cazot, la tête à Constans ! »

Pas un agent. Les magistrats subirent l'énergumène.

Il poursuivait chaque magistrat jusqu'à la portière de sa voiture.

— « La tête de Ferry, mon bon juge ! ou un petit sou de justice ! »

Quand le Procureur général et le Préfet passèrent :

— « Anathème ! Anathème ! Excommunié ! » Lorsque la dernière robe eut disparu dans la dernière voiture. Samas souffla un instant, puis s'élança à toutes jambes, sous la pluie, vers le Palais de Justice.

Devant ce monument, de style gréco-romain, passe un boulevard, et, en face, s'étend une immense place nommée esplanade qu'il faut contourner pour venir, en voiture, de la préfecture.

Le boulevard, jusqu'aux marches du Palais et le bord de l'esplanade, étaient noirs de parapluies ruisselants.

Les magistrats, intimidés, inquiets, se firent arrêter rue Saint-Guilhem, où donnait une petite porte latérale du Palais. Sitôt une légion de parapluies s'élança, envahit la ruelle et une huée où dominait le mot : « Justice ! » éclata.

Au premier rang, Balthasar des Baux, l'avocat Nérin, Houssiau, Œlohil Ghuibor faisaient la haie, de la porte au ruisseau : chapeau bas sous l'averse, ils criaient au visage des magistrats :

— « Justice ! Justice ! »

Qu'elle marche ou qu'elle crie, la foule obéit à la loi du rythme. Dans le mot justice, il n'y a pas de tonique ; d'instinct, ils ajoutèrent l'article :

— « La-Jus-tice ! La-Jus-tice ! »

Sitôt, la vocifération s'équilibra et prit l'air dit « des Lampions », qui scandait excellemment.

Des Méridionaux qui ont trouvé une forme d'engueulade amusante pour leur oreille, sont tenaces et s'exaltent aisément. Si le premier rang, composé de notables, avait l'attitude grave et déférente au moins, le chapeau à la main, — les autres, derrière, avaient fermé leurs parapluies et les agitaient comme des armes.

Les vieux D'Aguesseau de Typhonia, habitués à regarder les gens à l'abri de leur bureau monumental sous la protection du gendarme, tremblaient sans pudeur ; le ministère public avait peur au moins pour son avancement.

Livide, chaque juge descendait piteusement et s'engouffrait par la petite porte.

Quand l'avocat général parut, la huée devint stridente :

— « Mort aux crocheteurs ! A la Yalle ! »

La police survint enfin ; mais, avant qu'elle eut saisi quelqu'un, il était dégagé par la foule.

Les agents se massèrent sur la face du Palais de Justice et fermèrent les grilles.

Les manifestants, d'eux-mêmes, se replièrent sur le trottoir de l'Esplanade, contemplant le Palais, subitement, très sages.

Un fiacre arriva ; la foule fit un mouvement.

— « C'est le général ! », cria Isdubar.

— Ce n'est pas lui. »

Sur les marches du Palais arrivaient des femmes.

— « Il ne viendra pas. »

— « Il n'ose pas. »

« Il y a la *pette* (*peur*). »

Et toute l'attention se portait sur l'avenue qui contourne l'Esplanade et par où devait venir la voiture préfectorale.

Lapert et Huss, collets relevés, passant comme au hasard, allaient vers le télégraphe.

— « Nous avons la mairie », dit Huss.

— « Patience ! » fit Lapert. « Il n'y a pas encore motif à faire casser la municipalité ; ils ont crié, injurié ; cela ne compte pas. Il faut des voies de fait. »

« Nous aurions dû soudoyer des excitateurs. »

— « Ils iront d'autant plus loin qu'ils iront d'eux-mêmes. »

Quoique l'ondée continuât, on pouvait évaluer à deux mille hommes et un millier de femmes, la manifestation.

— « Le voilà ! » cria Marestan.

Un coupé venait avec vitesse. Il se fit un silence recueilli, puis un soupir fut poussé par cette foule : leur peine ne serait pas perdue, c'était bien le préfet.

Avec une entente instinctive, on laissa le coupé s'arrêter devant le trottoir du Palais. Puis les femmes, comme des furies, se précipitèrent des marches, les parapluies se fermèrent. Cinq cents sifflets stridèrent la plus sinistre sonnerie qu'on puisse imaginer. En un instant le coupé fut couvert de boue que des gamins ramassaient dans les casquettes et étendaient avec leurs mains sur le vernis. Isdubar ouvrit la portière. Palude fit bonne contenance, et mit pied à terre. Un coup de parapluie fit voler son bicorne ; il se tourna vers l'invisible agresseur, une main qui passait sur les épaules du premier rang lui arracha, sa croix de la Légion d'honneur.

Les sergents de ville ne pouvaient avancer, on leur opposait des parapluies ouverts qu'ils crevaient de leurs poings sans atteindre personne.

Palude cria quelque protestation ; il n'entendit pas même sa propre voix. Il toucha à son épée ; on saisit le fourreau et elle fut cassée. Il dégaina un tronçon qui lui fut arraché.

De terribles poussées le roulaient en tous sens, l'étourdissant. Des femmes tiraient son frac, arrachant les boutons avec des mains crispées de harpie.

Une l'atteignit à la braguette.

— « Rends-nous nos Pères ou je te crève, Antéchrist ! » et, furieusement, elle déchirait la culotte du fonctionnaire, mettant une cuisse à nue.

Les agents sortaient maintenant leur casse-tête. Indigné, on leur brisait l'épée dans le fourreau.

Un ordre formidable fut crié :

— « Hue ! Sarre ! (écrase) » et, dans un vacarme de plaintes et de cris, préfet, agents et catholiques allèrent s'écraser contre les grilles. Elles s'ouvrirent : Palude était sauvé, mais en quel piteux appareil, il monta ce monumental escalier sans bicornes, sans épée et, ridicule circonstance, retenant de ses deux mains ce que les bourgadières lui avait laissé de pantalon.

La huée zébrée de sifflets devint si violente et triomphale que le préfet arrivé en haut du péristyle, dut s'appuyer à une colonne : il chancelait sous la pression de haine, au vent de colère du peuple.

Un homme, long et maigre, à redingote longue, à lunettes professorales, portant des jumelles en bandoulière, regardait avec stupeur, et se trouvant près de Samas :

— « Que se passe-t-il donc, Monsieur ? je m'arrête à Typhonia pour y voir des monuments romains et j'y trouve des scènes de guerre religieuse. Qu'a donc fait ce magistrat à la population et pourquoi tous ces gens crient-ils sous la pluie ? »

« Vous comprendrez d'un mot : vous connaissez la Sainte-Vehme ? »

— « Oui », fit l'Allemand.

— « Eh bien ! cette petite échaffourée de province est le premier cri de la résurrection. »

— « Oh ! Oh ! vous m'intéressez. Je suis le docteur Sextenthal, de Nuremberg<sup>10</sup> Vous avez ici des Francs-Juges : je serais bien curieux. . . . »

Mais déjà Samas appelé par Isdubar, quittait brusquement le docteur étonné.

Pendant ce temps le préfet se livrait aux mains de la concierge du Palais qui lui épinglait ses habits déchirés, essuyant la boue qu'on lui avait jetée au visage. Plus sombre et inquiet que furieux, Palude ne répondait pas aux hommes de police qui, la casquette à la main, s'excusaient et attendaient des ordres.

— « Voyez comment votre police est faite » dit-il au maire de Typhonia, en entrant dans la salle où l'avocat général l'attendait pour commencer son discours sur les procès de sorcellerie.

— « Ma ville est catholique », dit le maire.

— « Eh bien ! » fit Palude, « la mairie du moins ne sera plus catholique désormais ! »

— « Vous pouvez suspendre la majorité ; vous ne l'annulerez pas. »

— « Naïf ! » et le préfet passa.

Pendant ce court colloque, la gendarmerie à cheval avait caracolé sur le trottoir du Palais déblayé, et on voyait le champ de bataille jonché de centaines de parapluies, d'épées brisés et de képis d'agents. Ceux-ci ramassaient ces débris et la foule ironique les applaudissait comme au théâtre les garçons qui déblayaient la scène des accessoires oubliés.

Au bout d'un quart d'heure, le sous-lieutenant de gendarmerie fit rengainer et commanda la retraite, convaincu que la manifestation était finie : on laissa quatre cavaliers seulement pour protéger le préfet. Au reste les manifestants ressemblaient à de simples badauds, à ces curieux qui restent longtemps après l'accident, sur son théâtre.

— « Ainsi on le trouble ? » dit Isdubar à Mérodack qui interrogea du regard.

— « On appelle *trouiller*, piétiner le raisin dans les pressoirs rustiques. »

Il était midi. De nouveaux manifestants qui sortaient du travail se joignaient à la foule. Quand le préfet couvert d'un paletot-sac descendit le grand escalier, il avait près de quatre mille bourgadiers, hommes ou femmes, en face de lui.

A part Courtenay, Balthazar des Baux, Œlohil Ghuibor, son fils Samas, Mérodack, Marestan et Isdubar, tous les notables avaient disparu : le peuple était seul maintenant. Les sifflets stridèrent de nouveau.

Cependant Palude fit signe aux quatre gendarmes de partir, dès qu'il fut dans sa voiture : ceux-ci obéirent et le cocher fouetta ses bêtes, lançant le coupé le long de l'Esplanade qu'il fallait nécessairement contourner.

— « La Yalle au Préfet ! la Yalle à Palude ! » hurlèrent les bourgadiers, et d'un élan prodigieux ils se précipitèrent en une course vertigineuse, traversant en droite ligne cette esplanade.

La pluie avait cessé, mais le ciel restait morne quand s'éleva le cri des Arènes, quand les Typhoniens demandent la mort du taureau ; seulement il s'agissait de la mort du Préfet.

Par quel prodige cinq cents bourgadiers purent-ils en moins d'une minute parcourir l'immense place et venir couper la voiture préfectorale.

— « La mort ! la mort ! » clamait ce peuple. Les fortes poitrines de l'Enclos sonnaient l'hallali du fonctionnaire.

Celui-ci épouvanté, la face béante, cramponné à la portière, regardait avec des yeux dilatés par l'effroi la meute humaine qui se ruait ; une épouvante sans nom emplit son âme ; à ce moment il crut en Dieu. L'abandon de sa femme, la malédiction de sa mère, la rage de toute une population dont il avait violenté la foi, ces cris de mort, cette poursuite acharnée le frappèrent dans tout l'être, et quand une seconde plus tard on le tirait violemment de sa voiture arrêtée, il murmura, hébété :

— « A bas les décrets ! Vivent les Pères ! »

Si les bourgadiers n'avaient pas poussé une telle clameur, ils eussent réussi leur vengeance, mais au formidable bruit, les gendarmes, sabre au clair, arrivaient à toute bride.

Déjà Palude était jeté à terre et les conjurés allaient l'écraser, le troubler, meurtre anonyme, meurtre de foule sans coupable, quand les gendarmes le dégagèrent

— « Manqué ! » fit Isdubar.

— « Non, » dit Mérodack, « il est mieux que mort, il est fou ! »

— « Fonctionnaire et martyr ! » dit Samas.

Tandis que Palude défaillant arrivait à la grille de la Préfecture, la foule des manifestants venus seulement au pas gymnastique atteignait le lieu de la scène. Un renfort de gendarmes débouchait d'une rue latérale et la confusion devint inextricable. Cris de femmes, hurlements, sifflets, charges sur les trottoirs macadamisés et boueux, où les chevaux vacillaient comme ivres.

L'avenue de la gare où est située la Préfecture de Typhonia se compose, outre les chaussées des maisons de deux larges allées de promenade en asphalte.

Quand les gendarmes chargeaient dans une allée, la foule, se repliait sur l'autre, continuant avec les stridences du sifflet, les éclats de l'injure, la griserie de l'émeute.

Un capitaine commanda de frapper avec le plat du sabre. Alors on vit une jeune fille, Stelle de Sénanques<sup>11</sup>, s'avancer seule vers l'officier et saisissant le cheval au mors, refouler homme et bête contre un arbre en criant :

— « Lâche ! Lâche ! »

D'autres nobles dames excitées par le courage des bourgadières, grisées par les souvenirs du couvent, émues dans leurs habitudes religieuses, sortirent de la foule, invectivant la maréchaussée.

Devant ces femmes au grand nom, à la haute situation, avec lesquelles les officiers avaient pu danser, que les gendarmes avaient vues sur le perron des châteaux quand ils apportaient les messages ministériels ou d'armée, devant cette conduite des gens de l'Ordre, les défenseurs du même ordre éprouvèrent un malaise et une irrésolution indicibles.

Cela dura presque une heure, et puis les gendarmes se formèrent en bataille, rengainèrent et cédèrent la place. Habile mesure : les manifestants avaient faim : ils prirent le milieu de la rue comme fait la troupe, et, gravement, d'un pas militaire, les bourgadiers remontèrent vers l'Enclos. Ils étaient cinq mille hommes et femmes, ayant sur le front l'orgueil du devoir accompli ; ils représentaient l'idée catholique et l'idée monarchique, l'une immortelle, l'autre agonisante. Elohil Ghuibor, le Prince des Baux, Courtenay se découvrirent pendant ce défilé.

— « Messieurs, » dit Ghuibor, « ce qui passe devant nous c'est le sublime Passé. Voilà la dernière armée du Dernier Bourbon ! »

— « Vive le Roy ! » cria d'une seule voix la légion, en passant devant ses chefs.

— « Vive le Pape ! » répondit Ghuibor. Derrière eux, Lapert disait à Huss :

— « Nous avons la mairie. »

Ghuibor se retourna et aperçut les deux protestants :

— « Avez-vous entendu parler la conscience catholique, vous autres ? »

— « Nous l'avons entendu même crier, mais c'est le chant du cygne ! » conclut Antoine Huss en s'esquivant.

— « Vive Henry V ! » criait la fin du défilé.

— « Il y a trois coins de terre qui ont résisté à la démence française : la Bretagne, la Vendée et la Provence. Oui, avec des chefs, avec un saint de l'Anjou, avec un Larochejacquelin, les bourgadiers, auraient une histoire. »

— « Oh ! » répondit Mérodack « ces âmes de bourgadiers pouvaient devenir héroïques. Que de force morale perdue pour la lumière ! quelles pages absentes des annales ! Ceux-là qui viennent de rentrer dans l'ombre de la vie matérielle pour jamais, étaient les frères des chouans. »

Curieuse, avançant sa jolie tête, coiffée d'astrakan<sup>12</sup>, une jeune femme, sur qui s'appuyait une vieille dame, s'approcha de Mérodack.

— « Permettez à une petite princesse russe de vous serrer la main. Elle salue en vous quelque chose d'inexplicable qu'il faut saluer. »

Ayant pris et tenu serré la main du jeune homme, elle passa.

## XVIII. — LA VACHE A COLAS

Le protestantisme est la seule secte qui dise à ses fidèles : « Notre royaume est bien de ce monde. » Il faudrait s'étonner qu'une aussi vile communion ne réunisse pas plus d'adhérents, si un esprit lucide n'apercevait que tous les bourgeois même allant à la messe sont protestants d'âme et de désir.

Du mosaïsme un monstre est sorti, l'Islam ; Mohammed s'adressant à une race homicide, salace et pillarde, lui donna une religion à sa mesure. Ces êtres qui conquirent l'éternité sous l'image d'un mauvais lieu, sont à travers les siècles, les consanguins de ces Réformés qui ne produisirent jamais autre chose comme chevalerie que celle de l'intérêt matériel.

Huguenot et Mahométan, également iconoclastes assaillent le monde chrétien ici par l'argent et là par le glaive. A Genève, il y a un musée des réformateurs ; ils sont tous laids, visages aplatis, yeux ternes et les plus dignes de ces pasteurs ressemblent à des défroqués. Quelles mœurs réverbèrent de pareilles têtes ! On a voulu voir une révolte de l'esprit scientifique dans la Réforme, alors que le seul tort de Léon X et de sa cour fut de trop sacrifier aux lettres profanes.

Du reste, aucun esprit cultivé n'attribuera à des idées le phénoménisme religieux. La Réforme fut la réduction de la matière de foi pour les âmes qui n'en voulaient que le soupçon, comme on dit en vulgaire ; or la réduction de la Confession d'Augsbourg s'est diminuée jusqu'au calvinisme libéral qui ressort plutôt du néant.

Dès lors libéré de tout idéal, le protestant a développé une prodigieuse entente de la vie sociale ; il est devenu le plus grand clerc de positivité. Féodal d'origine sentiment, comme Mérimée l'a montré, le moins démocrate des hommes ; il veut primer et commander, non à l'extérieur, mais au fond des choses ; il semble que le réformé ait pris modèle sur les défauts du jésuite : comme lui, il professe une belle indifférence des moyens pour le but ; comme lui, il renonce au triomphe public ; comme lui, il possède l'esprit de discipline et de dissimulation.

L'intrigue protestante défie l'analyse, on en voit les effets sans saisir la trame. Ces gens sans étiquette, ces anonymes vont, viennent et cuisinent

leurs intérêts sous l'œil paternel des catholiques. A Paris, nul n'aperçoit les agissements de la secte ; dans la fièvre criarde des vanités, ces silencieux, ces concentrés, se meuvent à l'aise.

Le calme de la province seul les révèle redoutables, tenaces, implacables.

En face d'événements aussi caractérisés qu'un attentat contre le préfet, la magistrature, rancunière de la peur éprouvée, voulait porter l'affaire aux assises ; ce qui eût forcé le fanatisme à se constituer pour se défendre. Antoine Huss et Lapert eurent vite démontré en haut lieu, le déplorable effet d'une révélation semblable au pays ; la distance grossissant les faits, le gouvernement avait intérêt à ne pas livrer à la presse une impression de guerre civile possible.

Palude restait frappé de stupeur ; indifférent aux affaires du département, il errait silencieux dans l'immense hôtel, attendant que sa démission fût acceptée : le Consistoire agissait à sa place, conférait par envoyés spéciaux avec le Ministre. Cependant il fallait poursuivre, et, dans le cabinet du Procureur de la République, Antoine Huss et Lapert discutaient la conduite à tenir.

— « Quelque chose m'embarrasse, Messieurs, » dit le magistrat. « Vous savez l'aventure arrivée à la fille du commissaire, on ne l'a pas violée mais le père m'a répété la menace qui lui fut faite par cet Oriental, qu'on a vu à Frigolet, qu'on a vu au ministère comme ici et qui a disparu. Pour ne pas sembler renier ses agents, le gouvernement laisse le préfet errer dans son hôtel et le commissaire dans son cabinet : de l'avis des médecins, ils sont à peu près fous et la moindre circonstance les rendra tels que Mondeverge est averti de leur prochaine arrivée. Bénézet, le serrurier qui a forcé la porte des Capucins, est l'objet d'une persécution savante qui le mènera aussi à l'asile d'aliénés : il voit déjà des fantômes. Or, je vous crois en péril tous deux, oui, vous-même, Lapert. »

Les protestants sourirent en se regardant.

— « Quelle prise a-t-on sur nous ? »

— « Votre fille, M. Lapert ; pour vous, M. Huss, je ne vois pas, mais je vous avertis. Il y a de la société secrète, de la franc-maçonnerie catholique autour de nous. . . Qui donc a endoctriné Mme Palude ? »

— « Nergal, son amant. »

— « Mais qui a poussé Nergal ? Ah ! vous l'ignorez, et qui donc est allé chercher la mère de Palude dans sa cabane de Rognonas et l'a amenée à l'expulsion des capucins ? Qui a inspiré à Mlle de Sénanques cette audace

de saisir à la bride le cheval d'un lieutenant de gendarmerie ? Le Midi est criard, mais cette fois il y a une action combinée.

« Supposez une demi-minute de plus et les gendarmes arrivaient pour relever le préfet piétiné, écrasé, *trouille*, comme ils disent. Sincèrement, si chaque ville avait vu les désordres de Typhonia, le gouvernement serait à terre. Or, ce ne sont pas les princes, ni Œlohil Ghuibor, ni les avocats du parti qui ont conçu et mené une telle campagne. . . Tenez ! » et il montra une lettre.

— « Voilà ce que mon *baille* (fermier) m'écrit. »

— « . . . Un hectare de vigne arraché, » fit Lapert après avoir lu.

— « Voyez ceci encore » fit le magistrat en tendant une autre lettre.

C'était un bref billet de rupture d'un industriel d'Avignon dont le procureur pensait épouser la fille. Les deux protestants étaient devenus graves.

— « Rien de tout cela ne peut être attribué aux gens d'ici : les auteurs de ces manèges sont étrangers au pays, par conséquent leur intervention est tout à fait temporaire : ils paraissent redoutables mais cela ne fait que passer » dit Huss.

— « Un ouragan ne fait que passer et cependant il laisse des ruines derrière lui. Vous considérez les catholiques comme des niais ; vous voyez toujours le parti, voyez les événements : nous sommes enserrés dans l'invisible : Monsieur Lapert veillez sur votre fille ! »

— « Oh ! elle est chez sa tante au mas de Fougues près d'Aiguesvives, elle ne risque rien. »

— « Je vous conseille de la faire revenir auprès de vous. »

— « Soit ! j'y penserai. Mais revenons au procès. »

Le magistrat eut un mouvement agacé.

— « Je voudrais que vous fussiez frappé aussi, car vous ne sentez que ce qui vous touche. »

« Eh ! eh ! » fit Lapert. « Cela est logique. On va nommer une commission municipale et nous obtiendrons la majorité. »

— « Comment ? »

— « Par le sectionnement. Au lieu de procéder au scrutin d'arrondissement, nous découperons sur le plan de Typhonia des tranches si bien calculées que les catholiques seront écrasés. »

— « L'Enclos ? »

— « L'Enclos seul résiste au sectionnement ; il nomme sept conseillers. Pour le reste de la ville, au lieu de laisser à lui-même l'arrondissement du Nymphée nous lui ajoutons la moitié du Cadereau, et donnons la seconde à la place Ballore, ce qui équivaut à dire militairement qu'étant donné un régiment légitimiste entre deux régiments républicains, je verse mon régiment royaliste moitié dans chacune de mes légions démocratiques et je l'annule. Le Nymphée est *henriquinquiste* mais je le sépare en deux et le mêle d'un côté au Cadereau et de l'autre à la place Ballore : j'obtiens au moins un ballottage, et, comme nous tiendrons les urnes, nous ferons le reste. »

— « Dans chaque bureau, nous aurons des excitateurs : cris, horions ; on fait évacuer et dès lors on met ce que l'on veut dans l'urne. »

— « Et puis, il y a les morts et les absents, les meilleurs votants de la liste, » fit Lapert.

Le procureur s'impatiait :

— « Vous ne pensez qu'à vos intérêts ; il faut pointer les i, eh bien, je les pointe : croyez-vous que je vais m'exposer à des attaques d'autant plus insupportables quelles sont mystérieuses ? Mettez-moi à l'abri de cette persécution ou bien je vous refuse mon concours. »

— « Le consistoire n'est pour rien dans ce qui vous arrive, monsieur le Procureur. Ce doit être l'effet d'une haine particulière : un vagabond auquel votre substitut a donné trois mois de prison aura appris en traversant le village, au sortir de la Centrale, que c'étaient là les vignes du procureur de la République : il se sera vengé. Quant au préfet, au commissaire et au serrurier, ils ont vu la mort de près, leur esprit reste frappé ; tout cela s'explique sans intervention fantastique. »

— « Vous vous croyez inexpugnable, M, Huss, eh bien voulez-vous supposer avec moi, oh ! une chose bien simple que vos traites de fin de mois soient refusées. Protêts, , jugements, condamnations, faillites ! ».

— « Protêts, jugements amiables et concordats. »

— « Vous n'avez presque rien en caisse : la politique et la banque se mêlent trop chez vous, le Consistoire veut la mairie, soit ; mais c'est vous qui la payerez et très cher.

Supposez encore que Marcoux collectionne votre papier, parallèlement au refus de vos débiteurs. S'il présente cinq cent mille francs à vos guichets, que ferez-vous ?

Une heure après, vos traites seront refusées et le Consistoire vous mettra dans la main un pistolet d'honneur, pour vous faire sauter, car vous ne valez pas un demi-million à ses yeux. Vous n'avez pas compris Marcoux : il risque plus que vous, mais ses coups de boutoir seront terribles. »

— « Il envoie ses bénéfices au Comité royaliste, un tonneau des Danaïdes. »

— « Enfin ! » fit le Procureur « j'admire votre sécurité, mais pour la mienne je sévirai mollement ; je ne retiens que le fait des cris séditeux et d'outrage aux magistrats, j'éteins la question du préfet selon le désir du ministre et selon le vôtre ; je ne cite que des gens qui m'en sauront gré, le Prince des Baux, Nérin, Houssiau, et puis deux ouvriers, ceux-là pour la prison ! »

— « Pourquoi ne citez-vous pas Œlohil Ghuibor ? » — « Il n'y a pas de charges contre lui, et son éloquence de fanatique lui vaudrait une ovation qui nuirait à notre dessein. »

— « Mais son fils, qui s'est distingué certes, dans toutes les bagarres ? »

— « Le jeune Samas. »

— « Il est lié avec l'Oriental qui menaça le commissaire ; on l'a vu avec le père Alta. »

— « On l'a entendu crier par trois fois « *Regem* » à la messe du Saint-Esprit. »

— « Citez-le, les impressions juvéniles agissent puissamment, et si on pouvait le déguster de la politique et des errements paternels. . . »

— « Bah ! Ce n'est qu'un jeune excentrique, médiocre élève renvoyé du lycée. »

— « Oui, mais avant cela, élève des jésuites d'Avignon, et peut-être redoutable dans l'avenir. »

— « Mon Dieu, si cela vous fait plaisir, je le citerai, ne fut-ce que pour l'interroger sur l'Oriental ; s'il sait quelque chose, je saurai bien le lui faire dire. »

— « A propos, le tribunal s'est déclaré compétent, » fit Huss.

— « Oui, dit le magistrat, le tribunal statuant en référé rejette le déclinatoire d'incompétence introduit par le préfet et renvoie à son audience du 7 courant pour les plaidoiries au fond. »

— « Et le tribunal des conflits enverra au diable les papistes ! » conclut Lapert.

Et les deux protestants se frottèrent les mains d'une façon sinistre et grotesque à la fois :

## XIX. — ENTRE ROYALISTES

Le désir de la justice anime si impérieusement les âmes simples, qu'à côté de la bêtise des religieux expulsés, actionnant l'Etat au seul profit des avocats, il y eut des bonshommes tels que Bizalion.

L'armée a ceci de caractéristique, c'est qu'amie ou ennemie, son passage laisse invariablement des ruines ; les troupes du général Guyon-Vernier avait naturellement tout saccagé dans le vallon de Frigolet.

Bizalion, le seul des propriétaires lésés qui put se risquer à des frais de justice, demanda trois mille francs de dommages. Le conseil de préfecture se moqua de lui, comme se moquera toujours le parti des gendarmes en face des faibles.

Prodigieux soufflée à la naïveté catholique un moment ranimée par la déclaration de compétence qui avait répondu à ses plaintes : le gouvernement athée répondait par le tribunal des conflits.

Les huit cabotins impresariés par le citoyen Cazot feignirent de délibérer pendant cinq heures d'horloge, pour venir déclarer que les décrets du 29 mars échappaient à la compétence de la justice. Sitôt, on exhuma les consultations des citoyens Gambetta et Ferry, en faveur de Mégy tuant d'un coup de pistolet l'agent qui le venait arrêter.

— « Vous voyez à quel néant aboutissent vos procédés légaux ; aucune illusion ne vous reste plus, j'espère, Messieurs les avocats, » disait Œlohil Ghuibor à Nérin et Houssiau, devant le comité royaliste réuni.

Nérin protesta, criard :

— « Grâce aux procédures faites, nous avons dix ans pour poursuivre les crocheteurs, et d'ici dix ans, le roi sera revenu. »

— « Le Roy, » s'écria Œlohil Ghuibor, « ne reviendra jamais. »

— « Comment ! C'est vous qui dites cela ? » s'écria le prince des Baux.

— « Je le dis aujourd'hui, vous le pensiez avant moi ; et la raison, je vais vous la donner, simple, et tirée de la seule morale.

Le duc de Berry s'étant marié en Angleterre, le comte de Chambord se trouve être fils d'un bigame : voilà pourquoi il ne saurait régner. »

Devant la stupeur du Comité, Ghuibor continua :

— « Vainement vous arroserez l'arbre mort, s'il n'y a plus de sève ; moi qui ai vécu, souffert pour le Roy, je ne le vois plus dans l'homme de Froshdorff. Quand la Providence jugera que nous avons assez pâti, elle suscitera un homme, peut-être un fils de Louis XVII qui, vous le savez, n'est pas mort au Temple, mais en Hollande comme général. Au reste, si le comte de Chambord n'est pas l'homme de la situation, méritons-nous mieux ? N'ai-je pas entendu de mes oreilles ceci : « Si Henri V ne vient pas, Dieu nous enverra un autre Roy. » La race ici est croyante. »

— « Les camisards viendront ! » s'écria le Duc de Nîmes. « En 1830, La Vaunage et la Gardonnenque, tous les villages protestants ne se mirent-ils pas en route avec des charrettes remplies de sacs, de paniers, de caisses ; la femme, la fille, la sœur, criaient sur la route au départ : « Tu prendras pour moi chez Vidal, l'orfèvre, la pendule où il y a une bergère. » Les femmes faisaient littéralement leur commande, pour le pillage. La garde nationale, au lieu de les exterminer, les enferma dans les Arènes et puis les renvoya indemnes, eux, leurs charrettes, leurs sacs et leurs paniers vides.

— « Le parti du Droit devrait être sans tache ; ce n'est pas moi qui plaide la cause protestante, mais, tandis que le Roy oublie de nous tracer une ligne de conduite, je vois poindre à l'horizon un danger tellement impérieux, que je plie l'un de mes drapeaux, celui de la politique pour mieux tenir et défendre celui de la religion. »

— « Il est impossible de les dissocier ! »

— « L'un nécessite l'autre ! »

Œlohil Ghuibor reprit d'une voix forte :

— « La laïcisation de l'enseignement m'apparaît plus terrible que l'expulsion des religieux : un seul des religieux s'est-il défroqué ? Ce ne sont pas les persécutions que l'Eglise peut craindre, mais je la vois sans arme contre l'instruction laïque : vainement nous soutiendrons nos écoles chrétiennes ; nous ne pourrons pas empêcher le fonctionnaire d'envoyer ses enfants au lycée, et même si nous conservons le même nombre d'enfants chez les congréganistes, en face d'eux grandira une génération effroyable ; et dans quinze ans d'ici, pour gouverner des hommes sans Dieu, il n'y aura plus assez de fusils dans les casernes et de canons dans les arsenaux. La laïcisation des écoles, voilà le coup que nous ne parerons pas et qui ruine à la fois toutes nos espérances françaises.

« J'ai donc raison de vous dire que notre programme pour l'élection municipale doit être entièrement établi sur le plan religieux.

Sous le second Empire, il n'y avait pas un seul protestant dans la municipalité ; par équité, on fit un sectionnement qui leur valut cinq sièges, proportion exacte à leur nombre : avec les douze sections telles qu'on les élabore, je ne sais pas s'il nous restera plus de six élus.

En cet état de choses je répète que nous devons agir en catholiques, et rien qu'en catholiques. »

— « Moi, » dit Marcoux « j'ai en portefeuille trois cent mille francs de traites à vue sur Antoine Huss. J'ai râflé sur la place tout son papier, et comme l'échéance est demain, son parti donnera l'argent ou il sautera. »

Samas arrivait, essoufflé.

— « Messieurs, » dit-il, « celui qui porte le nom d'Ilou avait promis que cinq coupables choisis seraient frappés : le préfet, le commissaire, le serrurier, Antoine Huss et Lapert. Le préfet est fou, il est parti hier soir pour Mondeverge ; le serrurier vient d'être arrêté en pleine rue, en chemise, vociférant ; Antoine Huss ne peut pas payer l'échéance de demain ; quant à Lapert, il va être frappé ; je compromettrais son châtiment en le révélant.

« Ilou a donc tenu sa parole. »

— « Quel est donc cet Ilou, venu on ne sait de quel pays, et pour quel but ? »

— « Pourquoi douter de lui ? »

— « Mais il n'a rien fait : les trois premiers sont devenus fous naturellement, c'est Marcoux qui a accaparé le papier du quatrième, et, quant à Lapert, nous attendons », s'écria l'avocat Houssiau.

— « Je crois, » dit Samas, « que les subtilités ici sont des opportunités, et que la vraie politique y reste incomprise : je m'étais chargé d'une mission, elle est accomplie. Qu'importe le jugement des avocats à la sérénité des Mages. »

— « Eh ! vous nous faites rire, » s'écria Nerin, « vous qui n'êtes pas même bachelier ! la magie, une blague ! »

— « Et le Code, M. le licencié. »

— « Le Code, c'est le moyen de tout, la règle du combat social, la. . . »

— « Le Code prend toute sa force du gendarme ; par lui-même, il n'en a aucune. »

— « Laissons ces vaines disputes, » dit Ghuibor « et pensons à conserver l'autonomie catholique de Typhonia ; et que ce soit magie ou légalité, pour ce but tout est légitime, tout est employable. »

— « Il ne faut pas une seule abstention avec le sectionnement tel qu'on l'annonce. »

— « Oui, vous aviez raison, Ghuibor : l'élection doit être faite sur, le terrain religieux. A vous, le patriarche de l'Enclos, à vous de chauffer le zèle des catholiques. Nous allons annoncer des discours de vous, dans la salle Saint-Georges où on peut tenir trois mille et plus. Les purs amèneront là les hésitants. »

— « Je ne refuse jamais un devoir ni un effort », dit simplement le patriarche catholique.

## XX. — LA MICHELADE

L'optimisme se définit  
l'ignorance de l'histoire.

Pour préparer cette élection municipale qui décidait du sort de la ville, on avait convoqué dans le plus Vaste des cercles catholiques tous les membres des sociétés monarchiques, Celohil Ghuibor, élu d'acclamation président de ces réunions, parut sur l'estrade avec des livres et dit :

« . . . Mes amis, le moment est solennel. Il ne s'agit plus de nos intérêts et des fortunes, mais des âmes et de la foi de nos pères. La municipalité qui nous représentait a été dissoute par le pouvoir central ; vous êtes cinquante mille catholiques menacés de passer sous le joug de quinze mille protestants. Je connais vos cœurs ; mais, vous tous, ouvriers et nobles travailleurs, vous n'avez pas eu le temps d'étudier ; je viens vous raconter un peu d'histoire, afin que vous sachiez que vos ennemis sont redoutables ; l'heure est venue de recevoir la leçon du passé. Ecoutez donc.

« Le protestantisme a commencé par un bourgeois ignorant de Lyon, du nom de Valdo. Cet homme, vertueux et charitable, mais illettré, s'étonna que la messe, cette forme exactement expressive de la Sainte Cène, ne fût pas mentionnée dans l'Evangile, et il prêcha le christianisme primitif à une époque où l'étude du passé était impossible. Ceux qui le suivirent, après son excommunication par Alexandre III, s'appelèrent Valdois, Albigeois, Fratricels, et Turlupins.

Deux cents ans plus tard, Wiclef, curé anglais, se vit refuser l'évêché de Winton. Son dépit trouva une complicité dans l'ambition de Lancastre, frère du fameux prince de Galles. Alix Pérez, concubine d'Edouard III, obtint de son royal amant que Wiclef pût prêcher. A ce moment Charles V prenait la Guyenne aux Anglais, et le Saint-Siège refusait à Edouard d'excommunier le roi de France et de lever de nouvelles décimes sur le clergé anglais.

Grégoire XI ordonna à l'archevêque de Cantorbéry de citer Wiclef qui parut entre Lancastre et Alix Pérez. Peu après Wiclef demanda l'égalité des biens civils : plus de cent mille adhèrent. L'hérésiarque fit assassiner l'archevêque de Cantorbéry. Le premier coup de hache ne sépara pas la tête

des épaules, et l'archevêque portant la main à sa blessure, eut les doigts coupés : il ne trépassa qu'au sixième coup. Les Wiclefistes marchèrent sur Londres. Ils pillèrent, jetant dans la Tamise les objets précieux, puis ils allèrent à la Tour d'où Richard était enfermé, et ils assassinèrent sous ses yeux les principaux officiers. Entre temps, Wiclef enseignait que le démon commandait à Dieu.

Jean Huss commença à enseigner en Bohême la doctrine de Wiclef.

Remarquez un caractère que vous trouverez à chaque page des, annales protestantes : ambition et paillardise.

Tout adhérent de la Réforme y cherche prétexte à secouer un joug et à satisfaire ses instincts.

Les fondateurs ici n'ont aucun rapport de physionomie avec les vrais créateurs de religion ; ils sont tous évergumènes, et s'ils sont frappés, c'est comme révolutionnaires, ici les martyrs s'appellent toujours des factieux.

Ne croyez pas que les hommes obéissent à des idées, ils n'ont pour moteur que des passions. Valdo s'infatue de son ignorance et se croit illuminé parce qu'il ne sait rien ; Wiclef apparaît un ambitieux déçu.

Henri VIII revise le missel et fait périr soixante et douze mille hommes. Vous verrez tout à l'heure ce Jean Calvin, envoyé extraordinaire de Dieu. Luther, simple moine éloquent, déclama d'abord sur l'abus des indulgences, mais plus tard, il écrira : » « Je dirai sans vanité que depuis mille ans l'Ecriture n'a jamais été si répurée ni si bien expliquée, ni mieux entendue qu'elle l'est maintenant par moi » ; et ailleurs : « Je brûle de mille feux dans ma chair indomptée, je me sens poussé vers les femmes avec une rage qui va presque jusqu'à la folie. Moi qui devrais être fervent en esprit, je ne le suis qu'en impudicité. »

« Rien d'aussi comique que les jugements des collègues de Martin. Æcolampade le dit possédé par Satan et Zwingli approuve : « Oui, Satan s'est rendu maître de Luther » ; et les sacramentaires : « Luther dit que le diable habite le corps des Zwingliens, et ce les blasphèmes s'exhalent de leur sein *ensatanisé*, sursatanisé et persatanisé ; leur langue est une langue mensongère, remuée au gré de Satan, infusée, perfusée et transfusée dans son venin infernal : vit-on jamais de tels desseins sortis d'un ce démon en fureur ! » Luther croyait au diable et aux femmes, il fut surtout le Pape des concubins. « Ma prière est plus puissante que le diable », dit-il Or la croyance au diable est signe de la bêtise quand découle pas de l'ingénuité d'un curé d'Ars.

« Même quand les Réformateurs passent de vie à trépas, on lit dans un texte luthérien :

On ne peut nier que Carlostad n'ait été étranglé par le diable, ni tant de témoins, pasteurs de Bâle, qui le rapportent ». Schlussemborg assure que le nom de Mélanchton, le plus doux des Réformateurs, sera couvert d'une ignominie perpétuelle. »

« Théodore de Bèze paraît à ses frères un démon incarné très obscène on croirait ses livres écrits par Béalzébuth. » Toujours le diable !

« Pour attaquer les indulgences, il fallut nier la nécessité de la satisfaction ; mais, faut-il vous répéter les folies de Luther : les œuvres des hommes, même semblant bonnes, sont des péchés mortels, celles de Dieu, même si elles paraissent mauvaises, sont d'un mérite éternel. Le Pape est si plein de diables qu'il en crache, qu'il en mouche, qu'il »

« Vous le voyez, toujours le diable. Ecoutez le ton de ce réformateur : Mon petit Paul, mon petit pape, mon petit ânon, il fait glacé, vous vous rompiez une jambe et on dirait : le petit papelin s'est gâté ». Ecoutez encore : « Le pape est un loup-garou possédé du malin esprit » ; et lorsqu'il brûle la bulle papale à Wittemberg, il crie : « Parce que tu as troublé le saint du Seigneur, que tu sois livré au feu éternel. »

« Ulric de Hutten comme l'électeur de Saxe convoitèrent la dépouille des monastères et des grands bénéfices ; Charles-Quint ordonna à Luther de sortir de Worms dans les vingt-quatre heures et le duc de Saxe l'installa au château de Wartbourg. Là, neuf mois durant, il élaborait son schisme. Munzer, l'anabaptiste, prétendait que les affaires civiles devaient être décidées par la seule lecture de la Bible. Pour excuser ses fornications, il disait que l'œuvre de chair était louable quand on se proposait d'augmenter le nombre des prédestinés.

La psychologie de Luther vous montrera le néant de cet homme. Il vient à Rome dévotement, monte à genoux la *Scala Santa*, il admire la police et la Rote. Mais le luxe des cérémonies le scandalise ; il croit que dans un monastère on a déterré six mille crânes de nouveau-nés. L'interprétation individuelle d'un livre tel que la Bible ne peut germer que dans le crâne d'un inconscient. Mathias Harlem et Munzer y découvrirent le communisme, d'autres la bigamie, Mélanchton change quatorze fois d'opinion sur le péché originel et la prédestination.

Les princes ennemis de la Papauté, voilà les acolytes du Protestantisme qui promet aux princes les biens des prêtres, aux moines le mariage, aux "

peuples la liberté ». « Il n'y a pas un ange dans le ciel et encore moins un homme sur la terre qui puisse et qui ose juger ma doctrine. Quiconque ne l'adopte pas, ne peut être sauvé. Ma bouche est la bouche de Jésus-Christ. » Quel langage insensé.

« Luther bientôt débordé par les événements renie sa doctrine de la raison individuelle il oppose à ses rivaux la tradition ; et s'éloignant du peuple, il se donne aux princes ; il leur attribue l'autorité ecclésiastique et retire toute autorité dogmatique, à lui-même. Il enseigne que Dieu, destine ab oeterno, celui-ci à l'enfer et celui-là au paradis. En tant qu'élu de Dieu, le calviniste a droit de frapper sur tout ce qui s'oppose à sa doctrine ; se disant inspiré, il méprise la raison : et philosophiquement tout cela aboutit au Nominalisme.

« La première condition d'un Réformateur, sera toujours la pureté des mœurs. Si Jérôme Savonarole eut été de mauvaise conduite, quel écho eût-il trouvé ? On ne voit dans le protestantisme cette prétention d'être l'envoyé de Dieu, avec dix-sept femmes comme Muncer ou quatorze comme Jean de Leyde. Après la paillardise, le second thème des Réformateurs fut le communisme : or les plus violents adversaires du socialismes ont, vous le savez, les protestants, puisque moralement ils forment la bourgeoisie à l'état doctrinal. L'hérésiarque de Noyon est accusé par l'histoire du crime contre la nature. Calvin aurait été fleurdelisé dans sa jeunesse pour sodomie, la peine du feu ayant été modérée, sur la demande de l'évêque, à la fleur de lys. Léonard Lessius l'affirme ; Varillas parle de deux enquêtes faites à Noyon par Turbes : l'une sous François I<sup>er</sup> où quarante-huit témoins déposèrent ; l'autre sous Henri II, signée de cinquante-deux notables. Varillas dit avoir lu les deux enquêtes à la bibliothèque du Roy, à Paris. On a semé des propos infâmes de la vie de Calvin, dit Simon Fontaine, lesquels s'ils étaient vrais donneraient argument irrécusable de l'extrême besterie des gens de Genève. »

« Stapleton qui vécut dans le voisinage de Noyon. *In monumentis Noviodienensis, adhuc hodie legitur Joannem hunc Calvinum, sodomioe convictum ex episcopi indulgentia, solo stigmat in tergo notatum urbe excessisse.* Compian et Schlusserburg devancent Bolsec dans la même accusation. L'Eglise de Genève ne répondit rien.

Au reste, mes amis, je dépose ici le mémoire de Roisselet de Sausclières qui contient toutes les pièces de l'accusation.

Vers la fin septembre 1567, l'insurrection protestante était prête. Vainement Montluc avertit la reine, il avait reçu cet avis : Du 28 au 30, le

roi pris, la ce reine morte, La Rochelle prise, Bergerac pris, Montauban pris, Lescours pris et Montluc mort. »

« Le 29, Condé et l'Amiral devaient investir Monceau où se trouvait la cour à festoyer. L'Amiral, à la tête d'un corps de cavalerie, devait conduire le roi dans une province éloignée. Enfin, la reine n'eut que le temps de se retirer à Meaux et de revenir à Paris entre les piques de six mille gardes.

Venons aux choses locales de Typhonia. Le 30 septembre, à midi, les calvinistes vinrent chercher les catholiques dans leurs maisons criant : ce tue ! tué les « papistes ! Monde nouveau ! »

« Le capitaine Bouillargues, à la tête de deux cents hommes armés, enfonce la porte de l'évêché et fait piller ; toute la journée se passe à rechercher les catholiques et les prêtres. Jean Péberan, vicaire général, est égorgé dans sa chambre, à coups de dague et son corps jeté par la fenêtre.

Les catholiques ont ordre de ne pas sortir de leur maison sous peine de vie.

La nuit venue, à la lueur des torches, les victimes furent conduites à l'Hôtel-de-Ville et de là, dans la cour de l'évêché. Les torches placées sur le beffroi aux fenêtres du clocher éclairaient le massacre : les corps étaient jetés à mesure dans un puits qui fut comblé de morts et d'agonisants mêlés. On arracha à l'évêque ses bagues, sa croix ; car, remarquez-le, mes amis, le protestant est né pillard. Il y eut quatre-vingt victimes suivant Ménard, trois cents d'après l'avocat du présidial, de Gorgis.

« L'importance de la Michelade au point de vue historique réside dans son antériorité sur la Saint-Barthélemy.

Quarante parmi les arrêtés furent élargis sous caution ; on voulut démolir le clocher de la cathédrale du XI<sup>e</sup> siècle : le protestant est destructeur comme pillard. On renversa le palais épiscopal, on ravagea les terres des gens d'Eglise, on vola même les cloches. Le 19 décembre 1568, le Parlement de Toulouse fut saisi du massacre de la Michelade : on ne put arrêter que quatre coupables ; cent furent condamnés à la potence par contumace ; quinze eurent leur effigie traînée sur la claie.

Remarquez encore, mes amis, que les criminels sont des seigneurs, des magistrats et des pasteurs.

Demain, je vous raconterai la Grande Bagarre et la véritable histoire de Trestaillon. »

Les bourgadiers sortirent de cette séance profondément remués. Ces évocations du passé leur remirent en mémoire des haines séculaires presque

oubliées, les victimes du 30 septembre 1567 réapparurent en leur esprit.  
Ghuibor avait bien choisi la matière de, son exhortation.

## XXI. — HASARD JUDICIAIRE

*La synthèse est la science des  
correspondances universelles : de  
là sa rareté et sa puissance.*

Samas, ayant des lunettes à verres bleu sombre était debout dans le cabinet du juge.

— « Vos nom, prénoms, âge, profession ? »

— « Si je refusais de répondre, pourriez-vous agir physiquement contre moi ? »

— « Certainement. »

— « Car » reprit Samas « les catholiques n'obéissent plus qu'à la contrainte physique. »

— « Vous avez un mauvais esprit. »

— « J'ai l'esprit de mon père et je ne peux vous permettre de le juger, sans oublier toute piété filiale. »

— « C'est bien ! répondez : votre nom ? »

— « Samas Ælohil Guibor. »

— « Votre âge ? »

— « Quatre ans. »

— « Insolent ! »

— « Non, monsieur, vous n'ignorez pas que les hommes supérieurs de tous les temps ne comptent que l'âge de leur pensée c'est à dire la date de leur initiation. »

— « Ah ? ah ! il y a quatre ans que vous êtes initié ? à quoi ? »

— « Au néo-platonisme ».

— « Ah ! oui, l'amour platonique ! et vous vous croyez très fort, pauvre jeune homme ? »

— « Oh non ! si j'étais très fort, c'est vous qui seriez debout et moi assis. »

— « Eh bien ! asseyez-vous. »

— « Que faut-il écrire ? » dit le greffier.

— « Rien encore, attendez. . . On a vu avec vous un étranger, un Oriental ; qui était-ce ? un néo-platonicien ? »

— « Un commis-voyageur de Bénarès. »

— « Il y a des maisons de commerce à Bénarès qui envoient des représentants à Typhonia ? Etrange ! »

— « L'Inde voyant l'engouement occidental pour les bibelots d'Extrême-Orient, a voulu remettre en circulation de vieilles idées, pardon, de vieilles idoles. »

— « Ah ! et le Père Alta, est-ce un néo-platonicien ? »

— « Un néo-Lacordaire plutôt. »

— « Qu'est-ce que vous faisiez dans la manifestation du Palais de Justice ? »

— « Je manifestais. »

— Mais ? on n'on a pas le droit de manifester. »

— « J'ignore le droit et l'ignorerai toujours. C'est l'étude des seuls manants ; puisque c'est la règle de l'ambition et de la fortune. »

— « Vous dédaignez sans doute l'une et l'autre ? »

— « Racontez-moi cela. »

— « Je suis un prévenu, non pas un conférencier. »

— « Eh bien, votre âge d'avant l'initiation. »

— « Seize ! . . . et quatre d'initiation. »

— « Prenez garde ! vous jouez en ce moment avec la prison. »

— « Jeu titanesque ! »

— « Votre profession ? »

— « Etudiant. »

— « Etudiant en quoi ? »

— « En théologie. »

— « Vous reconnaissez avoir insulté les magistrats ? »

— « Non ! »

— « Comment non ? On vous a vu. »

— « On a cru, on a voulu me voir, mais on ne m'a pas vu ; parce que si je l'avais fait, je l'eusse fait invisiblement. »

— « On peut donc dire que vous l'avez approuvé. . . »

— « On peut tout dire. »

— « En effet, vous me rompez la tête. »

— « Je suis venu par crainte du gendarme, je réponds par crainte du gendarme. »

— « Il n'y a que les scélérats, jeune homme, qui craignent les gendarmes. »

»

— « Les scélérats, les moines et les penseurs, tous les vaincus de la vie sociale. »

— « Pourquoi les moines ont-ils résisté ? »

— « Ils ont montré, je l'avoue, un entêtement. »

— « Bref, vous niez avoir crié : à bas le préfet ! »

— « Si j'avais crié, on ne l'aurait pas entendu. »

— « Ecoutez, Samas Ćelohil Ghuibor, il y a trois fous récents à Typhonia ; le préfet, le commissaire et le serrurier ; vous êtes le quatrième, mais non le moindre. Allez, je ne vous chargerai pas. »

Samas salua et se hâta vers la porte..

— « Seulement, plus de niches. Un hectare, c'est assez ? »

Le jeune homme resta stupéfait.

— « Quelle niche ? Un hectare, c'est assez ?

— « Eh ! vous m'entendez bien ! »

Il se leva, parlant bas comme pour éviter l'oreille du greffier, et cherchant l'œil de Samas derrière les lunettes sombres :

— « Où l'avez-vous emmenée, la fille du commissaire ? »

— « Monsieur, « dit Samas », je crois que nous sommes cinq, prêts pour Mondevergue. »

— « Oui, vous ne direz rien, mais si je vous offrais de déchirer la prévention. »

— « Vous m'obligeriez ! »

— « Dites-moi donc ? . . . »

— « Quoi ! »

Le magistrat hésita un moment et puis brusquement :

— « Vous pouvez aller. »

Dans la pièce précédant le cabinet du juge, une jeune fille de haute taille, la face vers les vitres, regarde au dehors sur le boulevard du Palais. Balthazar des Baux qui lui parle par instants, semble l'accompagner car il n'y a aucune autre femme ; seulement les deux bourgadiers compromis dans la manifestation.

Quand Samas sort du cabinet, la jeune fille se retourne, et son visage s'illumine d'étonnement : vivement elle dit au prince :

— « Dites que je suis malade, que je viendrai demain je rentre. »

— « Quelle folle idée ? vous êtes citée. »

— « J'ai de bonnes raisons, je vous le dirai plus tard. »

— « Non, attendez-moi, Stelle, je vous ramènerai. » Entendant ces mots, Samas dissimule mal sa joie imprévue.

Dès que le Prince a passé chez le juge, c'est elle qui s'avance :

— « Vous, vous, ici ! »

Lui, montre le dos de sa main où brille au petit doigt un anneau d'or de forme ancienne portant le blason des Sénanques, *de sable à la licorne d'or dextré d'une étoile de gueule*.

— « Profitons de l'instant, venez. »

Et elle l'entraîne hors des bureaux, hors du Palais. Ils gagnent une rue qui va vers la campagne, haletants, sans mot dire.

— « Courons », fait-elle, dès qu'ils touchent au faubourg.

Samas obéit.

Se tenant par la main ils vont comme des fous.

Le viaduc du chemin de fer paraît à leurs yeux. Encore quelques pas et les voilà sur une route : ils s'arrêtent alors, sans souffle, sans voix, fourbus mais heureux.

— « Il faut nous asseoir. . . tenez, là-bas au revers du fossé, je vois quelques arbres. . . allons ! »

Et vite et à grandes enjambées, ils parviennent à l'endroit indiqué ; elle se laisse glisser sur la terre sèche.

« Maintenant, Samas, dites-moi ce qui m'a succédé. Dites-moi tout ce que vous avez vécu depuis. . . », elle suppute mentalement, (1)

La marquise a toujours sa même gaucherie hautaine même sur ce tertre, sa raideur audacieuse reste.

Son front droit reste nu comme jadis et ses che<sup>13</sup>veux sont lissés à la Vierge ; le nez toujours impérieux s'est un peu épaissi ; la bouche grande est plus rouge ; le corps s'est caractérisé : la gorge, les hanches sont d'une femme. Samas ne retrouve plus les anciennes impressions, mais une nouvelle, plus sentimentale. Elle le regarde aussi à travers ses souvenirs : ce n'est plus l'éphèbe blond à la féminine beauté, c'est presque un homme à l'allure hardie et svelte.

— Vous aviez quatorze ans, j'en avais seize ; il y a six ans de cela. . . »

— « Dans cent ans » dit Samas « je me souviendrai encore ; ce que j'ai vécu par vous ne ressemble à rien ; cette volupté de la contemplation, nul contact ne peut la donner. »

— « Vous savez, Samas, ce qui m'intéresse au plus haut point ; si je n'avais qu'une minute et qu'une question à vous faire, vous devinez celle

que je ferais. . . Qui donc a récolté ce que j'avais semé ? »

— « Oh ! quelqu'un qui n'était personne. »

— « Une fille ?

— « Non, une vierge, une sauvageonne. »

— « J'aime mieux cela. . . Où ? Comment ? Oh ! des détails. . . je vous en prie ! »

— « Au moment où j'ai quitté Avignon, à la fin de 1870, on rappelait les hommes exemptés sous l'Empire et le docteur Antarés, mon frère, s'alla cacher dans l'île de Bréhat, non loin de Paimpol, tandis que mon père faisait de la propagande monarchique à Cambrai. Dans cette île, je promenais, inquiètement, votre obsédant souvenir ; une paysanne, une sorte de bergère m'aima et un soir par une claire nuit, sans amour, par lassitude des désirs renaissants de la puberté, par rancune contre vous qui aviez hâté en moi la concupiscence. . . ce fut une douleur de tout mon être, une douleur furieuse ; je me relevai de mon péché plus furieux que le Roland de l'Arioste, je courus à travers les rocs comme un animal blessé et puis je pleurai jusqu'à l'aube ; moralement, je pleure encore, je pleurerai toujours. J'ai imbécilement jeté comme un lest inutile, le plus grand principe de force, d'après les doctrines qui sont les miennes aujourd'hui. »

— « Et après ? » fit la marquise.

— « Après, ce fut court ; ma famille renonça à s'expatrier croyant à la venue d'Henri V. Je revins avec mon frère à Cambrai. »

— « Et là, que faites-vous de votre cœur, de vos sens ? »

— « Ne trouvant à aimer, je me contente d'être aimé en formule un peu vague, accordant aux sens le moins possible. »

— « Qu'est-ce que ce moins, ô Samas ? »

— « Quand on est un bon psychologue de soi-même, on oppose ses vices l'un à l'autre : je suis orgueilleux et peut-être passionné ; je forçai la passion à passer sous le joug de l'orgueil, c'est-à-dire à ne commettre aucun péché de chair, au-dessous d'un certain niveau d'aventure. »

— « Je ne ne comprends pas bien. »

— « Voici à peu près ma constitution sexuelle : être insensible à la beauté, même si je ne suis pas aimé, d'abord. Même étant aimé, repousser toute courtesane, ne tomber que dans des circonstances : de haute imagination : clair de lune, sortie de concert. Enfin, et ceci comme probité et sécurité à la fois, ne rien engager de ma sainte liberté. Maintenant à vous de me dire ce qui m'a succédé en votre cœur et en vos nerfs. »

— « Moi, fit-elle, » j'avais vu l'amour et le sexe en vous, plus que vous-même. Oh ! je vous ai regretté, je ne vous ai pas cependant aimé ; je vous trouvais charmant mais un peu niais, je savais. . . en province on sait tout par les domestiques. . . que vous preniez de la tisane de nénuphar ; moi, au temps de ces défenestrations de ma pudeur, je n'avais que l'imagination troublée et non les sens : ils me sont nés par la musique, car je suis devenue une bonne exécutante ; à mon piano, seulement-là, je m'exprime tout entière. Mon intelligence me poussait vers les gens instruits, expérimentés, mais ceux-là sont âgés et trop libidineux.

« Quelle abomination que les vieillards, médecins ou parents ; ce sont les plus audacieux, les plus éhontés des hommes, trois fois déjà, j'ai eu à me défendre contre des satyres à cheveux blancs et cependant j'ai grand air, je ne parais pas une demoiselle commode. . .

Finalement je vais me marier avec un excellent gentilhomme qui habite ses terres, près du Mas de Fougues ; pour voisine, une parente du hugenot Lapert. »

Samas tressaillit.

— « La fille de Lapert n'est-elle pas là chez cette parente ? »

— « Oui, je la vois souvent, et je la verrai demain si l'instruction ne me retient pas ; avant de rentrer à Avignon, je passerai voir Monsieur. . . mon fiancé. »

— « Stelle, vous pouvez me rendre un grand service. »

Il parla bas à l'oreille de la marquise, quoique personne ne pût entendre.

— « Mais c'est du Rocambole, cela ! et du pire ! quel intérêt avez-vous à cela ? »

— « Aucun, c'est la confrérie de l'intelligence qui a intérêt dans ma demande : j'appartiens à un ordre mystérieux et reconnaissant. »

— « Cependant, je vous trouve manifestant contre les décrets ; vous n'êtes pas franc-maçon ? »

— « Je suis le contraire exactement ; fidèle soutien du trône et de l'autel. »

— « Quelle étrangeté ! vous retrouver en cette bagarre et au lieu de mettre un peu de paroles dans un roman qui fut seulement mimé, vous ne tressaillez à côté de moi que pour une idée assez vilaine que vous inspire une occulte fraternité ! »

— « L'enfant qui vous désira si ardemment, Stelle, est un homme aujourd'hui. »

— « Et il ne me désire plus ! »

— « Il vous désirerait si vous le vouliez. Mais une chose médiocre est impossible entre nous, et la vie ne nous permet pas de rien vouloir qui soit beau et grand. »

— « Ah ça ! m'épouseriez-vous, si j'en avais l'idée ? »

— « Vous n'en avez pas l'idée, Stelle ; une vague sentimentalité, faite de souvenir et d'un souvenir curieux, vous dupe. Nous sommes chacun d'une nature trop positive pour bien nous compléter. »

— « Peut-être suis-je trop peu femme, et cependant, je vau : je n'ai encore péché qu'en moi-même, contre moi-même. Avez-vous vu, quand la gendarmerie chargeait sur l'avenue, une jeune fille éclatamment blanche, en toque d'astrakan, une voyageuse certes, une Slave probablement, escortée d'une vieille dame à l'air mal commode et qui contemplait la scène avec une face à main, très impertinente ? Voilà une fille que j'aimerais si j'étais homme ». <sup>14</sup>

— « Je n'ai rien vu que les images de ma foi irritée ! ».

— « Vous croyez absolument. . . ? ce doit être une force. Qui doute est débile : je suis une personne bien élevée, mieux même ; je me battrais comme un homme pour la foi, mais. . . Voulez-vous la vérité sur l'âme des femmes : elles n'ont toutes qu'une opinion, aimer ; et quand je suis franche, je m'avoue combien je diffère peu du troupeau. »

« Voulez-vous, Samas, que nous fassions un pacte ? Si je fais ce que vous m'avez demandé tout à l'heure pour la fille de Lapert, me promettez-vous qu'au jour où j'aimerai, vous irez confesser le Bien-Aimé, devant que je me donne et m'avertirez sincèrement, selon votre clairvoyance masculine. »

« Je le jure » dit Samas.

« Il me vient auprès de vous de mauvaises pensées, Samas. Votre innocence autrefois m'allécha, et maintenant votre intellectualité m'excite. Comme j'ai voulu troubler votre virginité, j'aimerais de m'essayer contre votre doctrine, et c'est un grand bien que la vie ne nous réunisse pas, sinon je tenterais sur vous la puissance de mon étreinte. »

— « Vous vous croyez abominable parce que vous êtes sincère, Stelle ; votre perversité ressemble un peu à une écharpe, vous croyez qu'elle achève votre toilette morale ! Je serais si franc sous votre étreinte, vous seriez liée ; je vois à vos narines, aux commissures de vos lèvres, cette imperceptible vague de désir qui met la femme à la merci de sa volupté. Malgré votre beau front, vos qualités de décision, de vue précise, vous êtes

en imminence de faiblir ; la tisane de nénuphar que je prenais à quinze ans, prenez-la aujourd'hui pour ne rien faire de bas ni de salissant.

— Je ne discuterai ; ma probité me gêne pour avoir des torts, avant que l'époux ait pu se manifester ! Oh ! je suis sûre de son insuccès, mais son insuccès sera ma Charte. Et maintenant revenons à Typhonia : je suis heureuse de vous avoir revu. »

— « Et moi, Stelle, puis-je oublier que vous m'avez initié au désir ? »

— « Je fus une étrange Béatrice. »<sup>15</sup>

— « La vie n'a pas de hasards et peut-être ceux qu'unit le désir, s'uniront un jour par l'âme ! »

Les jeunes gens restèrent silencieux jusqu'au moment de se quitter, loquaces tant qu'ils n'étaient pas émus, bientôt muets et sans parole depuis que leur cœur s'angoissait de regrets stériles et de vains espoirs. Mais au travers de leur concerto sentimental, Lapert avait été condamné et la parole d'Ilou allait s'accomplir.

## XXII. — LA GRANDE BAGARRE (1790)

Au second discours d'Ælohil Ghuibor la salle Saint-Georges regorgeait de monde et malgré des visages ennemis assez nombreux, il discourut posément au milieu d'un grand silence.

— « Lorsque l'Assemblée nationale décréta l'admission des non-catholiques à tous les emplois civils et militaires, les Protestants se ruèrent à l'accaparement. A peine la milice nationale est levée que leur nombre y excède celui des catholiques. L'état-major fut entièrement huguenot jusqu'à l'aide-major ; ils firent refuser des armes aux Royalistes, et corrompirent le régiment de Guyenne pour les massacres prémédités des 2 et 5 mai.

Trois compagnies protestantes, celle de Lacoste, de Roux-Amphoux, de Verdier, paraissent sur le Cours, espérant que les soldats les aideront au massacre. Les officiers de Guyenne parvinrent à maintenir leurs hommes dans la caserne.

Le 3 mai, place des Récollets, on tire deux coups de pistolet sur les officiers municipaux et un protestant crie : C'est le moment de couper la tête au « maire ! »

« L'ordre fut enfin donné de livrer des fusils aux catholiques, mais on différa jusqu'après la tenue de l'assemblée électorale. Là vinrent des gens de toute la région, on vota par assis et levé, et les huguenots eurent la majorité : ils formèrent une compagnie de dragons composée de leurs jeunes gens riches, qui insultaient les cultivateurs en les appelant Cebés parce qu'ils ne mangeaient que des oignons.

Rabaut Saint-Etienne écrivait alors à son père qu'il était temps, plus ou moins, de répandre le sang. » Le dimanche 13 juin, les dragons assemblés à l'évêché retinrent prisonnier un légionnaire catholique, sans raison ; ses camarades le réclamèrent : une décharge de mousqueterie leur répondit qui coucha sept catholiques sur la place.

« Une compagnie protestante force l'abbé de Belmont à promener avec elle le drapeau rouge dans la ville. Sur dix-huit compagnies catholiques, trois seulement étaient armées, tandis que tous les huguenots étaient sur le pied de guerre et s'appuyaient des soldats de Guyenne. De plus, ils avaient appelé tous les fanatiques de la Vaunage et de la Gardonnenque.

Le lundi matin, à l'aube, vingt mille pillards campaient sur l'Esplanade. Sitôt on empêcha les compagnies catholiques de se réunir ; seuls quarante-cinq légionnaires barricadés chez le sieur Froment purent résister.

On commença le massacre par les Capucins. Leur chapelle est envahie. Mon ami, dit le prêtre qui était à l'autel, donnez-moi le temps d'achever ma prière : vous m'immolerez après si tel est votre dessein. » Le protestant tire sa montre : « Je te donne « cinq minutes. » Puis il le tue, sabre un crucifix, tandis que les autres s'amuse à cribler la voûte de balles. Ils assassinent le Père Benoist, le Frère Célestin, le Père Siméon, le Père Séraphin. Le frère Fidèle, vieillard de quatre-vingt-deux ans, est haché à coups de sabre dans son lit auquel ils mettent le feu. Ils pillent la pharmacie et en boivent l'alcool dans les ciboires volés ; ils pillent le collège désert ; ils pillent le couvent des Jacobins qui s'étaient enfuis ; ils pillent chez l'abbé Bragouze, curé de Saint Paul, et vont démolir la maison, quand quelqu'un avertit que le propriétaire est protestant.

« Ils arrachent les arbres et les plantes de l'abbé Cabanel.

Le pillage dura encore tout le mardi. Les quarante-cinq de chez Froment, attaqués avec du canon capitulent et sont massacrés.

Un nommé Gas avait porté sa femme née protestante à se faire catholique : on met une corde au cou de sa fille aînée, on piétine ses quatre enfants en bas-âge. M. Chabaud de la Tour fait cerner la maison de Gas par un piquet de Guyenne ; le sieur Blanc Pascal frappe une fille Gas, âgée de sept ans, dans le sein avec le pommeau de son épée ; enfin on découvre Gas ; un garçon menuisier lui porte un coup de hache à la tête, on le larde avec des baïonnettes, on coupe ses bras et ses jambes avec une faux et les assassins trempent leurs mains dans son sang qui fume : on traîne enfin le cadavre cul-de-jatte devant la porte de sa propre maison et pendant trente-six heures il sert d'escalier à tous les curieux qui viennent voir les ruines.

Un catholique poursuivi rencontre Darbous, boucher, et lui dit : Sauve-moi ! » — « Sois des nôtres dit le boucher ; voici un fusil, de la poudre et des balles ! » Ils rencontrent un autre catholique qu'une horde poursuit. Darbous alors s'écrie : « Tue ce papiste si tu veux conserver la vie ! » L'autre refuse ; mais la victime résignée lui dit : « Je ne tiens pas à la vie ; ils m'ont ruiné. Je te permets de me tuer ; je te demande une seule chose, c'est de prier Dieu pour moi lorsque je ne serais plus. » L'infortuné catholique a le vertige et tire sur son frère ; mais il rentre chez lui désespéré, s'alite et meurt de ses remords.

« Les protestants varient les supplices : ils décapitent les uns, pendent les autres aux lanternes, ils noient dans les canaux de la Fontaine, ils précipitent du haut des remparts : Le mot d'ordre est celui-ci : Es-tu catholique ? Si oui, la mort ! »

« Dans les journées des 14 et 15, plus de six cents catholiques furent tués, parmi lesquels quatre cents pères de famille ; les protestants n'ont pas perdu, en tout, vingt hommes.

Le mardi, on parle de six mille catholiques s'avancant du côté de Remoutins. Les protestants envoient un huissier nommé Coutet, riverain du Rhône, portant une branche d'olivier. A deux heures de la ville il les joint, les assure que les partis sont réconciliés et que la présence d'une armée ramènerait les hostilités. Les catholiques suivant leur niaiserie habituelle rebroussement chemin et les protestants recommencent à piller et à massacrer.

Enfin un détachement de la division de Montpellier se présente avec beaucoup d'artillerie, et la lâcheté des protestants éclate : ils se terrent et calomnient.

Le mercredi 16, les légions se fédérèrent sur l'Esplanade ; on supprima dix-neuf compagnies catholiques. Des tombereaux parcoururent la ville pour relever les cadavres dont les rues étaient obstruées. Les troupes auxiliaires se retirent, mais quinze cents Cévenols payés quarante sols par jour restent aux portes de la ville pour protéger les protestants. Ils firent un procès-verbal des événements et obtinrent, par terreur assez de signatures pour garantir leur impunité.

Maintenant, mes amis, l'anarchie révolutionnaire ne laisse plus de place même au fanatisme. Chacun ne songe, comme Sièyès un peu plus tard, qu'à vivre.

Je vous remémorerai seulement l'association du Pouvoir exécutif fondée en 1791, à Typhonia. Les assassins honorés par les chefs du parti, recevaient de Fournier de Clausonne et du sieur Griolet la somme de mille écus par an pour aller par les rues et même dans les maisons, assommer les catholiques à coups de nerfs de bœuf.

Après ma causerie, je laisserai sur la table les pièces justificatives telles que les donne M. de Pontécoulant. Parmi les victimes des 13, 14, 15 et 16 juin 1790, beaucoup d'entre vous retrouveront leurs grands parents.

Pendant toute la révolution, le pouvoir à Typhonia appartient aux protestants qui étaient dix mille en face de quarante mille catholiques.

La Restauration changea tout. L'amnistie des crimes révolutionnaires gagna beaucoup de partisans à la Charte. Cependant le maire de Typhonia, Daunant, traita de séditieux le cri de : Vive le Roy ! » Il fit effacer sur la porte de M. Lavondès : « Les Bourbons ou la mort ! » Le marquis de Valfons, passant devant le Café de l'Union, fut maltraité pour n'avoir pas voulu crier : « Vive l'Empereur ! » Leduc d'Angoulême vint à Typhonia : aussitôt huit mille volontaires parurent. Un père de famille arriva avec ses trois fils, au lieu de la revue et n'y trouvant pas son quatrième fils, il le chercha, regrettant de n'en avoir que quatre à offrir au Roi. Un homme de soixante-dix ans se glisse parmi les volontaires malgré les refus du général. Une veuve apporté ses épargnes, mille francs ; sa servante donne quinze francs.

« On accepta deux mille hommes parmi lesquels quatre protestants seulement.

M. Madier de Montjau dit au prince à ce moment :

Je sais comment se font et se défont les révolutions. Par la guerre civile seulement votre famille rentrera dans ses droits. Il faut employer et opposer le fer au fer, le feu au feu, le poison au poison : que Votre Altesse daigne me donner des ordres, je commencerai par mon département. » Le général Pellissier seul, l'épée à la main, fit rentrer dans la caserne une compagnie de grenadiers. Le duc d'Angoulême se livra au général Gilly : ses soldats sans secours, errants, furent noyés en partie au passage du Pont Saint-Esprit.

Déjà on avait donné le nom de miquelets aux partisans royalistes : quoique ce mot désigna d'abord des bandits Catalans, il s'est appliqué à des troupes légères, analogues aux francs-tireurs. Après le retour des volontaires royaux de l'armée de la Drôme, aucun ne pouvait se montrer sans péril. Apercevait-on à la promenade une jeune fille ayant un ruban blanc ou vert, elle était aussitôt décoiffée, souffletée et même battue de verges : on arrachait les Christ pendus aux cous des femmes.

La garde urbaine porta ses vexations dans la campagne environnante ; on brûlait les villas, on défonçait les tonneaux, on coupait les arbres.

Un officier, jouant dix louis sur une carte, criait hautement que cet argent venait des miquelets. Un grand fabricant disait encore au cercle de la Comédie : J'ai fait une bonne journée : j'ai dévalisé vingt-deux miquelets.  
»

« Pendant tous les Cent-jours un régime terroriste pesa sur Typhonia. On ferma les églises : on amena des filles dans les casernes avec des tonneaux

de vin. On frappa même les enfants royalistes : les ouvriers catholiques erraient dans la campagne. Le 2 juillet on proclama Napoléon II : un pasteur conduisait le cortège. Le général Gilly appuyait la lie du peuple par la garde urbaine, lorsqu'arrive une estafette avec la ordre d'arborer le drapeau blanc, sinon les massacres de 1790 recommençaient. Huit cents hommes entouraient les casernes à minuit, la garnison demande à capituler. Elle défila le 18 à la pointe du jour et plusieurs soldats furent tués.

Près de Ners, six cents Tyroliens et deux cents chasseurs à cheval rencontrent les insurgés protestants et leur tuent soixante hommes. Dès que la présence des troupes fut suffisante, l'exaltation se calma à Typhonia, non pas dans la campagne.

Calvisson est le centre de vingt communes, et peut grouper dix-sept mille âmes, tous huguenots. . . » — « Pas tous », cria quelqu'un. Œlohil Ghuibor se leva, regardant celui qui l'interrompait et reconnut un agent protestant.

— A demain l'histoire de Trestaillons, mes amis. C'est assez pour ce soir.  
»

Et il descendit de l'estrade en dépit de plusieurs qui espéraient créer un désordre profitable au parti huguenots.

Les bourgadiers avaient compris la manœuvre de leur chef et sortirent calmes, silencieux : ce qui est toujours inquiétant chez le Méridional.

Au dehors une vingtaine d'agents stationnaient qui furent déçus.

## XXIII. — LA VÉRITÉ SUR TRESTAILLONS

— « Mes amis », dit Œlohil Ghuibor « c'est après demain le grand jour, et je consacrerai ma dernière conférence à réhabiliter un héros catholique dont la légende protestante a fait un brigand.

Très-Taillon, mes camarades, s'appelait au vrai Dupon ; il était travailleur de terre. Etant enfant, sa mère un jour lui donnait un morceau de saucisse : il m'en faut trois », dit l'enfant ; de là ce surnom « Trestraillons », trois morceaux.

« Louis XVIII venait de monter sur le trône lorsqu'un jour Trestaillons passa devant un cabaret appelé la Bazique : on l'engagea à entrer et on lui versa un verre de vin.

— Eh bien ! Trestaillons, tu aimes toujours ton roi ? »

— « Oui », fit-il.

— « Eh bien ! dit l'emballeur Vergina — il faut que le sang des Bourbons coule comme ce vin va couler sur ta culotte. » Et ce disant il renversa le verre du royaliste.

« Celui-ci empoigna le protestant à la gorge, mais l'emballeur lui planta son aiguille de travail au sein droit. La blessure dura un mois et fut soignée par une rebouteuse. Le procureur du roi, Despuech, tenta une enquête, mais tous ceux de la Bazique étant protestants ils dirent n'avoir rien vu et rien entendu.

« A l'octave de la Fête-Dieu 1814, Trestaillons sortait de vêpres : on allait faire la procession. Deux soldats avisent des petits enfants habillés en anges que leurs mères conduisaient et les insultèrent : ce Vous menez vos enfants au b. . . des prêtres ». Trestaillons sauta sur les soldats et les eut assommés sans la foule qui l'en empêcha.

Comme en tout temps, mes amis, l'armée a toujours raison contre les pauvres civils. Le juge d'instruction lança un mandat d'amener le 6 septembre, mais on le relâcha le lendemain.

« Au mois de juillet, Trestaillons alla à la foire de Beaucaire gagner quelque argent ; mais pour éviter d'être traduit à Nîmes, il y revint et travailla du métier de portefaix.

Le 2 août, il déchargeait une charrette avec d'autres. Un nommé Driolle traita de brigand ; Trestaillons lui lança un coup de pied. Driol, conseillé par Gibelin de la porte d'Alais, se met au lit et fait constater le coup. Trestaillons s'étant adressé à l'avoué de Driol, celui-ci le laissa juger par défaut le 13 août : Trestaillons fut condamné à l'interdiction et au tout, à dix louis d'or qui furent payés la veille de Noël. Le lendemain soir, dans le cabaret de Farot, Trestaillons buvait avec Ourset et Froment ; il y avait là des protestants et des grenadiers du 63<sup>e</sup>, Ourset entonna une chanson royaliste ; les grenadiers cherchèrent dispute à Trestaillons au sujet de la fleur de lys qu'il portait, il montra son brevet. Dehors, Froment criait : A l'assassin. » Les grenadiers étaient allés chercher du renfort à la caserne, et au nombre de quatre-vingts ils poursuivirent Trestaillons qui se défendit à coups de pierres et se réfugia dans un moulin à huile.

« Quand le duc d'Angoulême vint lever des troupes il s'engagea comme sapeur et fit la campagne de la Drôme. A la capitulation du prince, avec quatorze miquelets il fut désarmé à Arpaillargues et se sauva à travers les balles. Une put rentrer à Typhonia et se cacha dans un four à chaux.

Thérond, dit le Teuillet, offrait publiquement vingt-cinq louis à qui lui apporterait la tête de Trestaillons. A Saint-Gilles on pensa le saisir, il se sauva dans les marais et vécut quinze jours de chicorée sauvage qu'il faisait bouillir. Revenu à Bouillargues, un détachement entier se mit à sa recherche et on tira plusieurs fois sur sa femme qui dut abandonner sa maison et coucher chez son beau-père.

Pendant que le frère du roi était à Typhonia, la Guérine cria que : le roi était un roi de savetiers. » La femme de Trestaillons répondit : « dès que cette femme aime tant Bonaparte, il faut le lui faire avaler. » un rassemblement se fit criant : « Serrez-là ! » — « C'est toi la Trestaillons qu'il faut serrer » ; ce à quoi, elle répliqua : « Si on m'avait serrée, on aurait serré une bonne royaliste et si on t'avait serrée on aurait serré une pas grand'chose. »

« Pendant que Trestaillons était caché au bois de Broussan, les bonapartistes allèrent aux champs dont Trestaillons était propriétaire ou locataire : ils coupèrent les oliviers, déracinèrent les souches et le ruinèrent.

Puis Trestaillons se réfugia chez M. Henri de Bernis et entra dans son régiment.

« Furieux de penser que le drapeau blanc flottait partout sauf dans sa ville et de ne pouvoir rentrer dans sa maison, Trestaillons et une poignée de

royalistes et de paysans entrèrent dans Typhonia et vinrent mettre le siège devant les casernes. Trestaillons blessa le commandant au poignet et força la garnison à se rendre. Le comte de Bernis, commissaire du Roi, nomma Trestaillons capitaine pour ce fait d'armes.

Les protestants ont dit que Trestaillons rançonna ses ennemis. Or il est avéré qu'il sauva des mains de la foule un officier qui lui avait lancé deux coups de baïonnette, à la prise des casernes. Des bandits se sont servis de son nom pour effrayer ; il protégea les propriétés de Peyron, empêcha Laguillat d'être dévasté, mit le scellé sur la maison du sieur Lagorce pour le défendre.

La nuit du 16 octobre, on battit la générale. Trestaillons sortit, fut jeté dans une voiture et emprisonné à Montpellier.

Casterac, commandant de la place de Nîmes, avait reçu de la Thérond, revendeuse de fromage, quinze cents francs à charge d'emprisonner Trestaillons. La femme de Trestaillons de notoriété publique, charriait des fruits sur sa tête pour les vendre au marché. Lors de son arrestation, on ne trouva chez lui que des guenilles.

Le général Buche commandant la 9<sup>e</sup> division militaire à la revue du 10 janvier disait à Trestaillons : Je n'ai que des éloges à vous donner ; vous éprouvez, je le sais, et vous éprouverez tous les jours plus d'un genre de provocation ; résistez à tout, soyez calme, fiez-vous à moi. »

« Déjà avant le licenciement, dans l'armée de la Loire le nom de Trestaillons était synonyme le brigand, de même qu'on attribuait au peuple de Nîmes l'assassinat du général Lagarde et que le roi condamnait la ville à avoir des troupes à discrétion et à payer soixante mille francs d'impositions extraordinaires. On a enfin distrait Trestaillons de ses juges naturels, on l'a traduit devant la Cour de Lyon, sachant que sa pauvreté ne lui permettait pas de faire venir de cinquantes lieues ses témoins à décharge. Pour le dépayser plus encore, on l'a renvoyé devant les assises de Riom en Auvergne. De prison en prison, on a tâché de l'assassiner et violemment le 3 décembre dernier, il a failli être jeté au Rhône sur le pont de la Guillotière avec ses compagnons Grafon et Poche-ville. »

Soudain quelques hommes de l'auditoire se lèvent et l'un d'eux s'écrie :

— « Tout cela est faux, inventé à plaisir ! »

L'orateur élève en l'air un cahier de papier jauni et puis lit à la première page :

— « Mémoire personnel de Dupont, dit Trestailons, sur sa conduite pendant le temps de la Restauration, pendant celui de l'usurpation et celui du retour du roi sur le trône de France, présenté par sa femme à Messieurs tenant la cour royale. »

Celui qui avait apostrophé, s'attendait à une réplique violente, et cet énoncé du document le déconcerta.

A ce moment Samas se glissa près de son père et lui parla bas.

— « Mes amis, » dit Œlohil Ghuibor, « il faut prier pour ses ennemis dès qu'ils sont morts. Je vous annonce le suicide d'Antoine Huss, le banquier huguenot, et la disparition de M. Lapert qu'un scandale retentissant, dont sa fille est l'objet, force à émigrer en Suisse.

« La main de Dieu paraît à l'instant où les siens semblent abandonnés. Ne désespérons jamais : le scrutin de demain vous prouvera que la divine Providence bénit les hommes de bonne volonté. »

Et l'assistance s'écoula dans un émoi profond. Ghuibor avait agi en grand politique, montrant le doigt divin là où l'industrie humaine avait agi, mais du moins selon l'intérêt du divin.

## XXIV. — ÉGALITÉ DEVANT LA LOI

La salle est bondée de public, les avocats gesticulent et arpentent le prétoire donnant le bras à leurs clients ; ceux-ci font des grimaces au Procureur qui est en avance et gêné. Balthazar des Baux, adossé à la table du président, fume sa cigarette : on dirait un théâtre du boulevard avant les trois coups sur un vaudeville judiciaire. Sur le banc des prévenus, il y a des vagabonds, ils serviront de lever de rideau à la pièce.

L'huissier annonce : « Le tribunal ! »

Un gros homme, perdu de mœurs, et deux anonymes paraissent, tout le monde s'assied ; il s'agit d'expédier les vagabonds.

Le président ne parle pas, il grogne :

— « Michu, levez-vous, vous êtes Jean-François Michu, âgé de trente-et-un ans, terrassier. On vous a trouvé couché sur un banc, il y a huit jours. »

— « J'avais pas de quoi coucher ailleurs. »

— « En effet, on n'a pas trouvé, cinq sous dans votre poche. D'où venez-vous ? »

— « De Koprone. »

— « Vous étiez en état de vagabondage, vous le reconnaissez ? »

— « Qu'est-ce que vous appelez vagabondage ? C'est-y être malheureux. Alors oui : je le reconnais. »

Le ministère public se leva :

— « Je demande l'application de l'article. . . »

— « Le tribunal, considérant que Michu est vagabond, le condamne à trois mois de prison. »

— « C'est ça la justice ? Y a pas de bon Dieu ! »

— « Si vous injuriez le tribunal. . . » Michu se tourne vers le public :

— « Est-ce juste, vous autres, trois mois de prison pour avoir dormi sur un banc, est-ce juste ? Et tous ces avocats, y en a pas un qui me défende contre ceux-là ? »

Le ministère public se leva :

— « Je réclame. . . » Le président s'inclina :

— « Michu, deux ans de prison en vertu de l'article. . . »

Le malheureux s'exaspéra :

— « Vous êtes pas des juges, vous êtes des vaches ! » Le ministère public se lève encore.

Le président s'empresse.

Et Michu sort avec six ans de prison sans que ni les nobles, ni les bourgeois, ni le peuple aient rien manifesté.

L'autre vagabond est plus retors, il pateline ; mais le président digère mal et s'obstine.

A force de platitudes d'intonation et de posture, il sort, avec quinze jours.

— « Appelez les prévenus de la manifestation dite du Palais de Justice ! »

L'huissier crie :

— Prince Balthazar des Baux ! Maître Nérin ! Maître Hussiau ! Samas Ghuibor !

Le président interrompt :

— Samas Ghuibor est malade : nous avons reçu un certificat de médecin l'attestant. »

L'huissier crie encore :

— « Boussagnol ! Castagne ! »

Le prince essuye le banc avec son mouchoir, puis le jette ; les avocats l'imitent, les bourgadiers n'osent pas.

Le président appelle :

— Balthazar des Baux ! Votre âge ? »

— « Quarante ans. »

— « Profession ? » — « Prince. »

— « C'est un titre, ce n'est pas une profession. »

— « Ma profession consiste à porter dignement onze siècles de gloire, pendant lesquels ma race marchait bannière déployée des Alpes au Rhône et de Vienne à la Méditerranée, à travers 79 places fortes. Je suis duc d'Andrie, de Nardo, d'Ursin, comte de Provence, prince d'Orange, potentat de Milan et d'Arles, sénéchal de Lombardie, grand amiral de Naples, roi d'Arles et de Vienne, empereur de Constantinople, n'ayant pour suzerain que l'Empereur et possédant parmi mes 79 baronnies, celle de Typhonia ! »

Cette fanfare de l'orgueil de race, lancée d'une voix vibrante, enleva des bravos.

— « Si le public manifeste, je vais faire évacuer ! Prévenu, il ne s'agit pas de vos titres. »

— « Il s'agit de ceci, Monsieur le Président, si vous oubliez un seul instant, ou si le ministère public oublie qui je suis, je jure Dieu qu'il m'en

rendra raison, l'épée du prince des Baux n'a jamais manqué la poitrine qu'elle visait. Je joue ma liberté, vous jouez votre vie. Allons, et après vous MM. les juges ! »

Quelle antithèse entre le claironnement de personnalité et la pauvre attitude des vagabonds ; et nul n'attribuait la longanimité du tribunal à un respect du passé : quand la société déclare que les hommes sont égaux devant la loi, la nature proteste par les muscles d'un homme devant la lympe d'un autre.

Le prince des Baux avait dit au cercle que s'il était condamné, il doublerait les reins du président sur le bord d'une table. Or, la vie de province a des obligations pour un homme sans famille, sans goût pour l'étude et magistrat séant à Typhonia : il fallait venir au cercle Romain ou périr d'ennui, et là, soit affection, soit crainte, nul n'aurait témoigné contre Balthazar ; le gros juge vicieux ne se souciait pas de risquer sa vie pour si peu, d'autant qu'en haut lieu, on désirait étouffer l'affaire et non sévir.

Le ministère public se leva :

— « Je demande l'indulgence du tribunal pour la rodomontade du prévenu qui s'est cru à la Chambre. »

On interrogea successivement les prévenus. Balthazar, Nérin et Houssiau étaient prévenus d'avoir organisé la manifestation, et Samas et les bourgadiers, de cris séditieux.

Les témoins à charge et à décharge défilèrent contradictoires, phraseurs ou troublés, simultanément embarrassés par la question du président et le parlage bruyant de la défense. Cette indignation de la conscience catholique se réduisait maintenant à un tapage sur la voie publique. Deux jours durant on témoigna que un tel avait entendu crier tel autre ; la question de savoir si le mot de justice avait été scandé sur l'air des lampions occupa une audience entière, sans s'éclaircir, puisque la prévention soutenait que cette cadence avait été employée, tandis que la défense protestait de la vénération de ses clients pour les magistrats. Il ne fut pas question du Regem hurlé par Samas à la messe du Saint-Esprit, ni de ses protestations fanatiques à l'a porte de la chapelle tandis que sortait le corps judiciaire.

On ne retint que le cri de « Justice » sur l'air des lampions et les injures au préfet.

Le troisième jour, Samas Œlohil Ghuibor était sur le banc des prévenus ; on l'interrogea :

— « Vous avez crié « justice » ; vous avez insulté les magistrats. »

— « Si on réclame la justice, c'est qu'on y croit ; les magistrats devraient être flattés qu'on les juge capables d'équité. »

— « Mais l'air des lampions ? »

— « A toute manifestation de la rue, il se mêle des gens de rue. »

— « Enfin, vous n'avez pas d'intérêt à manifester, vous n'avez pas de carrière politique. . . »

— « Je protestais comme catholique. »

— « Comme catholique vous devez attendre les ordres de votre chef, de votre évêque ; ce n'est pas lui qui vous avait envoyé. »

— « Je protestais comme artiste, je protestais au nom de Dante, de Léonard et de Michel-Ange ! ».

Un éclat de rire tordit le président et ses assesseurs, convulsa le ministère public, épileptisa les greffiers, fit osciller tout le banc de la prévention et agita les bras de pingouins de la défense, puis gagna le public, les tribunes : il y eut un instant de gaieté folle délirante inextricable.

Puis, tout de suite, le Procureur entama son réquisitoire.

« Messieurs,

J'aborde ces débats avec tristesse. Je vois deux membres du barreau justement estimés sur le banc des prévenus, un homme honorable qui s'enivre de ses parchemins, un jeune homme que des lectures ont rendu fou et deux ouvriers fanatiques.

Malgré leurs dénégations, ils ont tous crié, sinon sur l'air des lampions, du moins sur un air comminatoire.

L'exécution des décrets a bouleversé leur sentiment religieux, mais est-il au pouvoir des magistrats de les satisfaire ?

M. le préfet, dans une longanimité singulière, n'a pas voulu que la prévention portât sur les injures proférées contre lui. Pourquoi le fait-on responsable des ordres qu'il exécute ? Si les catholiques veulent exercer des représailles, qu'ils visent les auteurs des décrets et non les exécuteurs.

Le fonctionnaire de l'Etat a sa consigne comme le soldat, il obéit : les reproches, la vengeance doivent atteindre celui qui a commandé, seul coupable s'il y a un coupable.

Je vois au banc de la défense un de mes anciens et éminents collègues qui a donné sa démission au mois de mars : les décrets ont-ils moins été exécutés ? Donc, Messieurs, cette indignation religieuse s'est produite absurdément.

On ne trouve sa raison que dans les intérêts personnels ; le prince des Baux, récemment élu député par l'Enclos-Rey, s'est exercé dans la première audience à des effets parlementaires ; MM. Nérin et Houssiau sont les sous-chefs du parti, et soignent la clientèle.

Quand au jeune Ghuibor, cet excentrique destiné à une douce folie vous a édifié par sa double profession de foi catholique et esthétique ; je ne le considère pas comme jouissant de toutes ses facultés et j'abandonne la prévention à son endroit.

Quant aux deux bourgadiers ; ceux-là sont sans excuses étant sans intérêt, dans la manifestation, ils représentent ce vieux ferment des Trestaillons qui nous valut la Terreur blanche.

Je ne précise pas les peines ; il y a là délit, et il faut toujours que force reste à la loi. »

Les plaidoieries durèrent trois jours, et enfin Balthazar des Baux, Nérin et Houssiau furent renvoyés indemnes ; Samas Ghuibor condamné à cinq francs et Boussagol et Castagne chacun à quinze jours de prison.

— « Voyez, » disait Salgas, « le bibliothécaire, à Rudenty en sortant de la première, séance, » voyez l'égalité devant la loi : les plus coupables, Balthazar, Nérin, Houssiau, mais aussi les plus notables, indemnes ; Samas Ghuibor, intermédiaire, à l'amende ; et les deux hommes du peuple, en prison ! »

— « Le président a eu peur du prince, » dit Rudenty.

— « Soit, » reprit Salgas, « mais l'inégalité renaît à mesure qu'on la nie, sous les prétextes les plus variés ; aujourd'hui ce sont les muscles d'un noble, demain ce seront les billets d'un riche. »

— « Soyez donc franc avec moi, Salgas ; s'exclama Rudenty quoique radical, je respecte les bibliothèques et les bibliothécaires. Le suicide de Huss me stupéfie ; ce saturnien bilieux, c'est invraisemblable et j'entends moins encore l'aventure de Lapert. Avec qui donc sa fille s'est-elle sauvée ?

— Avec le fils de Marnas, le président du consistoire de Genève. L'ambition de Lapert ne se serait pas arrêtée pour un scandale, mais l'aventure affligeant le plus haut personnage de la secte, on l'a cru connivent, car Marnas, est richissime ; et le voilà en disgrâce. »

« Il y a du mystère dans tout cela, Salgas. »

— « Oui, Horatio » fit l'autre, ironique « il y a plus de surnaturel dans les événements les plus simples que ne le suppose votre démocratie. »

— « Vous savez qu’au fond je suis avec vous : comme tout plébéien, j’admire les nobles et à l’occasion, je puis servir. . . »

— « Oui, oui, on verra à vous utiliser, M. de Rudenty, mais voyez d’abord à aider les catholiques dans la bataille de demain. »

— « Ouvertement, je ne peux pas. »

— « Ouvertement n’a pas de sens en politique ; cet adverbe ne concerne que les succès et non la cuisine d’iceulx. »

— « Enfin qu’espérez-vous ? »

— « La résurrection de trois ou quatre mille âmes et un coin de vallée de Josaphat dans chaque boîte. Demain, les morts voteront pour accomplir leur devoir de citoyen. »

— « Vous raillez sans cesse. »

— « Mon cher, je haïs Luther parce qu’il lançait son encrier à la tête du Diable ; je haïs Calvin parce qu’il a ruiné plus de monuments admirables que vingt siècles n’en peuvent construire désormais ; mais je haïs encore plus le suffrage universel et chaque fois que je le vois déshonoré, je m’élève à des joies extatiques. Or, demain, je voudrais être dans toutes les sections à la fois : du moins je vais où l’on votera pour moi ; je verrai une gueule de brute bourgeoise apporter l’opinion de Salgas, un homme qui a lu ses trente mille volumes à quarante ans. »

— « Je ne vous comprends pas. »

— « C’est simple : j’exècre mon époque, je l’abomine ; ses hommes, je ne connais pas de mots qui les chappent d’un assez lourd mépris ; ses œuvres, l’éclat de rire seul les peut saluer, l’éclat de rire d’une légion de Méphistophélès. Je suis l’ennemi de mon temps : comprenez-vous ? Ce qui m’aide à vivre, c’est de surveiller les purulences, de m’assurer que les chancres s’indurent, que tout le sang est décomposé et que la Grande Charogne Egalitaire va enfin tomber comme une rosse épuisée, béante de vermine, matière à escarbots, à vautours et à mouches venimeuses : je vis de haine, ô cher représentant de la Canaille, et demain j’exulterai, car demain hâte, à mes yeux, la fin de ce qui n’aurait jamais dû commencer ! »

## XXV. — LE PEUPLE SOUVERAIN

A travers les âges, sous les divers harnais, malgré la différenciation des castes, l'homme général se retrouve le même, bien que ses mœurs changent avec les époques et les zones ; et la société, c'est-à-dire l'homme collectif, apparaît semblable de tendances au milieu de ses mutations d'extériorité. Cette même race calviniste qui massacra les catholiques, le jour de Saint-Michel 1566 et lors de la Grande Bagarre de 1790 allait ce jour-là l'emporter malgré sa minorité sur la population catholique. Oh ! plus d'énergumènes dans les rues, d'épileptiques dressés au prophétisme, de bataillons armés. La ville grouillait, mais quelle tenue quelle gravité, quelle aspect de vertu civique, quelle cité de sages ! Cependant, ces paisibles électeurs commettaient sous forme démocratique le même attentat qu'ils perpétraient autrefois par l'arquebuserie et l'épée. Dans le fait, nul changement, la forme employée seule différait. Quinze mille huguenots ne laissant que sept sièges municipaux aux catholiques, pour une ville où ceux-ci sont au nombre de quarante mille ; cela est inique.

On a remarqué de nos jours une déperdition extraordinaire du sens moral, sans expliquer comment elle s'est produite.

L'éducation consistant exclusivement dans l'étude du passé remplit l'imagination d'images dramatiques ou du moins caractérisées : jadis les actes étaient voyants comme les personnages ; aujourd'hui les mœurs ressemblent aux modes et les lois reproduisent les hommes.

De même que la rue confond, à première vue, tous les passants, de même la vie publique n'offrant plus rien de saillant, l'opinion désorientée par les souvenirs scolaires ou de lecture, n'ose pas appliquer ses notions aux agissements informes et veules de l'époque. Dès lors, la conception morale devenue indécise et flottante, l'honnêteté n'a plus de règles bien nettes et son nom connu n'est autre que légalité.

Par malheur, les auteurs de la loi étaient des gens sans religion et sans philosophie qui ont édicté des règlements administratifs et rien de plus.

Au lieu de traiter des culpabilités selon les personnes, seul point de vue d'équité, ils ont décrété sur les délits, sans souci des individus. A l'heure

actuelle, le voleur qui a faim et le riche qui est avide sont égaux de par la loi, au mépris de la justice.

Le sectionnement créait le ballottage dans toutes les sections, sauf les deux de l'Enclos Rey. Il suffisait donc de vingt ou trente voix pour donner la victoire aux protestants. Non seulement le consistoire fit. donner campo à tous les ouvriers protestants, mais il leur alloua une. gratification destinée à emmener *en partie* les ouvriers catholiques, dans les mazets, loin de la ville. Simultanément les catholiques appartenant à des maisons protestantes furent envoyés ce jour-là en voyage ou dans les terres ; on offrit des congés de quatre jours pour voir des parents, au loin. Le train du matin débarqua deux cents protestants de Calvisson, choisis suivant signalement pour se présenter avec la carte d'un défunt, tous les fiacres de la ville furent réquisitionnés, pour conduire les malades et les tièdes.

Vers cinq heures du soir, d'après les scrutateurs huguenots, il manquait en moyenne cent voix par le bureau : alors dans douze endroits à la fois se joua simultanément la même comédie. A la section de Psalmody, le gaz s'éteignit et fut du reste aussitôt rallumé. Au grand Couvent les bulletins furent glissés par un saltimbanque de la foire, un professionnel, escamoteur pour fête de village ; un chien furieux, un dogue, fut lâché rue de la Lampèze, et cela suffit. Généralement, il y eut altercation, bousculade, extinction du gaz, renversement de lampes ; dans certains bureaux il suffit d'un socialiste qui donna un coup de poing sur la boîte, un scrutateur protestant la couvrait un instant de ses bras. Enfin, à huit heures du soir, quand le scrutin fut clos, une subite angoisse se peignit sur les visages huguenots : s'ils avaient eu la main trop lourde ; si on trouvait plus de bulletins que de votants inscrits ?

Dès que le dépouillement commença, ce souci devint une angoisse ; bientôt ils ne purent plus douter. A la Lampèze, par exemple, sur deux mille inscrits environ on trouvait déjà cinq cents catholiques et dix-neuf cents protestants : ils voulurent annuler ; les scrutateurs papistes découvrant la fraude s'y opposèrent. Cris, insultes, rixes et pendant la rixe, un peu des bulletins disparaissait. A dix heures du soir, la victoire était évidente : et un découragement profond envahit les royalistes honteux et désolés, prévoyant des maux infinis ; ils rentrèrent chez eux, mornes.

Et comme Tisselin, indigné, jurait que le lendemain matin son journal relèverait les tricheries dû scrutin ; de sincères bourgadiers lui représentaient que la partie étant perdue, il ne fallait pas inquiéter le

vainqueur, lui démontrant que désormais la question de doctrine faisait place à la vie matérielle, et qu'il ne s'agissait plus de lutter pour le roi mais pour le pain.

« Aux armes, citoyens !  
Formez vos bataillons  
Marchons ! Marchons ?  
Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! »

— « Quelle chrétienté en ces paroles, l'adversaire s'appelle sang impur ? Chanté dans les cas municipaux comme celui-ci, sans l'idée d'étranger ni d'invasion, cela devient sinistre ! »

Et, rencontrant Elophil Ghuibor qui rentrait, les les épaules courbées par la défaite :

— « Voilà un mauvais jour parmi vos jours. »

— « *Super flumina Babylonis*. . . l'ère de la Captivité commence. »

— « Qu'espérer ? »

— « Rien des hommes ! » s'écria Ghuibor « mais, là-haut, les neufs chœurs frémissent d'une indignation sainte qui monte à travers les sphères jusqu'aux pieds du Tout-Puissant. Les anges attendent un signal pour paraître avec l'épée de feu. »

— « Oui, vous avez le mysticisme qui vous console et vous défend : *Impavidum ferient ruinae*. »

Marcoux gesticulait entre le duc de Nîmes et Balthazar des Baux.

— « C'est idiot, idiot d'être ainsi roulés. . . Comment ! quinze mille s'appellent la majorité de soixante mille ! . . . Nous sommes donc condamnés par là-haut, dédiés à l'enfer ! »

Nérin et Houssiau arrivaient, ils avaient leur code ; l'un dit :

— « Nous allons poursuivre, la légalité nous permet de faire casser l'élection d'après l'article. . . »

Et l'autre opina :

— « Et l'arrêt du Conseil d'Etat. . . »

— « Au diable, vous autres les Chicaneaux, gens de mince cautèle et de grand embarras, empêcheurs de tout, conseillers de malheur, bêtes comme votre livre, plus néfastes que la peste et la folie ; au diable, on vous a assez vus ! Je ne veux pas un seul avocat dans mon Crédit de Gaule pas un. . . »

envolez-vous, corneilles criardes, corbeaux qui prospérez par nos désastres ! tirez, tirez, vilaines bêtes ! la *Yalle* aux avocats ! »

La rate soulagée, Marcoux saisissait d'un bras le duc et d'un autre le Prince :

— « Ici, la partie est perdue ; mais là-bas, à Paris, on peut encore la gagner, la grande, qui englobe et Typhonia et la France. »

Des bandes nouvelles bramaient sur le boulevard :

« Allons, enfants de la Patrie  
Le jour de gloire est arrivé ! »

— « La gloire des calvinistes, quel sujet pour un plafond ! » disait Salgas. » Savez-vous pourquoi ces gens-là ont banni les arts ? Parce qu'ils ont eu conscience de leur laideur ; une fresque protestante, je ne peux me figurer ça ! La peinture d'histoire, voilà leur affaire ! Jean Huss à la Diète, et Luther à Wittemberg, et Calvin fleurdelysé à Noyon ! » Et puis brusquement sérieux : « Le monde actuel m'épouvante ! La Michelade, ce fut terrible ; la Grande Bagarre, ce fut atroce ; le sectionnement municipal, cela n'a l'air de rien et c'est définitif : on ne s'en relèvera pas.

Mon opinion de derrière la tête, la voulez-vous ? Les derniers êtres pensant de cette décadence horrible doivent apprendre le crime, l'intrigue, tout ce qui fait le brigand, et borner leur génie à se défendre contre la tyrannie du nombre. En se sauvant, les penseurs sauvent tout ce qui importe à l'avenir : que le reste périsse et pourisse ! La Providence devient hindoue et boudhique, elle se nirvanise ! »

« Qu'un sang impur  
Abreuve nos sillons ! »

— « Le Fafner protestant rugit, et Siegfried n'est pas né. . . Où est-il le Völsung qui reforge le glaive de victoire ? » Marcoux s'écria : « Ce sera Henri V ! »

— « Henri V », fit Salgas, « c'est aussi un Fafner mais comique ; il mange comme Louis XVI, qui s'arrêta à Varennes pour un poulet, il mange et il dort. At-il jamais écrit une adresse à ses bourgadiers, ces grenadiers que ne fanatisaient ni le pillage ni le viol, dont le Bonaparte gratifia si souvent

les siens ? Non ! le Roi n'a jamais eu une plumée d'encre pour l'Enclos, il ne correspondait qu'avec des gentilshommes, des barons au moins. »

Il poursuivait son idée frappé de sa justesse :

— « Fafner Chambord, oui, accroupi sur le sceptre et métamorphosé en gardien de l'insigne sacré devenu un bibelot ! »

Comme le groupe royaliste arrivait à un tournant, des ivrognes républicains reconnaissant des Henriquinquistes crièrent :

— « A bas Henri V. »

— « Imbéciles, fit Salgas, il est né à bas, et il y mourra : il est en roi ce que vous êtes en peuple, et vous êtes de la canaille ! »

Marcoux fulmina :

— « Je ne permettrai pas qu'on insulte mon Roy ! »

— « Tais-toi, naïf rêveur banquier, Jacques Coeur dérisoire, et tourne au profit de l'Eglise ton fanatisme monarchique. »

— « Le Roy, c'est un peu de Dieu ! » fit Marcoux. — « Et Monseigneur Dydime, un peu de Saint-Denys ! »

— « Adieu, messieurs ! je vais relire pour me reposer les nerfs, l'histoire de Grégoire VII. »

Œlohil Ghuibor, silencieux jusque-là, sursauta :

— « La prophétie de Saint-Malachie nous promet après *Lumen in cælo*, — *Ignis ardens* ! »

— « *Gesta Dei per Slavos* » conclut Salgas.

## XXVI. — LE LAÏCISME

S'il fallait indiquer le symptôme caractéristique de cette fin de siècle, l'hésitation la plus analystique ne tarderait à déclarer, que c'est la déconsidération du pouvoir.

La chefferie de l'Etat elle-même est un emploi méprisé : le mot député signifie bassesse et celui de ministre presque scélératesse. Une femme du monde s'excuse auprès de ses familiers, s'il y a un ministre, un sénateur à sa table, et, pour tout dire, les fonctions publiques sont devenues presque déshonorantes.

Autrefois, l'emploi portait l'homme, l'habillait de prestige ; aujourd'hui il faudrait que l'individu réhabilitât la fonction.

Cet incroyable mouvement de l'opinion date du maréchal de Mac-Mahon : les hommes de l'Empire, certes, n'étaient pas d'une rébarbative honnêteté, mais ils avaient au moins une allure *condottière*, et s'efforçaient à masquer les dessous.

La presse, qui, tous les matins trousse les hommes publics, a tué le respect et rendu impossible un autre gouvernement que celui de la baïonnette : il faut l'avouer, l'armée reste le serre-file de la société désagrégée. Ces mœurs oratoires qui sont la moitié de l'éloquence, selon Quintilien, manquent à l'ensemble dictatorial.

La liberté de la presse démasque un grand nombre de coupables, mais c'est toujours la passion et un spécial intérêt qui agit, on ne relève que les horreurs de l'adversaire. Comme lui-même répond par de semblables révélations ; les journaux, pris dans leur ensemble sont des étendages de saletés ; et le public conclut forcément au mépris intégral.

Mais cette liberté serait une vitalité si les démasqués étaient punis ; or tout le monde étant lépreux, le ghetto est partout et personne n'a assez de crédit moral pour se poser en juge accepté.

Dès lors, se produit le plus terrible accident : l'impunité officielle. On dénonce, on prouve le crime, et le crime dénoncé continue : voilà où réside le vrai scandale et ce qui a perdu, en France, le respect du pouvoir.

Découvrez vingt concussionnaires à la suite et tout autant de trahisons ; et dans la semaine branchez les quarante, en une académie de gibet, sur la

Place de la Concorde, — et la confiance renaît dans l'âme publique, la nation se sent virtuelle. Or, depuis la répression effroyable de la Commune, pas un crime politique n'a été puni, sauf sur de pauvres gens qui avaient opéré dans la rue.

Les gouvernants et la matière gouvernée ont un caractère indivis qui ne permet pas d'exercer d'autre pouvoir que l'arbitraire.

Des moines sont chassés, volés, vilipendés, on les mène en riant à un tribunal des conflits, réduction pacifique du Tribunal des Troubles d'un duc d'Albe. Vainement on voudrait créer le parti de l'Ordre, il faut le rendre d'abord respectable, sinon les démagogues gardent beau jeu.

Si la nausée est une opinion, les savants, les artistes, tout ce qui pense, la professent et n'en professent nulle autre.

Cette nausée prend sa source dans le perpétuel scandale sur qui vit le journalisme. Révéler un coquin, rien de plus sainement social ; mais révéler l'impunité d'un coquin, voilà qui corrompt les masses. Un officier fait attacher une recrue sur un cheval fougueux ; ce Mazeppa du recrutement en meurt ; ou bien un hussard s'étant cassé la jambe en tombant, l'officier le fait remettre à cheval de force et le fait manœuvrer une heure durant, malgré sa jambe cassée. Logique, l'indignation ; mais ce même journal enregistrera bientôt qu'au lieu du peloton d'exécution, l'officier n'a eu que des arrêts, moins que s'il avait omis de saluer un galon au-dessus du sien.

Alors, l'opinion se manifeste par la nausée. La presse d'information vit de scandales, ses manchettes décident de sa vente, et ses manchettes ne peuvent être que des révélations subversives.

Élohil Ghuibor qui avait vu le journalisme en sacerdoce et le publiciste en hiérophante, revenu de cette naïveté et ne pouvant plus entretenir les sentiments intransigeants de ses bourgadiers, chercha une carrière nouvelle où répandre le feu de sa grande haine. Il organisa des conférences populaires, non plus légitimistes mais adressées à tous sans distinction de parti ; ce bouillant se contraignit à des formules de bon sens, ce Bridaine s'efforça à imiter Bourdaloue, moins l'ennui.

Ses premières réunions intéressèrent ; il avait parlé d'abord de la famille, des devoirs du sang ; on l'avait écouté et applaudi. Quand il annonça un discours sur l'instruction laïque, les protestants, ces laïques par excellence, ces prétendus fidèles sans prêtres, s'ameutèrent et ce fut devant une assistance houleuse et mêlée qu'il commença en ces termes :

— « Messieurs, fidèle à la parole que j'ai donnée de ne traiter que la généralité des questions sans y laisser intervenir les éléments divisants, j'aborde aujourd'hui une matière plus grave que toute autre. Je veux vous démontrer que la religion est une nécessité et la plus mauvaise encore excellente. Je pousserai la concession jusqu'à ne rien préciser sur les diverses communions.

Vous savez tous, que la police d'un Etat si extraordinaire qu'elle soit, ne peut atteindre une série de crimes intimes et privés ; vous connaissez des individus méprisables et qui passent au milieu de tous, la tête haute : ce sont des habiles, glissant au travers des lois sans être pris. Vous savez encore que si l'État punit certains crimes, il ne peut les prévenir.

Ce qu'on appelle en philosophie le Devoir diffère de ce que la loi commande ; le devoir est cette loi nommée conscience qui juge au dedans de nous-même ; mais d'après quel code juge-t-elle, sinon d'après les principes posés par l'éducation ?

Or, peut-on faire une éducation laïque ? Voilà toute la question. Si vous demandez à un être de refréner sa luxure, son ambition, en un mot de préférer le bien d'autrui au sien propre, l'idéal à la réalité, il faut donner une raison convaincante pour obtenir de lui ce sacrifice. Or cette raison ne s'emprunte pas à la réalité : si je vous demande pour les pauvres le dixième de votre revenu vous me le refuserez et aucune loi ne vous y contraindra. »

— « La morale est innée au cœur de l'homme », cria quelqu'un.

— « La morale innée au cœur de l'homme est celle qu'on voudrait imposer aux autres en s'exemptant soi-même. »

— « La vraie morale a toujours été la même partout. »

— « Erreur ! Vous assistez à des courses de taureaux que les Grecs eussent honnies ; et la morale bouddhique défend de tuer et de faire souffrir tout être animé. »

— « Les bouddhistes sont des sauvages ! »

— « Les bouddhistes sont au nombre de trois cent soixante millions d'individus — répondit Ghuibor — et je trouve curieux qu'un Typhonien ignorant traite si légèrement. . . »

— « Des païens ! »

— « Ces païens sont plus près du christianisme que ne le furent les Hébreux ; on semble ici chercher la discussion historique, je défie qu'on me cite un seul peuple, une seule cité qui ait enseigné une morale laïque. »

— « Les philosophes grecs ! » cria-t-on.

« Les philosophes n'enseignaient pas le peuple, mais l'exception ; et la ciguë de Socrate et les procès d'impiété faits aux plus grands hommes montrent que la religion veillait sur les âmes et ne se laissait pas supplanter par les sophistes. »

« La conscience est ce critérium pratique qui résout la question de libre arbitre. La raison dit : puis-je ainsi faire ? » et la conscience : « dois-je ainsi faire ? » Mais la conscience, comme toute faculté, s'atrophie ou se développe suivant qu'elle est ou non cultivée, et, ce qu'on appelle éducation, on le confond trop d'ordinaire avec instruction. Nombre de grands capitaines, de beaux hommes d'action, étaient ignares, et beaucoup de savants furent sans éducation. Ce qu'on appelle la trempe pour les armes et le caractère pour l'homme, voilà des synonymes de conscience. Eh bien ! comment tremper l'individu sinon dans les eaux pures de la foi, quels que soient les dogmes de cette foi.

« Il y a là des êtres nativement bons ils suivent d'eux-mêmes les meilleures maximes ; il y en a d'autres, essentiellement mauvais, que la force seule peut contenir ; mais le plus grand nombre est mi-partie, c'est-à-dire à l'état oscillatoire entre le bien et le mal. Pour les fixer en bon chemin il faut les prêcher, et on ne peut prêcher en son nom ; il faut s'autoriser de l'humanité tout entière, des leçons du passé. Vous ne pouvez pas dire à un homme : Au nom du peuple français, sois sobre, chaste et doux ! » Mais vous pouvez dire : « Au nom de ton créateur, sois ainsi ! » Et ne devez-vous pas dire quels arguments de persuasion s'ajoutèrent de tout temps à cette invite : d'abord vous dresserez devant le néophyte le portique de l'autre vie où se résolvent les iniquités de ce monde. Récompense aux bons, punitions aux méchants : voilà les deux colonnes de toute morale. Si vous les abattez, il vous faudra à la place une gendarmerie qui n'en fera pas l'office.

« Les conséquences de nos actes sont d'une incalculable portée : moralement rien ne se perd, et chacun peut considérer lucidement son devenir comme le total de ses actions bonnes ou mauvaises. Otez l'autre vie et celle-ci n'a point d'issue : ce n'est plus qu'un champ clos où le vaincu s'appelle une dupe, une arène où il faut frapper ou périr.

« Pour que le monde existe, il faut que beaucoup renoncent à leur part, à leur droit ; et comment obtenir ces renonciations si on ne présente une compensation dans l'au-delà ». ..

— « Imposture ! Il n'y a pas d'au-delà ! »

— « C'est des blagues ! »

Œlohil Ghuibor sentit la sainte colère des nabis l'envahir ; le crétinisme de ces interruptions, la basse conspiration contre son verbe si pur de toute arrière-pensée le jetèrent à ses anciens éclats de violence :

— « Je te salue alors, génération de demain, ô canaille prochaine ! je te salue, homme sans Dieu, homme sans toi, redoutable animal qui dois ravalier la figure humaine plus bas que les dernières séries !

Te voilà sans catéchisme, entrant dans la vie avec le Code pour Bible et le gendarme pour Jehovah : que vas-tu produire, avorton, fruit de tous les illogismes, et quel fumier sera ton histoire ?

Tu as renié l'expérience des siècles, tu as repoussé le legs de la pensée humaine : tu dates de toi-même, vermine ! A ta mort, tu dateras du néant !

« Enfant de l'école sans Dieu, tu as les mains pleines de pierres pour les statues et les vitraux ! Morveux dont on torche le nez, tu te moques déjà des bondieuseries ; et quand passe un de ces hommes noirs devant qui les plus plus grands s'inclinent, tu cries : au corbeau ! » précoce charogne !

« Enfant de l'école sans Dieu, tu as les lèvres pleines d'injures à ton père ; tu le nommes le vieux, et ta mère la vielle, et le foyer t'ennuie, déjà ! Le lupanar et le café-concert, voilà les temples de ta jeunesse et tes lieux d'élection ; jure, sacre, bois et te vautres, pourceau humain !

Un moment, la main de fer de l'armée t'a courbé, mais tu reviens brutal et sanguinaire, de la caserne ; et si les vieux tardent à mourir, homme sans Dieu, un peu de parricide : c'est le droit des jeunes !

Fonder une famille, tu n'y songeras pas ! Ta femelle gîte au lupanar et si ton idéal ne coule pas des bouteilles, si l'alcool ne remplace pas Dieu en ton cœur, tu trouveras bien quelque infamie légale qui te donnera toute la paille nécessaire à ton fumier !

Homme laïque, sans foyer, sans ancêtres, sans fils, va à travers le monde révolutionnaire qui t'engendra, va et prospère en croissante horreur ! Mais si un jour, un honnête homme, lassé de dégoût, vide sa carabine dans ta poitrine, que celui-là ne soit pas appelé homicide car ce n'est pas un homme qu'il aura tué, mais cette brute encore inqualifiée : *le laïque !* »

# ÉPILOGUE

## I. — LA MORT DU ROY

Un matin d'automne, dès l'aube, l'Enclos entier quittait ses mesures, se répandait dans les rues, sur les places, se groupait d'un air consterné et comme le chœur des *Perses*, répétait :

— « *Pécaïre ! Peuchère ! Moun Dié ! Povre no !* »

Il y avait des larmes dans la voix, des larmes dans les yeux. Les vieillards, de leurs bras tremblants, faisaient des gestes fatidiques et désolés comme le Xerxès d'Eschyle.

Quel enfant ces vieillards avaient-ils perdu ? Pourquoi ces mères pleuraient-elles ? D'où venait l'abattement de ces robustes ouvriers qui, les bras croisés, leurs outils jetés à terre, restaient immobiles à contempler le ciel d'un œil de rébellion ?

Depuis deux années, le joug protestant pesait sur les bourgadiers résignés à leur sort. Leur attitude n'exprimait pas, au reste, la combattivité : c'était un peuple en deuil. L'Irlande ayant perdu O'Connell devait présenter le même spectacle agrandi.

Les gars mornes, serrant les poings, se tenaient à côté de leurs anciens, éperdus devant ce désastre ; et ceux qui ne savaient pas encore questionnaient, et on leur répondait seulement :

— « Il est mort ! »

L'homme et la femme qui s'énonçaient ainsi avaient un fils, un époux, et cependant personne ne se méprenait sur ce *Il* grandiose qui depuis un siècle signifiait pour ce peuple l'être plus cher que ceux de son sang : le Roy.

Le Roy, pour les bourgadiers, c'était la justice sans erreur, la victoire et la prospérité ; le roy figurait dans leur imagination quelqu'un de plus grand encore que l'empereur pour les grenadiers : c'était une figure de Dieu même, un sous-Dieu de la conception pharaonique, un vicaire d'Eternité.

Jamais le podagre de Frosdhorff, l'indigne possesseur de Chambord, n'avait songé à ce peuple idolâtre de la monarchie ; leur fétichisme n'avait jamais été remué par une de ses adresses filandreuses où Frosdhorff

devançait Rampolla. Non, le Roy n'avait jamais su au juste ce qu'était cet Enclos et ce que voulaient ses six mille bourgadiers.

Quelquefois, un vieil ouvrier de la bourgade arrivait loqueteux à Froshdorff, voir son roy avant de mourir, et à peine si l'auguste boiteux daignait recevoir ce manant fanatique. On lui avait dit qu'Æohil Ghuibor était compromettant et dangereux, et il le tenait en suspicion. L'idole était tombée sans connaître ses vrais adorateurs : le roy propriétaire mourait dans sa campagne, avec les éloges des athées et des radicaux, dont il avait fait le jeu par son inertie ; et les funérailles qu'il ne méritait pas, le cœur de la bourgade les lui donnait.

Telle la détresse de ces hommes du peuple, qu'ils se rendirent à l'église : il fallut qu'on leur célébrât une messe et, dans la sublimité de leur âme, ils s'écriaient :

— « Nous ne le méritons pas, Dieu nous l'a enlevé ! »

Pauvres grands ingénus, dignes d'un vrai prophète et dignes d'un vrai roi, ils pleuraient leur boiteux que l'histoire méprise d'un implacable jugement.

Ælohil Ghuibor arriva à *l'Introït*, et d'instinct on poussa au milieu du chœur le prie-Dieu en velours des mariages : dans le sentiment populaire il était le plus proche du Roy, celui qui les avait si souvent enflammés du zèle monarchique.

Ainsi placé seul en avant, comme le chef de ce deuil, le vieux légitimiste pleura. Que leur dirait-il maintenant ? Que devenaient toutes ces prophéties, ces assertions de royautés, ce grand monarque promis depuis la *Pronostication* de Paracelse jusqu'au secret de Mélanie ?

L'homme supérieur sentait aussi mourir en lui d'antiques espoirs ; plus haut, mais avec ce peuple, il se lamentait. Les promesses des manifestations surnaturelles avaient donc menti ? Plus de Roy ! Car, ni le reître Don Carlos, ni ceux de Naples ne signifiaient rien pour l'âme française. Quant aux d'Orléans, le suffrage des protestants suffisait à les juger ; que feraient-ils, sur le trône de Saint-Louis, les descendants d'Egalité et de Louis-Philippe ! les cocardiens ?

FINIS GALLIÆ ! C'en était fait pour toujours de la grandeur latine : le *Gesta Dei per Francos* s'effaçait par cette mort.

Au fond de l'église, dans la foule des derniers arrivés, Samas se sentait soulagé. La mort déblayait le chemin du devoir : plus de roi, tout pour le Pape et l'Eglise. La politique qu'il haïssait devenait simple, exclusivement

fanatique : à la fleur de lys enfuie, la Croix suppléait, la Croix selon l'intelligence et la beauté, la ROSE+CROIX.

La messe entendue, tristement, les ouvriers allèrent farouches, à leurs ateliers, ayant aux yeux l'éclair d'une querelle ; mais, comme il faut vivre, ils reprirent leur besoin.

— « Qu'allons-nous devenir ? demandaient des femmes de l'Enclos à Ælohil Ghuibor.

— Dieu veille et suscitera au moment le plus désespéré, un envoyé invincible qui confondra les pervers. »

En lui-même, l'espérance était morte. Trop longtemps il avait annoncé le salut, l'événement confondait ses formules : les voyantes n'avaient pas vu, les prophétesses radotaient, tout l'échafaudage de la prescience mystique s'écroulait dans un poudrolement de dérision.

Heureux qui meurt avant que s'effritent les assises de son activité, et que s'efface le symbole de sa vie ! Il y a une douleur d'effroi à sentir s'écrouler l'édifice auquel on s'appuyait, à survivre à son drapeau. Ælohil Ghuibor, comme Caton à Utique, désespéra ; il ne lui restait plus que le Pape à aimer et à servir, mais un Pape politicien, aux agissements souples, sans grandeur apparente, un Pape de diplomatie disconvenant à tout grandiose d'autorité violemment imposée.

Quant aux huguenots, leur joie qui se contint par crainte, fut sans bornes. Maintenant, l'Enclos démoralisé n'offrait plus aucune résistance à la pénétration des intrigues calvinistes. La ville aux courses de taureaux régie par des pasteurs comme une autre Genève redevenait, de ce jour, l'immonde cité brutale qui huait Pradier pour son costume. Ce qui la sauvait jadis du mépris, sa bourgade, son enclos, ses six mille royalistes, s'abîmaient comme une figuration de féerie pour ne laisser place qu'à l'imbécillité provinciale doublée d'iconoclastie et de férocité.

## II. — L'HUMANISME

Plusieurs mois après la mort du comte de Chambord, une après-midi, sept personnages étaient réunis dans la salle gothique qui termine la grande rue des Baux <sup>16</sup>.

Un mistral violent faisait rage au dehors, tandis que le mystérieux Ilou parlait d'une voix monotone et précise à ceux qu'il avait convoqués :

c'étaient Œlohil Ghuibor, Mérodack, Samas, Salgas, Isdubar et le dominicain Alta.

Une idée symbolique les avaient guidés en cette solitude, et non la prudence, car l'Idée ne saurait être subversive dans le règne du fait brutal, et les idéologues auraient pu s'assembler ailleurs sans crainte pour leur sécurité.

D'un commun avis, ils semblaient accepter la maîtrise d'Illou, l'Occidental devenu Brahmane, et ils n'arrêtaient d'aucune objection le discours compendieux de celui qui unissait à des vues lucides sur le monde occidental une connaissance profonde de l'Orient occulte, où s'élabore, depuis un demi-siècle, la perte prochaine et définitive des civilisations latines.

— « S'il vous fallait poser les principes mêmes de l'action sociale pour les minorités, vous seriez unanimes à déclarer ce que Prométhée répéta sans succès à ses frères, les Titans : l'Intelligence seule lutte contre la force et l'intelligence dans ce qu'elle a de moins noble, la ruse.

Si, par mégarde, vous posez votre main dans la terre mouillée, vous avez une impression de dégoût et la hâte de laver vos doigts. Cependant, Phidias et ses émules ont passé leur vie à manier avec amour, avec joie, de la glaise humide. D'où vient la différence sinon de ce que le statuaire dégagera le chef-d'œuvre de son pétrissement tandis que le passant n'éprouve qu'un salissage.

Eh bien, la politique est semblable à la terre mouillée, d'un désagréable contact, mais propre à la manifestation des plus nobles idées.

Que nous soyons en présence d'un roi, d'un ministre ou d'un soldat, nous sommes en présence d'un homme qui a des passions, des sentiments, des appétits et des manies. Sa fonction ne saurait changer son âme. Est-il thésauriseur et avare ? il le restera sous le chapeau, et comme premier ministre : Mazarin. Bonaparte était vaniteux : parmi les rois vaincus, il se sentait parvenu, et, malgré sa gloire, si un véritable empereur l'appelait cousin », il était désarmé.

Eh bien ! Si nous avons à lutter contre Mazarin, Tirions-nous chercher au milieu de la Cour : nous l'inquiéterions dans son vice. Essaierions-nous de vaincre le rempart de la vieille garde pour arriver à la poitrine du tyran ? Non, nous attaquerions l'homme dans l'Empereur.

« Vous m'accorderez que tout l'art des minorités se renferme en un seul arcane :

*Attaquer l'homme privé dans le fonctionnaire. »*

« Il n'en est pas des charges de l'Etat comme des dignités religieuses : quelle résistance craindrait-on d'éprouver, quand l'homme n'est que le partisan de lui-même et petit comme son intérêt ? Surtout si nous ajoutons ceci :

*L'homme privé doit être attaqué dans son privé et le plus mystérieusement possible ».*

« Ce qu'on appelle respect humain, souci de la coterie, toute circonstance qui expose à l'humiliation crée chez le moderne non pas une vertu, mais une résistance. La plupart des êtres vivent de l'opinion qu'on a d'eux-mêmes : il ne faut donc pas attaquer le fonctionnaire avec publicité, sinon on se crée de la difficulté.

Ensuite, il faut que ses mésaventures soient inexplicables. Une chiquenaude est bien peu de chose, mais si l'invisible la donnait, on deviendrait fou. Notez que je ne vous parle pas de magie, je me maintiens dans un domaine expérimental.

Au reste, toute la science de l'homme d'Etat est contenue dans cet alinéa de Pascal :

Cromwell allait ravager toute la chrétienté, la famille royale était perdue, la sienne à jamais puis"sante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urèthre. Rome même allait trembler sous lui. Mais ce petit gravier qui n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée et le roi rétabli. »

« Le petit gravier, voilà le symbole des minorités : et l'intelligence, la raison, la vertu ; seules véritables rectrices de ce monde, sont toujours des minorités. Si on déclare ses desseins à la face du monde il devient nécessaire de se créer des partisans car tout dessein lèse quelque intérêt et crée des adversaires. La démocratie ressemble à un chef de famille, qui prendrait ses résolutions d'après le sentiment de ses domestiques et renoncerait au parti le plus raisonnable parce qu'un marmiton pense autrement. Un pareil état de choses provient de la mésestime où chacun tient tout le monde, au nom de l'égalité.

Le peuple averti par son instinct, qu'on ne songe pas à lui, et qu'on se sert de ses besoins pour manutentionner des égoïsmes, veut contrôler, se figurant, comme un paysan chez l'escamoteur qu'il va saisir le tour. »

« Mais il ne voit rien, se sent dupé et sa méfiance augmente, non pas sa clairvoyance.

Il multiplie les bâtons dans les roues et c'est toute sa collaboration à l'œuvre sociale.

Quand Luther commença d'incarner l'irréligion et le féodalisme, au lieu de réunir des conciles, il fallait dissoudre ce moine grossier, soit qu'on l'étouffât sous la pourpre cardinalice, soit qu'on le livrât aux courtisanes, soit qu'on l'empoisonnât. La vraie politique n'est jamais extérieure ; un seul, en ce monde, doit rester drapé dans le « *non possumus* » c'est le Pape. Mais, depuis des siècles, il manque dans la plupart des événements cette main anonyme dont l'étreinte insecouable paraît sur l'histoire orientale.

La révolution a été une explosion. Qui avait chargé la mine et allumé la mèche ? des êtres de . ténèbres sans doute, mais des initiés : *corruptio optimorum pessima*.

Il serait long et inutile de vous montrer la chaîne interrompue du sacerdoce occulte.

Vous savez que Manou, Mosché, Zarathoustra et Krisnen ont puisé à la même source et que les mystères d'Eleusis faisaient suite aux mystères d'Ellorah. Vous savez que les Esséniens se corrompirent en formule gnostique et que Graal, Vehme, Temple et Rose-Croix sont des dates différentes d'une même évolution.

L'ésotérisme, semblable à un fleuve immense, voit son nom changer suivant les époques et les races qu'il traverse : il reçoit comme le fleuve et charrie les cercueils vers la grève sacrée des Alyschamps et les immondices.

Or les passions individualistes ont sali les pures, les belles eaux traditionnelles ; même on a établi des barrages et par endroit le Gange idéal croupit, le Rhin légendaire devient un étang, le Rhône auguste un marais.

Aux premiers siècles de notre ère, les néo-platoniciens ne comprirent pas cette simplicité : une philosophie, quelle que soit son envergure, ne tient pas la place d'une religion ; et les Pères eux-mêmes ne voulurent pas voir cette autre simplicité : la plus parfaite des religions ne supplée pas à la philosophie.

Alors un combat extraordinaire eut lieu entre les revendications unitaires de l'animisme et la résistance individualiste de l'initiation ; hélas ! chaque adversaire brandissant des armes terribles et sacrées, c'était le conflit de deux parallèles. L'ésotérisme devait se taire, et l'exotérisme ouvrir son sein aux penseurs libres mais silencieux. Le fanatisme de l'idée et le fanatisme du fait, irréconciliables devant la conquête, de l'avenir, se figèrent chacun dans leur pire extrémité et le prêtre, excommunia le mage, et le mage nia le

prêtre, égal blasphème, mutuel aveuglement ! Aussi la vérité brisée en deux n'exista plus qu'imparfaite aux lèvres de l'initié et de l'exotériste. Le divorce de la Pensée et de la Foi prépara ces innombrables hérésies qui aboutirent à la sorcellerie, à Kant, à Hegel et même à Schopenhauer, à Nietzsche.

Les procès que l'Eglise intenta en matière de foi eussent été légitimes si l'Eglise avait contenu en son sein toutes les lumières, mais, cantonnée dans la lettre même de ses textes, elle ressembla dans la marche des siècles, à un combattant armé de toutes pièces pour le tournoi. Aujourd'hui, le preux chevalier serait ridicule et non terrible, car lui-même, obéissant à la dégénérescence de la race, ne pourrait plus se mouvoir sous ce harnais : or, constatez-le, l'apologétique continue à développer les miracles de l'ancien Testament, à dire Jésus, fils de David, et à verser la calomnie sur l'humanité entière au profit des Hébreux seuls.

Eh bien ! le fait intellectuel le plus transcendant de cette fin de siècle, c'est la découverte d'une piscine probatique qui s'appelle l'histoire. Le passé nous apparaît suffisamment distinct pour que nos recherches morales aient une base scientifique, une série imposante d'expériences.

Ce qui donne raison à votre royalisme, Œlohil Ghuibor, ce sont les cinq mille ans de l'Orient historique qui chaque jour viennent apporter leur témoignage d'une fouille à l'autre. L'Egypte, la Babylonie, l'Inde nous enseignent les lois de la vie sociale.

Ce qui vous permet, Alta, de prêcher avec une foi ardente le catholicisme, c'est qu'il est conforme en son esprit à toutes les grandes religions et qu'il les continue, et, enfin, jamais Jésus-Christ n'a été plus Dieu que maintenant, car si nous le comparons aux Krishen, aux Boudha, aux Orphée, aux Mosché, aux Mohammed, sa divinité éclate ; tous ceux qui l'ont précédé ont été des daïmons, lui est Dieu. Jamais l'évidence n'a été plus flagrante, plus lumineuse.

Cependant la foi diminue et se déperd dans les masses, précisément à l'heure où elle devient plus acceptable pour l'exception.

Le passé ne parle qu'au petit nombre, il dépasse la foule. Croyez-vous qu'un homme de l'envergure de Mosché se soit résigné sans nécessité à la conception ridicule d'un Dieu national. Pour obtenir des résultats, il a parlé aux Hébreux le langage de leur âme. Quand vous parliez aux bourgadiers de l'Enclos, Ghuibor, ne leur disiez-vous pas qu'ils étaient les lévites, les élus de la résistance monarchique. Augmentez leur nombre, menez-les quarante

ans dans le désert et vous serez forcé, pour les maintenir, de leur parler d'un Dieu leur, d'un Dieu des bourgadiers : et l'Eglise en ses prières n'invoque-t-elle pas le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ?

Ne jugeons pas les égrégories et les initiateurs sur l'âme du peuple qu'ils évangélisèrent. Une religion a pour condition d'être efficiente plutôt qu'idéale, au contraire d'une philosophie. Samas sort de l'église quand le prédicateur monte en chaire, et il oublie que le sermon qui lui conviendrait, disconviendrait à l'assistance.

Ne demandons pas à l'Eglise des subtilités, c'est à nous de les lui apporter ; demandons-lui de participer à ses sacrements, à sa communion des saints. Pour nous l'idée de néant dépasse toute idée de souffrance, mais essayez de la faire partager à une femme, à un homme animique ; il ne verra dans la cessation de l'être qu'un repos sans effroi et l'enfer se trouve l'expression légitime, puisque seule, elle est comprise.

Un esprit philosophique souvent ne comprend pas la dévotion aux apotropeïens, le rôle grandissant des intercesseurs, et s'indigne de voir la dévote mettre en pénitence la statue du saint qui ne l'a pas exaucé ! Mais tout cela est parfaitement légitime : nous ne pouvons rien ; concevoir que par notre idiosyncrasie. Nergal vous dira que son saint de prédilection c'est l'apôtre Bien aimé, le génie de *in principio erat Verbum*, et cependant Nergal est un esprit d'action.

Supposez Saïgas un peu moins synthétiste, et il définira le paradis : la bibliothèque de l'infini, le docteur Antarès a pour *ex-libris*, lui qui est médecin : *Agnus qui tollit, peccata mundi* et sa dévotion est l'archimage Raphaël.

Ne rougissons jamais d'être nous-mêmes, mais sachons développer nos côtés de lumière. L'homme, quel qu'il soit, vaut suivant deux facteurs : sa propension, la circonstance ; si la notion idéale vient s'implanter entre elles, elle voit comme le bâton du caducée s'enrouler le double serpent de la tendance et de l'événement que la volonté équilibre.

Or, quelle est la règle de l'individu ? trouver sa concordance à l'harmonie générale ; la règle d'un Etat sera donc de trouver sa consonnance avec l'humanité.

Comment peut-on oublier la solidarité fatale qui relie les peuples et les continents : le Yankee n'a jamais songé que son développement dépend d'un fait ou d'un livre occidental, ni l'Occidental de ce qui se passe dans

l'Extrême-Orient. Eh bien ! la loi morale qui anathémise l'égoïsme d'un homme frappe également l'égoïsme d'un groupe d'hommes.

Dire Moi » ou dire « la France, » si on est patriote, mauvaises paroles, expressions d'inconscience. Il n'y a qu'un parti honorable : celui de la justice et celui de la raison.

« On est allé réveiller l'Orient qui dormait et rêvait. Les mêmes bandits d'Occident, les aventuriers nationaux, les avatars des Alvarez Cabral, des Fernand Cortès, des Pizarre ont forcé les fils du Soleil à secouer leur torpeur.

Tout à coup, le peuple le plus assimilateur de tout l'Orient, le Japon, sur un ordre de ses prêtres, d'un seul coup, rejette tout le vêtement du passé et apparaît moderne, contemporain, pratique, presque terrible : le Japon a commencé, tout l'Orient suivra.

Quand aux Américains, ils seront frappés pour avoir anéanti les Peaux-Rouges, comme l'Espagne a été rayée de l'histoire en condamnation de ses atrocités au Mexique et au Pérou.

La nouvelle politique serait donc pour les Etats de songer à leur salut comme un simple chrétien.

Le pape régnant nous a donné l'exemple de renoncer à l'obstination sentimentale quand il s'agit de l'humain salut ; il a commandé l'adhésion à la République, par mépris pour les catholiques français il a renié sa fille aînée : juste châtiment de la conduite lâche qui fut tenue alors des décrets. Le Pontife Suprême *ex informata conscientia* décida de retrancher de l'arbre ecclésial ce bois mort, cette branche pourrie : le monarchisme français.

Lors des décrets et quand sévit la loi scélérate du laïcisme, l'homme de Froshdoff écrivit-il un public document au Pape pour dire qu'il s'indignait et que sa main palpitait vers l'épée ancestrale, exterminatrice des blasphémateurs et des sacrilèges ? Non, le comte de Chambord n'eut jamais souci des maux de l'Eglise, il entretenait un chapelain et cela lui suffisait. Par exemple, le nom de son confesseur mériterait l'immortalité. Chambord communiait, qui donc lui donnait l'absolution de sa lâcheté et de son impéritie ?

Nous avons vu Léon XIII, se tourner vers l'Amérique qui est l'or, et vers la Slavie qui est l'épée ; en cela il n'a pas outrepassé son droit.

Il ne reste aux initiés qu'à préparer la civilisation prochaine, puisque la latine est finie. Or, nous ne pouvons nous substituer sans schisme aux

sacerdotes légitimes : il faut créer la seule chose qui ne donne pas lieu à du désordre, une fédération de la haute culture.

Ressuscitez par un effort les douze esprits zodiacaux du cycle humain ; affrontez-les, et, rejetant des doctrines de chacun tout ce qui tenait au temps et au lieu, voyez ce qui restera : voilà la pensée véridique et le plus clair patrimoine de l'homme, car l'évidence est bien démontrée qui s'est produite identique à à travers les races et les siècles.

Vous, Ghuibor, vous avez prodigué des trésors d'éloquence et d'âme à des simples que le moindre prêtre un peu acteur aurait satisfaits ?

Vous, Alta, vous entrez dans la carrière sacerdotale avec la science de la vie, vous allez bientôt ressusciter Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame ! Souvenez-vous qu'il s'agit de ramener les intelligents et les valeurs à la foi, bien plus que de songer à créer des intelligents parmi les croyants !

Servons-nous de ce que Dieu prépare, soyons attentifs aux vocations et aux aptitudes, elles sont la marque sans laquelle on ne tire nul bon parti des êtres.

Vous, Samas, qui avez échappé au recrutement, échappez aux erreurs de la puberté, vieillissez-vous afin de grandir, accomplissez en vous le condottière de l'idéal qui m'a aidé à tenir ma parole de châtiment, à Typhonia ! Vous, Isdubar, soyez le bras droit de Samas ! et quant à vous, Mérodack, je souhaite que vous commandiez, malgré votre jeunesse, à l'initiation nouvelle !

Le jour baisse et je dois me hâter. Voici la marche à suivre si Œlohil Ghuibor, notre doyen, approuve et si l'oïnt séant, Alta, parmi nous, bénit.

Grouper l'intellectualité depuis le penseur jusqu'au curieux de lettres et au collectionneur, réunir tous les gens qu'un goût, une étude rattache au culte du passé et des traditions.

Gréer des communications vives et fréquentes entre ces mêmes êtres de pays différents.

Tout ce qui aime la peinture doit s'italianiser, tout ce qui aime la musique s'allemaniser, tout ce qui aime les lettres se franciser ou plutôt l'admiration doit effacer les frontières.

Notre concitoyen, c'est l'homme cultivé aimant les mêmes chefs-d'œuvre ; l'étranger, c'est celui qui n'a point de goût ; l'ennemi, c'est le bourgeois, le démocrate et le fonctionnaire.

Cette maçonnerie de la haute culture aurait pour premier effet de détruire par le livre, la parole, l'image et l'exemple, les différenciations

nationalistes.

Pour l'Allemand, le Wagnérien français est un frère ; pour l'Italien, le Léonardien un ami, pour le Français, le Racinien un camarade. Le drapeau de la science et de l'art élevé en place des drapeaux de peuple, et cet effort portera le symbole de la Rose + Croix qui est la recherche de Dieu par les voies libres et profanes.

Comme les êtres cultivés seuls importent à l'humanité, il ne suffit pas de les grouper, il faut qu'ils se défendent et qu'ils forment un autre Etat dans l'Etat officiellement respectueux des lois, virtuellement à l'abri des lois, et ces soins de sûreté et même de combat relèvent de la vieille activité Templière dont il convient de raviver les armes et les rites.

Enfin, il faut une corporation de ceux qui pensent, propre à fournir au monde : des Mages, c'est-à-dire des êtres de synthèse susceptibles de tous les commandements et cette milice du Saint-Esprit aura le Graal pour emblème.

Epuiser nos forces à punir des, commissaires et des préfets dans un chef-lieu serait indigne de nous ; attaquer le pouvoir central ne donnerait pas la victoire ; en nous consacrant à l'abstrait humain, rien de nos soins ne se perdra, aucun événement ne pourra détruire notre œuvre : quand elle défaillira au nord elle triomphera au midi, car sous trois formes, c'est l'HUMANISME, la doctrine sainte des mystères anciens que Marsile Ficin exhuma à l'Académie des Médicis et que je vous propose aujourd'hui.

Et maintenant, Œlohil Ghuibor, qui représentez l'esprit monarchique, approuvez-vous la Croisade *humaniste* comme la seule Croisade légitime ?  
»

Œlohil Ghuibor se leva et étendit la main :

— « J'approuve l'humanisme parce que l'humanisme sera le triomphe définitif du Christ. »

— « Et vous, Révérend Père Alta, bénissez-vous l'humanisme comme la seule Croisade légitime ? »

— « Je bénis l'humanisme parce qu'il est l'expression plénière de l'Esprit-Saint dont le règne est proche » <sup>17</sup>.

— « Amen ! » dirent les admirables conjurés. Une lourde pierre tomba à cet instant au milieu d'eux. C'était la clé d'une voussure ; elle portait le blason fatidique des Baux.

— « Ah ! » fit Mérodack « l'étoile à seize rayons : mauvais présage ! »

— « Regardez mieux » fit Ilou impassible. L'étoile, étudiée par chacun d'eux, avait dix-sept rayons.

— « Le descendant du Roi Mage Balthazar qui vint ici il y a seize cents ans, nous salue et nous confirme ! »

— « Eh bien, prenons pour devise », dit Samas pour devise exotérique : au hasard, Balthazar ! »

Et comme la nuit était presque venue, avant de se séparer, ils récitèrent l'Évangile de Saint-Jean.

FIN

Les Baux, 1880. — Paris, 1895.

LE TREIZIÈME ET AVANT-DERNIER ROMAN DE L'ÉTHOPÉE  
SERA :  
LA LAMENTATION D'ILOU

1  
*Dans l'économie de l'éthopée, la Dernier Bourbon postérieur, à l'Androgyne est antérieur au Vice Suprême et aux quatorze autres.*

2  
*Thyponia, XI Roman de l'éthopée*

3  
*Vice Suprême.*

4  
*Vice Suprême.*

5  
*Vice Suprême, A Cœur Perdu.*

6  
*L'Androgyne.*

7  
*Istar et l'Initiation Sentimentale, V et III de l'Éthopée.*

8  
*L'Androgyne, huitième roman de l'Éthopée, p. 28 et 29.*

9  
*Vice Suprême.*

10  
*La Victoire du mari, sixième roman de l'Éthopée : la Décadence latine. (Dentu).*

11  
*Voir l'Androgyne, huitième roman de l'Éthopée, la Décadence latine.*

12  
*Curieuse, deuxième roman de l'Éthopée ; la Décadence latine.*

13  
*Voir Curieuse, deuxième roman de l'Éthopée ; la Décadence latine.*

14  
*La Princesse Paule Riazan de Curieuse, Initiation Sentimentale et A Cœur Perdu, IIe, IIIe et IVe romans de l'Éthopée : la Décadence latine.*

15  
*Ce chapitre n'est compréhensible que pour qui connaît l'Androgyne. (Presque épuisé, chez Dentu, 3, Place de Valois.) On retrouve Stelle de Sénanques dans la Gynandre.*

16  
*Pour la ville des Baux, v. Typhonia.*

*Le Livre du Sceptre, traité de politique, IVe tome de l'Amphithéâtre des sciences mortes. Un vol, in-8°, Chamuel.*



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Décadence latine, éthiopée. [XII]. Le Dernier Bourbon, avec  
un argument*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5841723r>

## **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)